



L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

Gouvernants invisibles et sociétés secrètes



Serge Hutin





SHOUT **IT**
SHARE





SERGE HUTIN

Gouvernants
invisibles
et sociétés secrètes

DU MÊME AUTEUR

- *L'amour magique : Révélation sur le tantrisme* ; Albin Michel Prix de la Revue Indépendante 1972.
- *Histoire des Rose-Croix* ; Le courrier du livre.
- *Les disciples anglais de Jacob Boehme* ; Denoel.
- *Les civilisations inconnues* ; Arthème Fayard.
- *Voyage vers ailleurs* ; Arthème Fayard.
- *Robert Fludd, alchimiste et philosophe rosicrucien* ; Omnium Littéraire.
- *L'alchimie ; Les sociétés secrètes - La philosophie anglaise et américaine - Les Gnostiques* ; Presses Universitaires de France.
- *Histoire mondiale des sociétés secrètes* ; Les Productions de Paris.
- *Les alchimistes en collaboration avec M. Caron - Les Francs-Maçons* ; Le Seuil.
- *Les prophéties de Nostradamus* ; P. Belfond.
- *Histoire de l'astrologie - Histoire de l'alchimie - Les civilisations inconnues - L'immortalité magique - Aleister Crowley, le plus grand des mages modernes - Les secrets du tantrisme* ; Marabout Université.
- *Les planches hermétiques du Mutus Liber - Les véritables secrets de l'Alchimie - Tantrisme et Alchimie* ; Le Lien.
- *Le Symbolisme dans les initiations rituelles* ; Le Lien.
- *Commentaires sur le Mutus Liber (avec planches)* ; Le Lien.
- *L'alchimie traditionnelle, légendes et vérités - Illumination et initiation alchimique* ; Le Lien.
- *Anatomie d'un fabuleux espoir : L'immortalité physique dans les traditions et devant la science* ; Le Lien 1972.
- *Les Sociétés secrètes* ; collection Que sais-je ? Presses Universitaires de France.
- *L'Alchimie* ; collection Que sais-je ?.
- *Les Gnostiques* ; collection Que sais-je 1958.
- *Histoire des Rose-Croix* ; Le Courrier du livre ; 1959.
- *Les Francs-Maçons - Le Temps qui court* ; 1960, Le Seuil.
- *Paracelse : l'homme, le médecin, l'alchimiste* ; La Table Ronde 1966.
- *Histoire mondiale des sociétés secrètes* ; Club des Amis du Livre 1959.
- *Robert Fludd* ; Omnium Littéraire 1972.
- *L'Amour magique* ; Albin Michel 1971.
- *Histoire de l'alchimie* ; Marabout 1971.
- *Nostradamus et l'alchimie* ; Éditions du Rocher 1988.
- *Aleister Crowley, le plus grand des mages modernes* ; Marabout 1973.
- *La Vie quotidienne des alchimistes au Moyen Âge* ; Hachette 1977.
- *Hommes et civilisations fantastiques* ; collection J'ai Lu "L'Aventure mystérieuse" n° A 238.
- *Henri More et les Platoniciens de Cambridge* ; Hidelshiem, Verlag Georg Olms.
- *Les Prophéties de Nostradamus* ; collection J'ai Lu "L'Aventure mystérieuse" n° A 396".
- *Edition des Noces Chymiques de Christian Rosencreutz* ; de Jean Valentin Andreae, Editions du Prisme.
- *La mystique rosicrucienne* in Encyclopédie des Mystiques ; Robert Laffont.
- *Article Esotérisme et 2^{ème} partie de l'article Franc-Maçonnerie* ; Encyclopedia Universalis.
- *Histoire de l'astrologie*, avec Jacques Halbronn ; Artefact 1986.
- *Techniques de l'envoûtement*, Pierre Belfond ; Paris 1973.
- *Des mondes souterrains au roi du monde* ; Albin Michel 1976

EDITIONS J'AI LU

31, rue de Tournon, Paris VI^e

Exclusivité de vente en librairie

FLAMMARION

THE SAVOISIEN



Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.

Un serviteur inutile, parmi les autres

2 août 2013

SCAN, ORC

JEAN CLAUDE (merci)

Mise en page

LENCULUS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des **CU**rieux de Lire les **US**uels

*A mon ami
Jacques Sadoul*

*« En réalité, de tous temps — et maintenant plus que jamais —,
les sociétés secrètes mènent le monde. »*

Pierre Mariel, *L'Europe païenne du XX^e siècle*, p. 170.

1

DANS LES COULISSES DE L'HISTOIRE

Il existe au nord de Nice un étonnant édifice, la pyramide de Falicon, étudié par nos amis Robert Charroux, Guy Tarade et Maurice Guinguand. Cette pyramide repose au-dessus d'une double cavité souterraine, dite grotte de la chauve-souris (en dialecte niçois *della ratapigniata*). Ces salles souterraines sont des formations naturelles aménagées depuis une époque assez ancienne — le fait est indéniable — pour servir à des cérémonies magiques secrètes. Que la pyramide ait été édifée sur ce sanctuaire souterrain n'est certainement pas un hasard : au solstice d'été, le soleil — juste à son lever — illumine la paroi d'une des grottes et le reflet a exactement la forme d'un triangle, symbole évident de la trinité divine. Le site de Falicon, situé en un lieu où s'étaient installés les Templiers et qui se trouve, de plus, à proximité du « Mont Chauve » (montagne associée, dans les antiques légendes populaires niçoises, comme c'est le cas dans le monde entier pour les hauteurs qui portent ce nom, à d'ancestrales cérémonies magiques), n'aurait-il pas été utilisé encore à une date très récente ? Selon une tradition orale rapportée par des amis niçois, le temple souterrain aurait servi, en plein XX^e siècle, à célébrer des initiations rituelles de très haut degré.

Peut-être faut-il supposer l'existence d'un passage secret qui partirait de la salle inférieure de la caverne de la chauve-souris pour aboutir tout au bas de la montagne, jusqu'à un sanctuaire souterrain encore plus secret, réaménagé entre les deux guerres. On pourrait alors se demander, simple hypothèse de ma part, si le quadruple monument à l'épaisse porte blindée qui se trouve pas très loin de la pyramide, en bas de la pente, bien dissimulé au regard des promeneurs, ne pourrait pas être l'autre accès à ce souterrain secret. Aleister Crowley connaissait sûrement toute la disposition de l'ensemble rituel de Falicon : n'alla-t-il pas, vers 1930, y diriger en personne de grandes cérémonies magiques ?

L'Histoire a-t-elle un sens ?

Le déconcertant spectacle du tourbillon vertigineux des affaires humaines, les incessants bouleversements qui se sont produits au long des siècles, nous amènent volontiers à nous demander si le déroulement historique lui-même a un sens. On connaît le mot de Shakespeare : « Une histoire de fous racontée à d'autres fous. » Mais, vu de haut, l'ensemble apparemment chaotique ne peut-il pas prendre un sens cohérent ? On pourrait, à propos des communautés humaines et de l'humanité tout entière, avoir recours à l'image simple de la fourmilière : les fourmis nous semblent errer au hasard selon une activité fébrile et désordonnée, alors que, en fait, toutes les actions individuelles concourent à un but commun dont les constantes sont déterminées de manière rigoureuse par « l'âme collective » de la fourmilière.

Le premier facteur à considérer est la situation géographique des divers Etats. Ce n'est pas un hasard si des ensembles comme la Lotharingie ou le Duché de Bourgogne, qui s'étendait des Flandres à la Bourgogne proprement dite, n'ont pu subsister longtemps (1), alors que la France, au long des siècles, a tendu à obtenir sa forme optimale : celle, comme on dit, de l'hexagone : c'est parce que ses « frontières naturelles » formaient un ensemble géométrique harmonieux.

Autre facteur, plus profond encore : l'ensemble psychique actif et structuré (l'égrégoire, selon la terminologie occultiste) formé par les divers peuples. Chacun porterait en lui, au départ, ses possibilités plus ou moins grandes de réussite. Mais il convient alors de faire intervenir l'action de l'égrégoire de l'humanité dans son ensemble.

Si l'on tente d'examiner l'histoire humaine du point de vue de Sirius, c'est-à-dire du point de vue le plus impersonnel et le plus général possible, on distingue alors une oscillation, plus ou moins accentuée, parfois très violente, mais sans que jamais l'un des deux termes soit complètement supprimé par l'autre, entre deux pôles extrêmes : d'un côté l'équilibre, une organisation synthétique, une ordonnance harmonieuse, et, à l'opposé, le chaos total, la désorganisation, la dissolution. Ce second terme est-il vraiment le fait du hasard, et le déchaînement des forces chaotiques n'obéit-il pas lui-même à des actions directrices précises ? Un auteur anglais, qui usait du pseudonyme de Robert Payne, publiait en 1951 chez l'important éditeur londonien Wingate un ouvrage intitulé *Zero. The story of terrorism* (Zéro. Histoire du terrorisme). Il s'est efforcé d'y montrer que derrière l'usage systématique de la terreur par les différentes formes de régimes totalitaires sans exception, on trouvait toujours le même noyau occulte qui maniait savamment, à l'ombre des gouvernements visibles, cette arme terrible. Arme systématique qui dépassait donc de beaucoup la simple volonté, individuelle ou collective, justifiée, de se venger d'ennemis et de les empêcher de nuire. Dès la publication du livre, se produisit une série de « coïncidences » bien curieuses : avant la mise en vente, de mystérieux émissaires achètent tout le stock disponible ; malgré le caractère sensationnel des révélations qu'apportait l'ouvrage, aucune critique ne paraît dans la grande presse ; la maison Wingate, une des plus solides du marché londonien, se trouve brusquement acculée à la faillite ; l'auteur meurt mystérieusement quelques mois plus tard. Il ne pouvait pas s'agir, en l'occurrence, de divulgations de secrets d'État ni d'espionnage militaire ou industriel : l'ouvrage ne comportait aucune information de cette nature. La seule explication possible est que l'auteur avait découvert l'existence, à l'échelle mondiale, de gouvernants occultes, au-delà même des grosses puissances financières qui ne jouent, somme toute, que le rôle subordonné de bailleur de fonds.

Notre ami Jacques Bergier nous racontait un jour qu'il existe une série de questions dont il est absolument interdit à la presse de parler et dont la liste se trouve stipulée avec précision sur un petit carnet noir qui — quel que soit le régime politique du pays, car l'interdit est universel, mondial — se trouve remis à tout directeur d'un important organe de presse d'information, qu'il soit tributaire du grand capitalisme ou communiste. Cependant, le fait même que des fuites aient pu se produire montre que les conditions qui prévalent aujourd'hui (ce qui marquerait, selon de nombreux ésotéristes, le passage de l'ère zodiacale des Poissons à celle du Verseau) rendent désormais possible ce qui auparavant ne l'était pas. Cependant, ne peut-on pas considérer que l'histoire terrestre reflète les antagonismes, les équilibres temporaires et les affrontements successifs qui se déroulent sur un autre plan.

1 — Il est certain que, même si l'Allemagne avait gagné la Seconde Guerre mondiale, l'ancienne « grande Bourgogne » que Himmler voulait reformer pour y établir un « Etat SS » modèle, n'aurait pu longtemps se maintenir.

Voici ce que remarque avec profondeur André Gautier-Walter (*La Chevalerie et les aspects secrets de l'Histoire*) : « L'Egypte est le reflet du Ciel, est-il écrit dans le *Livre d'Hermès*. Ceci est vrai aussi pour toutes les nations, lorsqu'elles sont devenues majeures, conscientes de leur destin et de leur mission envers elles-mêmes et envers les autres. »

Se poserait alors à nouveau le problème de déterminer quel est le gouvernement idéal, problème que se posait déjà l'Antiquité (voir *La République de Platon*). Cet Etat idéal, faut-il le situer dans le passé lointain ou au contraire dans l'avenir ? Si l'on admet la justesse de la vision ésotérique traditionnelle des cycles, les deux réponses se rêveraient ensemble : la fin d'un cycle, c'est à la fois l'« apocalypse » au sens ordinaire du terme, et, comme les destructions sont la condition nécessaire de la régénération, le début d'un nouvel âge d'or.

Y a-t-il des gouvernants inconnus ?

Un célèbre homme d'Etat anglais du siècle dernier, Benjamin Disraeli, a écrit ces lignes significatives : « Le monde est gouverné par de tout autres personnages que ne l'imaginent ceux dont l'œil ne plonge pas dans la coulisse ».

Déjà, à un niveau ordinaire, sur lequel paraissent assez souvent des informations accessibles à la grande presse, on s'aperçoit de la manière dont toutes sortes d'« équipes » peu voyantes, et théoriquement subordonnées aux gouvernements officiels, jouissent en fait de possibilités d'actions autonomes qui échappent à ces gouvernements : les équipes technocratiques des administrations et des ministères sont puissantes et durables (les ministres, voire les régimes, passent, les grands commis restent). Les services secrets et les « polices parallèles » jouent volontiers leur jeu personnel, complexe et enchevêtré, et les possibilités d'action de la haute finance se situent, chacun le sait, au niveau international.

Mais existe-t-il de véritables gouvernants invisibles ? Le romancier André Hardellet, dans son livre *Le seuil du jardin*, écrit : « Derrière les gouvernements qui se succèdent, vous avez dû sentir la permanence de certaines forces, de certains principes, cette stabilité ne s'explique que par des puissances occultes qui, en fait, dirigent le pays. Changer les noms ou les étiquettes d'un parti ne signifie rien et la foule se contente d'une façade. Je schématise, naturellement : la réalité est plus complexe, des évolutions ont eu lieu, mais, en gros, les choses se passent bien ainsi. A côté des ministères officiels, il existe des organismes qui les doublent et dont le pouvoir les dépasse parfois. Je ne représente (*c'est l'un des agents d'exécution du gouvernement occulte qui parle*), qu'un rouage secondaire dans l'ensemble. Je ne connais pas tous ceux qui travaillent dans le même sens que moi et j'ignore encore plus où aboutit le réseau de forces. Vous pouvez même supposer que personne ne détient l'autorité suprême, qu'elle émane d'une volonté commune ».

Ceci est écrit dans un roman, mais Hardellet s'inspire de faits réels dont il a eu connaissance.

Il faudrait donc se représenter les organes du gouvernement occulte comme une série d'éléments emboîtés et superposés, les uns à l'échelle nationale, les autres qui dépassent même les distinctions de frontière ; chacun de ces éléments aurait un pouvoir absolu sur les instances qui lui sont inférieures, mais serait lui-même totalement subordonné aux instances supérieures, qu'il ne connaît que par le ou les individus chargés de faire la liaison. A supposer que des fuites et des divulgations aient lieu, aucun péril majeur, du fait de cloisonnement, ne pourrait jamais atteindre les instances supérieures. De plus, les sanctions dans ce cas seraient tout à fait impitoyables : d'où le très petit nombre de trahisons.

Mais quelles questions seraient donc du ressort des gouvernements invisibles ? Sans doute ce ne sont pas seulement celles qui ressortissent à la haute politique traditionnelle, mais bien celles qui, au premier abord, semblent anodines mais sont rendues dangereuses par une vulgarisation inconsidérée. Prenons l'exemple des stupéfiants. S'il n'existe qu'un petit nombre de drogués, ceux-ci ne nuisent qu'à eux-mêmes et à leur descendance éventuelle. Mais si l'usage de la drogue se généralise de plus en plus, c'est une société, une civilisation entière qui est mise en péril. Des adversaires de la Chine communiste se sont demandés si la diffusion croissante des stupéfiants parmi la jeunesse occidentale aujourd'hui ne répondait pas à un plan méthodique de subversion. Ce serait à leurs yeux se représenter de façon bien simpliste le « péril jaune » que d'imaginer les armées chinoises déferlant sur l'Occident au milieu de furieux combats. Ne chercheraient-elles pas plutôt à se trouver assurées, préalablement, de ne rencontrer aucune résistance ou une résistance affaiblie ?

André Hardellet nous décrit les efforts tenaces et cruels que déploie le gouvernement invisible pour détruire la géniale « machine à rêver » construite par un inventeur parisien : « Nous tenions la machine à rêver pour un danger social aussi néfaste que l'usage de la drogue. Il s'agissait d'une doctrine... Nous ne sommes pas sur Terre pour rêver mais pour agir et remplir une tâche. Rien ne se gagne sans un effort, une discipline. »

Parce qu'il y a, en effet, des êtres qui, précisément, rêvent d'une grande libération magique qui leur permettrait d'échapper aux limites et aux asservissements des contingences terrestres. Citons à ce sujet ce passage du si beau roman de Hardellet : « (*L'inventeur de la machine à rêver*) appelait ça sa lanterne magique. Avec elle, on retrouvait le regard neuf, la sensibilité intacte, et Baudelaire a dit que tout génie venait de là ».

Mais ainsi n'entre-t-on pas en conflit avec les directives inflexibles, impersonnelles, générales de l'espèce humaine ?

Les sociétés secrètes et leurs superpositions.

Avant d'aller plus loin il convient de définir ce qu'est une société secrète. Avançons cette définition précise : c'est un groupement plus ou moins important caractérisé à la fois par l'existence de réunions strictement réservées à ses membres et par la préservation jalouse du secret des cérémonies, des rites où se manifeste le symbolisme dont la société se réclame.

Les sociétés secrètes ont des buts forts divers : religieux, politiques, criminels, philosophiques. Mais cette classification n'est pas toujours rigoureusement tranchée : des objectifs différents peuvent se superposer, comme le montre un historique des sociétés secrètes.

De même, une société dite secrète pourra être doublement clandestine, par son recrutement très restreint et par la totalité ou une partie de ses activités ; ou bien elle pourra, comme c'est le cas aujourd'hui pour diverses organisations maçonniques ou rosicruciennes dans les pays où elles sont légalement autorisées, avoir pignon sur rue, organiser des conférences publiques, et même déclarer le nom de ses dirigeants. Ces sociétés n'en conservent pas moins leurs activités propres, strictement réservées à leurs membres. En cela, elles restent donc secrètes.

Nous laisserons de côté les sociétés secrètes qui n'ont que des objectifs très limités, ou même éphémères et de circonstance, pour ne nous intéresser ici qu'à celles qui prétendent à des buts supérieurs, transcendants par rapport aux objectifs circonscrits et partiels. De telles sociétés entrent alors dans une catégorie supérieure, celle des sociétés secrètes dites philosophiques ou initiatiques.

Cependant, on peut se demander si, au-delà des sociétés secrètes dont on connaît bien l'existence (comme c'est typiquement le cas pour la Maçonnerie), il n'existe pas tout un ensemble de hiérarchies, de superpositions, d'imbrications qui peuvent entraîner des confusions difficiles à résoudre.

En 1862, une revue catholique bavarroise éditée à Munich, *Historische Politische Blätter* (« Annales historico-politiques »), révélait ce fait inquiétant : « Il existe en Allemagne une association secrète de structure maçonnique, dont les chefs sont inconnus et dont les buts ne sont pas maçonniques ». On peut se demander s'il ne s'agissait pas là d'une survivance clandestine de l'Ordre des Illuminés de Bavière, que nous rencontrerons au chapitre consacré à l'histoire secrète de la révolution française.

En 1945, paraissait à Paris, aux Editions Medecis, un livre signé « Geoffroy de Charnay », qui est le nom de l'un des grands templiers français brûlés sur l'Île aux Juifs (Île de la Cité) le lundi 18 mars 1314 avec le Grand Maître Jacques de Molay. Sous ce pseudonyme se dissimulait le physiologiste et psychologue Raoul Husson (1901-1967), l'un des animateurs français de la Synarchie mort dans un accident de voiture qui pouvait fort bien ne pas être tout à fait « accidentel ». Dans ce livre, Husson révélait que les sociétés secrètes mondiales dont le rôle historique était déterminant constituaient une pyramide à trois degrés.

« Geoffroy de Charnay » distingue d'abord ce qu'il nommait les sociétés secrètes inférieures, d'accès assez facile, qu'il comparait — ce sont ses propres termes — à des viviers où les groupes plus fermés recrutent « les gros poissons », c'est-à-dire les hommes qui leur sont utiles. Au second degré, se situeraient ce qu'il appelle les sociétés de cadres ou sociétés intermédiaires ; dont le recrutement est déjà très sélectionné et dont les membres parviennent à jouer un rôle de direction, d'animation, d'organisation dans l'économie et la politique nationales et internationales. Tandis que d'autres ordres, au recrutement également très étroit, se consacrent essentiellement à des travaux de nature symbolique, rituelle, magique, spirituelle.

Enfin, au sommet de la pyramide, se situeraient les sociétés secrètes supérieures, qui demeurent toujours rigoureusement dans la coulisse ; ce sont elles qui, du sommet de l'édifice, tireraient les vraies ficelles invisibles de toutes les grandes affaires de la politique mondiale. Les membres de ces groupes secrets supérieurs mèneraient ou bien une vie très active, ou bien une existence ascétique, anonyme, mais lourde de puissance ignorée. De ceux-là, les noms ne paraissent jamais à la une des journaux.

Un homme comme le célèbre « mage » caucasien Gurdjieff aurait été, au XX^e siècle, l'un de ces personnages parvenus au sommet de la domination invisible des affaires humaines. Gurdjieff a en effet déclaré : « J'avais la possibilité d'accéder au saint des saints de presque toutes les organisations hermétiques, telles que sociétés religieuses, occultes, philosophiques, politiques ou mystiques, qui demeurent inaccessibles à l'homme ordinaire. » Un autre personnage semble avoir fait partie lui aussi de ces très puissantes sociétés secrètes supérieures : le « mage » britannique Aleister Crowley.

En remontant dans le temps, nous trouvons des grands initiés célèbres comme Cagliostro et Weishaupt, dont nous aurons à parler en détail, et aussi des personnages infiniment moins célèbres, mais dont le rôle, joué uniquement en coulisse, fut décisif. Ce fut le cas, notamment, du marquis de Chefdebien, haut dignitaire de l'un des systèmes maçonniques les moins connus, le Rite Primitif. Chefdebien, qui avait pris comme pseudonyme initiatique *Eques a capite galeato*, le chevalier casqué, caractérisait ainsi la troisième et dernière classe de ce système : « En effet, l'échelle d'investigation du Rite Primitif présente, dans ses formes, un nombre presque indéterminé d'échelons ou de degrés d'étude dont la classification permet de les contracter à volonté ou de les dérouler presque à l'infini sans en

déranger la série, et dont la coordination magnifique invite à en adapter à chacun des jours de l'année solaire ». N'oublions pas ceci : aujourd'hui, comme naguère et comme autrefois, le public est bien loin de connaître les activités, ou même simplement l'existence et le nom de toutes les sociétés secrètes qui ont joué ou qui jouent un rôle d'une certaine importance à l'échelle mondiale. Qui sait, par exemple, qu'existe un Ordre très secret, strictement réservé aux Israélites dotés d'importantes responsabilités, celui des Bnaï Brith, fondé à New York en 1843 ? Cet ordre, pense-t-on, aurait joué un rôle très important, en coulisse, dans toute l'économie mondiale de la première partie du XX^e siècle.

Mais ne croyons pas, c'est une erreur que l'on fait encore trop fréquemment, que les sociétés secrètes dont l'influence est mystérieuse, profonde, ignorée, « invisible », soient l'apanage exclusif d'intrigues juives. Il existe toute une série de groupes et de sociétés secrètes rigoureusement inconnus qui n'ont rien à voir avec le judaïsme. C'est ainsi que circulent encore aujourd'hui des livres étranges dont l'origine elle-même reste mystérieuse, et qui n'ont encore, à l'inverse de certains documents dont nous aurons à parler, jamais été révélés au public. Par exemple, c'est le cas pour un texte magique très ancien et fort bizarre intitulé *Bible de Lucifer*, sur lequel, malgré tous nos efforts, il nous a été impossible de mettre la main.

Aujourd'hui encore, de très anciens sanctuaires secrets sont utilisés pour de mystérieuses cérémonies rituelles célébrées par des groupements inconnus. On sait quel bruit a fait la découverte, par Roger Lhomoy, d'une vaste chapelle souterraine située sous le donjon du château de Gisors. Gérard de Sède, qui a réuni tout le dossier de cette affaire dans son passionnant ouvrage *Les Templiers sont parmi nous* (1) remarque :

« Dès lors, et jusqu'à une époque indéterminée, peut-être très proche de nous, cette chapelle a pu servir de salle d'initiation aux hauts grades de certaines sociétés secrètes et subir des aménagements symboliques en fonction de cet usage. Il est très possible qu'on y retrouve certaines images venant de l'Eglise et qui en ont disparu depuis l'époque de la révolution ».

Ainsi s'expliquerait mieux encore la tentative organisée de faire un black-out complet sur l'étrange découverte de Gisors, tentative dont l'acharnement ne se dément pas. Il ne faut pas toujours prendre pour argent comptant, surtout si elles sont très véhémentes, les accusations furieuses de mystification portées contre un homme, ses activités et ses découvertes.

Nouveau coup d'œil panoramique sur les sociétés secrètes dans l'Histoire.

On a beaucoup parlé de l'action (volontiers ignorée, mais colossale) de ces sociétés secrètes qui « mènent le monde ».

Par exemple, de la Franc-Maçonnerie, de son rôle irrécusable dans la genèse de la révolution française. Mais au-delà de la Maçonnerie, il est nécessaire de remonter jusqu'à d'autres groupements au recrutement bien plus restreint et dont les pouvoirs temporels étaient considérables et redoutables. Comme c'est le cas, à la fin du XVIII^e siècle, des Illuminés de Bavière. Il semble impossible de comprendre comment la vertigineuse ascension de Napoléon Bonaparte a pu avoir lieu, si l'on ne fait pas intervenir le soutien que lui a apporté le « pouvoir occulte ». L'empereur, en effet, ne fut pas seulement franc-maçon, mais aussi haut dignitaire d'Ordres fraternels bien plus fermés. Ainsi, la Fraternité Hermétique de Louxor, avec laquelle Bonaparte était entré en contact lors de la campagne d'Egypte ; l'Ordre des Illuminés, dont le général Bonaparte atteignit le plus haut degré (il faut lire à cet égard le tome III de *l'Histoire*

1 — J'ai Lu, Coll. l'Aventure mystérieuse, A 185**

de la Franc-Maçonnerie universelle, de Gérard Serbanesco, au début duquel est reproduit le texte fantastique où Napoléon raconte en détail la cérémonie d'initiation). Tout laisse supposer que Napoléon a vu sa chance tourner et l'abandonner complètement dès le moment où il a cessé d'être un exécutant docile de desseins secrets pour succomber au vertige de l'ambition personnelle.

Si l'on remonte plus haut dans le temps, on rencontre les problèmes que pose l'action politique des Templiers. Et l'on comprend du même coup l'acharnement avec lequel Philippe Le Bel détruisit l'Ordre, et qui n'est pas dû uniquement au désir du souverain de confisquer les fabuleuses richesses des chevaliers devenus, après leur départ de la Terre Sainte, banquiers de tous les Etats européens. Des hommes comme Dante, comme Jacques Cœur, grand argentier de Charles VII, et comme Christophe Colomb, ne connurent-ils pas, eux aussi, l'héritage politique secret du Temple ? Non seulement on peut supposer une perpétuation secrète du Cercle Intérieur du Temple après le martyre de Jacques de Molay et des compagnons, mais on doit la considérer comme indubitable.

Christophe Colomb, qui avait eu, on l'oublie trop, une initiation de filiation templière, ne semble pas, contrairement à l'idée reçue, être parti à l'aveuglette. Ne doit-on pas admettre (voir *Les mystères templiers*, de Louis Charpentier), qu'il utilisait des connaissances qu'avaient eu les navigateurs au service du Temple d'une route menant au Nouveau Monde ?

Jacques Cœur, devant qui s'ouvraient si miraculeusement toutes les portes, tous les itinéraires du commerce méditerranéen, n'avait-il pas pris la suite des opérations commerciales secrètes (de la « haute finance » avant la lettre) de l'Ordre du Temple ?

Ce n'est absolument pas par hasard, nous le constaterons, que la première Commune parisienne, celle du 10 août 1792, fit enfermer « Louis Capet » et sa famille dans la tour du Temple : Louis XVI n'était-il pas, en effet, le dernier souverain de la dynastie capétienne, et par conséquent le successeur de Philippe le Bel ?

La direction invisible de la politique mondiale serait-elle passée en grande partie, à l'époque contemporaine (nous poserons tout à l'heure le problème) aux mains de la synarchie, cette mystérieuse « super-société secrète » dont émanait le Pacte synarchique ? Ce Pacte, qui se présentait sous la forme d'une épaisse liasse de feuillets, était censé vouer ipso facto à la mort celui qui le détiendrait sans en avoir le droit.

Le mot même de synarchie avait été forgé par le grand ésotériste français Saint-Yves d'Alveydre, pour désigner l'équilibre harmonieux, reflet des lois cosmiques qui, dans l'idéal gouvernement humain universel, devrait être réalisé entre les trois pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Par extension, la synarchie d'Empire, ou synarchie tout court, était donc la super-société secrète œuvrant à la réalisation de cet idéal dans la société contemporaine.

Outre l'activité occulte de la synarchie, il faudrait envisager celle d'autres sociétés secrètes qui agissent en coulisse : on les retrouverait à l'œuvre derrière les grands événements du XX^e siècle. Point n'est besoin même d'envisager ici l'activité des sociétés secrètes chinoises traditionnelles. En Occident même, que d'énigmes commencent seulement à être mises à jour. Derrière la révolution russe, on pourrait sans doute déceler l'activité d'une très mystérieuse société secrète, celle du Dragon Vert. L'un de ses affiliés, le magnat suédois des allumettes, qui fut peut-être, on l'avait affirmé, l'un des bailleurs de fonds de Lénine, connaîtra une mort inexplicable, sans doute une vengeance (1).

Ce mystérieux Dragon Vert, on le retrouverait sans nul doute à l'œuvre dans un camp tout à fait antagoniste, parmi les groupes occultes qui, dans l'Allemagne d'après la Première

1 — Voir l'ouvrage de Teddy Legrand : *Les sept têtes du Dragon Vert*.

Guerre mondiale, préparèrent l'avènement du nazisme : sur la couverture du livre du journaliste Teddy Legrand, paru plusieurs années avant le triomphe du national-socialisme, l'une des « sept têtes du Dragon Vert » n'était-elle pas celle d'Adolph Hitler ? A côté du Dragon Vert, il faut aussi étudier l'influence du groupe de Thulé et d'autres super-sociétés secrètes (1).

Les dirigeants invisibles.

Les derniers mots que put prononcer Walter Rathenau après l'attentat qui devait, dans l'Allemagne de Weimar, lui coûter la vie, ont été une allusion aux « soixante-douze (sous-entendu : gouvernants occultes) qui mènent le monde ».

Bien des attentats politiques, attribués à des illuminés isolés, apparaîtraient, après une étude sérieuse, des exécutions décidées avec un parfait sang-froid. L'« illuminé » meurtrier existe bien, qu'il soit Ravailac ou Lee Oswald, mais il n'est que l'exécutant d'une suppression décidée par un puissant groupe occulte. Si, dans certains cas, la décision vient simplement d'une faction politique rivale, d'autres meurtres devraient sans doute être expliqués au niveau de l'un ou l'autre des échelons des gouvernements invisibles du monde, qui agissent implacablement dès lors que quelque chose ou que quelqu'un leur semble s'opposer au déterminisme cyclique de l'évolution du monde moderne. Nous aurons à réexaminer certains attentats politiques.

De même, notre planète n'étant pas isolée des lignes générales d'évolution du système solaire de la galaxie, voire de l'univers tout entier, il n'est pas tellement absurde d'envisager des ramifications de ce gouvernement invisible, voire une supervision extra-terrestre des chefs invisibles qui dirigent la marche générale de l'humanité.

Il est probable que les noms de ceux qui sont les vrais gouvernants secrets de l'histoire du monde moderne ne diraient que peu de chose, peut-être rien du tout, au public qui lit les journaux, écoute la radio et regarde la télévision. L'aventurier politique Trebitsch Lincoln, dont nous retraçons plus loin l'étrange carrière, avait eu le privilège d'entrer en contact avec un personnage qui connaissait les vrais dessous des cartes, Harold Beckett. Celui-ci n'était ni un homme politique important, ni un grand financier international, ni une célébrité des lettres ou des arts, mais un ancien médecin major de l'armée britannique des Indes, qui vivait en reclus après avoir pris sa retraite, dans sa maison isolée d'Appledore with Ebony, dans le comté de Kent, n'admettant que la compagnie de ses chats, ne sortant que la nuit et recevant parfois de mystérieux visiteurs qu'il a toujours été impossible d'identifier. Étaient-ils, eux, les vrais « gouvernants invisibles » de l'Humanité ?

Alors qu'il était pasteur anglican dans cette paroisse, au début de l'entre-deux-guerres, Trebitsch Lincoln lui rendit visite. Beckett fera de lui son véritable fils spirituel, lui révélant tout du grand secret caché de la nécessaire chute apocalyptique du monde moderne. Voici les extraordinaires paroles que Trebitsch Lincoln entendit (telles qu'elles sont fidèlement rapportées dans l'ouvrage capital de Werner Gerson, *Le Nazisme société secrète* : « Tu ne peux pas embrasser le Grand Dessein auquel tu vas collaborer malgré toi puisque tu ignores le Plan d'ensemble... Plus tard peut-être seras-tu placé à un point assez élevé pour embrasser le Plan Cosmique dans son ensemble, avec ses lumières et ses ordres, dans sa parfaite harmonie... L'Humanité évolue selon une loi cyclique. Elle décrit une spirale successivement descendante puis ascendante. Pendant la descente, tous les mots, toutes les erreurs, tous les crimes s'accu-

1 — Voir la troisième partie du *Matin des Magiciens* de Jacques Bergier et Louis Pauwels (Gallimard) et *Le Nazisme, société secrète*, de Werner Gerson (Editions J'ai Lu, A 267**).

mulent. Quand la descente aura atteint le Très-Bas, le Cosmos remontera et nos descendants remonteront et baigneront dans la Vérité, le Beau, la Sagesse. Tu m'as compris ? En accélérant la descente, on contribue à précipiter la remontée qui suivra inmanquablement. C'est après que le désordre aura été à son comble que la reconstruction dans l'ordre viendra comme une nouvelle aurore. A notre époque, la seule façon de préparer le Bien Futur, c'est de porter à son comble le Mal présent. Règle d'or pour le destin collectif comme pour chaque destin individuel. »

En somme, il serait capital, indispensable, pour espérer comprendre vraiment le sens du devenir historique, de dépasser les considérations épidermiques qui dominent nos réactions sentimentales vis-à-vis des personnes, des groupes, des nations, des causes idéologiques, si chers nous soient-ils. Il serait nécessaire d'admettre, d'accepter que les choses les plus contestables, les plus intolérables même, sont indispensables, en vue de la seule réalisation du plan d'ensemble. Dans ses *Illusions perdues*, Honoré de Balzac remarquait : « Il y a deux histoires : l'histoire officielle, menteuse, ... puis l'histoire secrète où sont les véritables causes des événements, l'histoire honteuse ».

On peut déjà voir aisément comment, à l'échelon des impératifs économiques et financiers, les groupes dirigeants qui ne sortent pas de la coulisse concluent des alliances, ou rivalisent, selon des nécessités qui dépassent largement les impératifs patriotiques ou même les impératifs humanitaires par lesquels se croient régis hommes, groupes et peuples, qui ne sont pas dans le « secret des dieux ». Témoin cette très significative anecdote qui nous fut racontée. Au cours de la Première Guerre mondiale, un officier français prisonnier, du fait que dans le civil il était ingénieur spécialisé, fut affecté dans les bureaux d'une usine allemande de porcelaine. Il remarqua que cette usine fabriquait de petites pièces de porcelaine qui ressemblaient exactement à celles qu'on employait sur les grenades françaises. Lorsqu'il demanda au chef de fabrication s'il savait à quoi servaient ces petites pièces, celui-ci lui répondit qu'il n'ignorait pas que ces pièces fabriquées en Allemagne transitaient par la Suisse pour alimenter des usines d'armement françaises. Des arrangements identiques fonctionnaient dans l'autre sens : certaines pièces indispensables à des armes allemandes de précision étaient usinées en France. Echange de bons procédés.

Chacun sait aussi que pendant la guerre de 1914-1918, les usines métallurgiques du bassin de Briey, tombé sous l'occupation allemande, travaillaient jour et nuit pour l'armement allemand sans jamais risquer pilonnage d'artillerie ou bombardement aérien.

Quand on passe de la haute finance au domaine plus ténébreux encore de la raison d'Etat, les constatations étranges se multiplient. Il est patent qu'aujourd'hui encore, il existe certaines affaires politiques sur lesquelles, manifestement, « on » empêche que la lumière soit faite. Il en va ainsi de l'assassinat du président Kennedy. Quatre constatations sont bien troublantes :

1. — « Par hasard », seul l'immeuble d'où furent tirées les balles meurtrières n'était pas gardé par la police de Dallas.
2. — Plusieurs tueurs avaient été prévus, dont les mouvements étaient synchronisés par les gestes que faisait avec son parapluie un mystérieux « chef d'orchestre », placé sur un lieu suffisamment élevé (des clichés révélateurs en ont même paru dans des magazines, notamment Paris-Match) ; si Lee Oswald avait manqué le président, un ou deux autres tireurs l'auraient alors suppléé.
3. — Arrêté, l'assassin est providentiellement exécuté par un prétendu « justicier », lequel mourra tout aussi providentiellement d'un « cancer généralisé » (la typhoïde, une crise d'asthme ou toute autre maladie auraient été tout aussi convaincantes).

4. — Comme par hasard, une quantité impressionnante de témoins du meurtre disparaîtront : chaque fois un accident.

Cependant, au-delà même de la sphère ténébreuse des grandes affaires financières et des terribles règlements de compte de la raison d'Etat, ne conviendrait-il pas de tenir compte de l'éventuelle intervention de dirigeants occultes, de ces « invisibles » qui tirent les vraies ficelles de l'Histoire ?

Le cardinal de Richelieu déclara un jour que bien des gens seraient très étonnés s'ils savaient qui était le véritable souverain de la France. On a généralement interprété cette boutade comme une allusion satisfaite qu'il faisait à son pouvoir personnel. Pourtant, pourrait-on observer, chacun déjà savait que la puissance du cardinal était bien plus grande que celle du souverain qui lui abandonnait pratiquement la conduite des affaires du royaume. Rien dans une telle constatation n'aurait donc été de nature à vraiment étonner le public. Le problème se pose donc de savoir si le cardinal de Richelieu était vraiment libre de gouverner la France selon les seules impulsions de ses idées politiques personnelles ou s'il n'était, lui-même, malgré son génie politique, son ascendant, sa puissance, qu'un maillon de la chaîne, le simple agent d'exécution d'un dessein politique qui le dépassait. On considère volontiers que le Père Joseph, le célèbre capucin qu'on surnommait l'Eminence Grise, n'était que l'exécutant discret, privilégié, le bras droit du cardinal. On peut cependant se demander s'il n'était vraiment que cet exécutant effacé, si grande soit sa valeur. Se demander si cette éminence grise n'aurait pas pu être plus que l'homme de confiance de Richelieu, si ce n'est pas lui qui aurait assuré la liaison entre le cardinal et les mystérieux gouvernants invisibles qui l'avaient choisi pour exécuter leurs plans. Qu'étaient donc ces derniers ? Les chefs de la Compagnie du Saint-Sacrement, c'est-à-dire l'homologue au grand siècle de l'actuel et si puissant Opus Dei catholique ? Les Rose-Croix héritiers de la politique secrète de l'Ordre du Temple ?... En l'état actuel des recherches, et dans l'absence de documents précis, nous en sommes encore réduits aux conjectures. Mais il est assuré qu'un jour la vérité sera connue.

Une Anglaise particulièrement versée dans l'histoire secrète de notre pays, Evelyn Eaton, adopte l'implication pleine et entière de la célèbre boutade (ou qu'on prenait pour telle) du cardinal. Selon elle, il aurait existé un souverain secret, chef véritable et invisible de la France. Son trône aurait été caché dans la région de Fontainebleau, l'un des plus anciens hauts lieux de notre territoire où, d'après une vieille tradition venue des Druides, se dissimulerait l'entrée d'une vaste cité souterraine antérieure au Déluge. Mais selon un autre récit, il y aurait un second emplacement privilégié où serait caché le second trône du souverain secret de la France : l'îlot de Tombelaine situé juste en face du Mont-Saint-Michel.

Jean Marques-Rivière concluait son *Histoire des doctrines ésotériques* par ces mots : « Les ésotérismes, par leur puissance d'action sur les plans idéologiques, mènent le monde. »

N'y aurait-il pas, donc, bien au-dessus et au-delà des gouvernants visibles, une poignée de dirigeants invisibles ? Une réponse affirmative s'impose. N'oublions pas ces mots énigmatiques : « Les soixante-douze qui mènent le monde », que prononçait Walter Rathenau en expirant. Est-ce au-dessus de ces soixante-douze encore qu'il faudrait faire intervenir les si mystérieux « Neuf Supérieurs Inconnus », Maîtres de toute la terre, sur lesquels Guy Tarade a tenté de faire enfin toute la lumière possible (1).

Cependant, avant de tenter, ce que nous ferons ultérieurement, de démonter le mécanisme, les modes d'action, les articulations ignorées par lesquelles interviennent des gouver-

1 — Lire dans la même collection : *Soucoupes volantes et civilisations d'outre-espace*, par Guy Tarade, A 214**.

nants secrets dans les affaires nationales ou internationales, il semble normal d'essayer de répondre à cette question simple : oui ou non ces gouvernants invisibles existent-ils ? Ou plus exactement : si ces gouvernants mystérieux existent, leur action est-elle susceptible d'être décelée par un examen très minutieux des affaires terrestres.

Comment déceler l'activité des gouvernants invisibles.

A lire les journaux, comme à prendre très rapidement connaissance du plus élémentaire des manuels d'histoire, on pourrait croire que les événements historiques ne sont que l'effet du hasard, ou bien l'intervention souveraine, abrupte et libre, d'hommes célèbres. Rien de plus faux que cette idée simple, trop répandue.

Pour ne considérer, pour l'instant, que l'histoire contemporaine, prenons cet exemple significatif. Les coups d'Etat réussis apparaissent volontiers comme des coups de poker hasar-dés au moment décisif par des personnages doués d'un véritable génie de la conspiration. Il conviendrait pourtant de méditer ces lignes écrites dès 1935 par Gustave Hervé : « En fait, on ne peut, en temps de paix, balayer un régime par un coup d'Etat que s'il veut bien se laisser faire et s'il n'a aucune force dans l'armée, les administrations, ou les masses populaires pour le soutenir... Hormis ce cas, un régime qui se laisse renverser est un régime qui le fait exprès. » Tout coup d'Etat apparemment soudain et spontané dissimule toujours une préparation méthodique, minutieuse, souvent fort longue, et cette préparation aura été d'autant plus machiavéliquement organisée que sa réalisation semble plus rapide, plus soudaine, et marche comme par hasard « sur des roulettes » (1). Pour prendre une comparaison suggestive, considérons un grand chirurgien qui donne le coup de bistouri difficile et décisif au moment précis où il doit le donner. Assurément, il est guidé par son intuition du moment favorable, mais derrière ce geste apparemment démiurgique, se profile la longue préparation de l'opération, pour ne pas parler des études et de l'expérience que l'opérateur a accumulée (2).

Il en va de même pour toutes les réussites humaines apparemment fortuites : aucun coup d'Etat n'aura jamais réussi par hasard ; il aura toujours fallu une très longue et très habile préparation pour rendre son succès possible.

En exergue de leur ouvrage sur *L'actuelle guerre secrète*, Pierre Nord et Jacques Bergier inscrivent cette formule lapidaire : « Un chef exaltant + une jeunesse fanatique + une foule survoltée = l'équation des révolutions modernes ».

D'accord. Mais ajoutons tout de suite à cette constatation ceci : pour parvenir à ce triple objectif, quelle préparation méthodique en coulisse ! De même qu'une victoire, si génial que puisse être un stratège, un coup d'Etat n'est jamais le résultat d'une improvisation mais toujours l'aboutissement d'une action lente, profondément et longuement mûrie. Il suffit d'examiner les événements, toutes leurs causes et aussi toutes leurs conséquences pour comprendre que là où l'improvisation, en apparence, semble jouer un grand rôle, tout a été minutieusement préparé. Assurément, il y a un art d'utiliser les circonstances (c'est précisément là où intervient le flair politique) mais jamais bouleversement politique majeur ne fut, n'est ou ne sera le fruit d'une soudaine intervention d'une personne, entreprise sans aucune préparation adéquate.

1 — Bien des gens croient encore qu'un coup d'Etat peut être tout bonnement réussi par un général ou un politicien qui occupe le bureau présidentiel et règle les problèmes par coups de téléphone

2 — Le « grand patron » n'est jamais tout seul : il a son équipe dévouée et capable. En politique, même ouvertement, il en va de même.

Prenons, car l'exemple est significatif⁽¹⁾, un cas bien connu : celui de l'accession du maréchal Pétain et de son équipe au pouvoir, à la suite de la défaite française de juin 1940.

On imagine tout de suite la scène stéréotypée des dirigeants républicains terrorisés venant en cortège supplier le « vainqueur de Verdun » de sauver le pays. Assurément, les futurs « vichyssois » surent utiliser alors l'occasion inespérée qu'offrait l'écroulement des cadres républicains devant l'avance éclair des troupes allemandes. Cependant, l'opération avait été minutieusement préparée, et de longue date. Rien n'a été négligé pour mettre la nation en condition, de sorte qu'elle accepte le prétendu « miracle ». Au tome I de ses *Mémoires de guerre*, le général de Gaulle raconte : « Par milliers d'exemplaires circulait en mai 1940 un dépliant portant sur ses trois pages l'image du maréchal, d'abord en chef de la grande guerre avec la légende :

« Hier grand soldat !... » Ensuite en ambassadeur :

« Aujourd'hui grand diplomate !... », enfin en personnage immense et indistinct : « Demain ?... ». Tout laisse supposer que l'envoi de Pétain comme premier ambassadeur de France à Madrid auprès du régime franquiste depuis la fin de la guerre civile n'était absolument pas fortuit, mais constituait en fait le prélude d'une manœuvre politique de grand style en France, manœuvre qui aboutirait lorsque la conjuncture serait favorable. En effet, un haut fonctionnaire français, lors d'une visite de l'ambassade de Madrid peu de temps après que Pétain y eut été nommé ambassadeur, eut la surprise d'y trouver des piles de brochures sur la « Révolution Nationale », dont la couverture était ornée de la francisque. Ces brochures, qui avaient été introduites en Espagne dès l'année 1938, prouvaient bien qu'on attendait une occasion favorable (ce serait en l'occurrence la défaite de 1940) de les répandre judicieusement en France⁽²⁾.

Il serait fort intéressant de se demander qui, plus exactement, quel groupement occulte (la « synarchie d'Empire » sans doute) fut à l'origine de la nomination de Pétain comme ambassadeur à Madrid⁽³⁾.

Rares sont les hommes politiques qui, comme le cardinal de Richelieu, connaissaient le dessous des cartes, si complexe. Nombre d'entre eux sont persuadés en toute bonne foi qu'ils jouent de leur propre chef un rôle dirigeant irremplaçable alors qu'ils apparaissent si souvent, après coup, comme des pièces que l'on a mises au bon moment sur l'échiquier et qui sont dans les mains des vrais dirigeants, restés eux dans la coulisse. Bossuet a fait une réflexion célèbre, valable assurément dans bien des cas et pour bien des personnages qui occupent la scène du pouvoir : « On ne l'a appelé que pour faire nombre. Et la pièce n'en aurait pas été moins bien jouée s'il était resté derrière le décor. »⁽⁴⁾

Inversement, quand on estime que certains personnages deviennent dangereux pour les desseins secrets en cours, qu'ils en aient ou non conscience, une procédure, expéditive ou secrète selon les cas, est décidée pour les éliminer. Bien rares sont les attentats politiques qu'un exalté, isolé ou avec quelques complices, ait tentés de son propre chef et réussis. Presque inmanquablement, le tueur de ce modèle se fait prendre sans avoir pu mener son geste à bien : ainsi en fut-il de Damiens sous Louis XV, de Fieschi sous Louis-Philippe.

1 — Et on y découvrira l'action directe de la « Synarchie d'Empire ».

2 — Le maréchal Pétain n'était pas un Machiavel. Simplement il suivait les suggestions antirépublicaines de son entourage en croyant de toute bonne foi travailler à sauver sa patrie.

3 — Que l'on songe à toute la préparation qu'il fallut, et aux connivences nécessaires pour réussir cet exploit : organiser une ambassade qui travaillait non pas à servir le régime qu'elle représentait mais à le combattre et à le détruire.

4 — Il faut citer aussi la phrase de Clemenceau : « Les cimetières sont peuplés de gens irremplaçables. »

Il n'en va pas de même lorsque l'assassin fanatisé ne fait que servir d'instrument à une coterie très puissante et qui demeure soigneusement dans la coulisse, insoupçonnable. Les fanatiques sont alors des outils, des armes providentielles et ne peuvent jamais devenir dangereux pour leurs chefs occultes : ou bien on les élimine immédiatement après l'attentat (1) ou bien on les prend vivants, mais leur exaltation fanatique assure généralement leur silence : ainsi, Ravallac subit les plus atroces tortures avant d'être écartelé par quatre chevaux, sans desserrer les dents pour dénoncer les véritables organisateurs de l'attentat ; on les connaît maintenant : il s'agissait du duc d'Épernon et de sa faction.

Ou bien enfin, si on soupçonne l'assassin d'être susceptible de parler, on trouvera facilement un moyen de le rendre à jamais muet : c'est ce qui s'est passé pour Lee Oswald, assassin de Kennedy.

Dans son numéro du 15 septembre 1912, *La Revue Internationale des Sociétés Secrètes* rapportait — retenons bien la date — les propos suivants, tenus en Suisse par une personnalité, sorte d'éminence grise de la politique européenne, à propos de l'archiduc François Ferdinand d'Autriche : « Il est bien. C'est dommage qu'il soit condamné. Il mourra sur les marches du trône ». Ce qui donne singulièrement à réfléchir : deux années avant sa mort, le sort de l'archiduc François Ferdinand, dont l'assassinat à Sarajevo devait déclencher la Première Guerre mondiale, était fixé. Par qui ? Nous retombons sur les gouvernants invisibles.

Et même si ces paroles étaient reconnues apocryphes, il n'en reste pas moins ce fait, que l'attentat de Sarajevo était annoncé deux ans avant qu'il n'ait lieu.

On peut faire d'ailleurs plusieurs autres constatations troublantes en ce qui concerne le déclenchement de la guerre de 1914. Cette guerre semble bien avoir été espérée, préparée, « programmée » deux ou trois ans avant qu'elle ne commence. Bornons-nous à ce fait significatif : tout se passe comme si, tant du côté des empires centraux (Allemagne-Autriche) que du côté des futurs alliés (France Angleterre-Russie), tout avait alors été mis en œuvre pour chauffer à blanc l'enthousiasme guerrier des masses, pour verser de l'héroïsme au cœur des futurs mobilisables et de leurs proches, en leur présentant ceux qui allaient être leurs ennemis comme couverts de toutes les fautes. En laissant aussi entendre que la guerre ne serait en fait qu'une triomphante promenade militaire jusqu'à Berlin ou jusqu'à Paris. Romi, dans un recueil intitulé *Fraîche et joyeuse*, s'est amusé à composer une anthologie, à l'humour noir involontaire. Des slogans et des images par lesquels on excitait méthodiquement l'enthousiasme patriotique des futurs belligérants. (2)

La conclusion s'impose : la guerre de 1914 a été froidement décidée à l'avance, déclenchée au moment voulu, non par la volonté ni par la décision de ceux qui étaient officiellement chefs d'Etat : Raymond Poincaré et Guillaume II ne furent, malgré leur évidente sincérité, les vrais responsables : ils n'étaient qu'au premier rang de la scène des exécutants et ignoraient les arcanes des gouvernants invisibles. On peut alors se demander si le conflit de 1914-1918 n'a pas été l'un des actes les plus importants de ces gouvernements invisibles de l'Europe.

Même, il apparaît que quelquefois ces dirigeants invisibles de la politique mondiale se sont amusés à dévoiler ouvertement leurs desseins, mais sous la forme d'une plaisanterie que personne n'aurait eu l'idée de prendre au sérieux. C'est ainsi que, en 1890, l'hebdomadaire anglais *Truth* a publié, sous le titre *Le songe du Kaiser*, une carte représentant une Europe destinée à passer sous des gouvernements républicains. Le dessin prétendait représenter, sous forme sa-

1 — C'est le plus souvent le rôle de l'escorte policière. Parfois ce sera la foule qui se chargera du lynchage.

2 — Si, aux niveaux inférieur et intermédiaire, les responsables de ce bellicisme vivaient sincèrement leur propagande. Les véritables dirigeants savaient très lucidement ce qu'ils faisaient.

tirique, quelles conséquences résulteraient tôt ou tard en Europe des ambitions politiques de l'empereur d'Allemagne Guillaume II. En réalité, on pourrait volontiers penser qu'il s'agissait d'un dessin à clé où était représenté le remodelage politique de l'Europe tel que le souhaitaient les chefs du gouvernement invisible. Qu'y voyons-nous ? L'Europe divisée en une série d'États républicains, français, britannique, italien, autrichien, etc. A l'Est, le « désert russe » (*Russian desert*. Pourquoi donc cette insolite appellation de désert (1) ?)

Au centre de l'Europe, l'Allemagne est partagée en trois républiques et la frontière de l'une d'elles, bien curieusement, se trouve coïncider avec la ligne *Oder-Neisse* actuelle. La Pologne et la Finlande forment des républiques indépendantes, séparées de la Russie.

Assurément, on lit sur cette carte des différences notables par rapport à la carte européenne que devaient fixer la première, puis la Seconde Guerre mondiale. Ce qui laisse supposer qu'il y eut un infléchissement, des modifications du plan initial, et que celui-ci s'est adapté aux circonstances : sur la carte de 1890, la région des Balkans se trouve partagée en deux républiques, autrichienne et bulgare. D'autre part, on sait qu'en Europe devaient subsister malgré tout quelques rois : en Grande-Bretagne, en Scandinavie, en Belgique et aux Pays-Bas. Mais ces souverains, purement représentatifs et désormais privés de tout pouvoir politique réel, n'ont d'autre fonction que d'incarner les traditions nationales chères à leurs patries.

L'étude attentive des coulisses militaires, diplomatiques, industrielles, etc., des événements contemporains, réserverait sans aucun doute bien d'autres surprises (2).

Dans les faits, les antagonismes, les impitoyables règlements de comptes, militaires, politiques ou d'espionnage, on verrait sans nul doute les preuves que divers groupes « spirituels », dont certains pourraient fort bien être liés aux gouvernants secrets du monde, ont une action temporelle précise. En 1969, plusieurs dirigeants de l'Opus Dei sont entrés dans le gouvernement franquiste et se trouve ainsi posé le problème de l'influence politique concrète, et pas seulement dans la Péninsule Ibérique, de ce mouvement qui groupe aujourd'hui environ cinquante mille membres répartis dans le monde entier.

Cependant, l'Opus Dei constitue-t-il une société secrète au sens précis du terme ? Cette organisation, fondée en 1928 en Espagne par le Révérend Père José Maria Escrivá de Balaguer, récuserait certainement avec force une telle appellation. Elle se prétend seulement une organisation catholique vouée à faire suivre à ses membres la voie chrétienne dans son intégralité. Non pas uniquement dans leur vie personnelle, mais dans leur intégration active tant professionnelle que sociale.

L'Opus Dei affirme : « Nous ne sommes qu'une association de fidèles dont les buts sont exclusivement religieux et apostoliques. » Cependant, il faut tenir compte de cette remarque que le Père H. Ch. Chery, devant les animateurs du mouvement *Les Amis Spirituels*, prononçait le 26 avril 1970 à Paris, pour conclure le résumé d'une conférence faite par l'un des animateurs de ce mouvement, Joseph Montserrat y Torrente : « Au-delà des anecdotes qui courent sur l'Opus Dei, il serait naïf de méconnaître la cohérence qu'il y a entre son esprit et son action ; il s'agit, au sens le plus littéral du mot, de conquérir la société pour Dieu. » Les membres de l'Opus Dei qui sont parvenus à l'échelon dirigeant, mènent une vie ascétique, mais n'hésitent pas à organiser méthodiquement, pour des objectifs en principe altruistes et pour développer l'influence des idéaux chrétiens traditionnels, l'utilisation des conditions objectives que fournit le monde moderne, sans négliger la finance et l'action politique.

1 — Serait-ce donc parce qu'on s'apprêtait à faire débiter dans cette région le processus révolutionnaire ?

2 — Cf. les curieux faits rapportés par Kimche dans son livre *Un général suisse contre Hitler* (J'ai Lu, Coll. Leur aventure).

Assurément, l'Opus Dei multiplie œuvres de charité et fondations altruistes : cliniques, collèges, centres culturels et foyers d'étudiants. Mais il est indéniable que, dans plusieurs pays, particulièrement en Espagne et au Portugal, l'organisation joue aussi un rôle politique important, plus important certainement qu'elle n'en convient elle-même, et avec lequel on doit compter. Il serait donc impossible de ne pas évoquer l'éventualité — affirmation conjecturale mais qui n'a rien de tout à fait invraisemblable — de contacts secrets entre l'Opus Dei et la mystérieuse « synarchie d'Empire », sur laquelle nous nous étendrons plus longuement dans un chapitre ultérieur. Autre éventualité possible : celle d'une conjecturale filiation secrète qui apparenterait certaines branches de l'Opus Dei à une survivance occulte de l'ancienne Inquisition espagnole. Selon certains témoignages que l'on ne peut malheureusement pas contrôler, fonctionnerait même, aujourd'hui, en Espagne, une sorte de tribunal ecclésiastique secret qui, par personne interposée, superviserait l'action de l'Opus Dei. Par exemple, ce tribunal aurait discrètement à connaître des mœurs des membres de la très haute société. Si certains d'entre eux, accusés de mœurs scandaleuses ou réputées telles, ne pouvaient se justifier devant ce tribunal secret, ils risqueraient alors, en cas de non-obéissance aux injonctions de réforme, de se voir condamner à être internés d'office plus ou moins longtemps dans un couvent.

Au XVII^e siècle, la France avait connu une organisation omniprésente et toute-puissante comparable à l'Opus Dei : la célèbre compagnie du Saint-Sacrement, dont les rapports avec la compagnie de Jésus étaient étroits. C'était cette compagnie du Saint-Sacrement qui veillait notamment au choix du confesseur du souverain. Parallèlement à sa vocation de censure des mœurs, elle avait aussi des visées politiques secrètes, et les mettait en œuvre non seulement dans le cadre du royaume, mais dans celui de toute l'Europe.

Est-il bien invraisemblable de supposer que, apparemment comme secrètement, dans les coulisses comme sur le devant de la scène, agissent deux factions, toutes deux très diversifiées et ramifiées, qui correspondent en gros, dans tous les domaines, à révolution et contre-révolution. Ne peut-on retrouver dans les événements apocalyptiques de l'époque contemporaine, des traces de cet affrontement entre forces « diaboliques » et « divines » ?

C'est la thèse que n'hésitent pas à soutenir des catholiques intégristes comme Louis Damenie (*La Révolution, phénomène divin, mécanisme social ou complot diabolique ?*) ou Pierre Virion (*Le mystère d'iniquité*). Au contraire, par-delà conflits et rivalités entre gouvernements occultes, tout ne s'ordonnerait-il pas, en fin de compte, selon un plan d'ensemble où le complexe drame humain, y compris même les larmes et le sang, prendrait son sens au-delà des contradictions, comme le pensait Joseph de Maistre dans les *Soirées de St-Petersbourg* ? Que le lecteur se forme lui-même sa propre opinion, une fois cet ouvrage refermé.



Mais préoccupons-nous maintenant d'un problème plus direct et plus concret : dans le passé comme dans l'époque moderne est-il possible de déterminer quels personnages, connus ou inconnus de la Grande Histoire, peuvent être considérés sans aucun doute comme ayant reçu directement leurs consignes des gouvernants invisibles ?

Quelques héros des coulisses de l'Histoire.

Pour toutes les époques nous pouvons toujours découvrir deux catégories de personnages qui ont joué un rôle mystérieux, dont le rapport direct avec des consignes dictées par les gouvernants invisibles de l'humanité n'est pas niable. D'abord, ces quelques hommes qui, ayant

joué un rôle de premier plan sur la scène historique, ont été mis dans le secret des dieux (alors que l'immense majorité des hommes politiques ignorent tout des gouvernants invisibles qui s'arrangent cependant pour les faire bon gré mal gré servir leur destin). Ce fut notamment le cas de Richelieu, de Benjamin Disraeli, le célèbre Premier ministre de la Reine Victoria, sans doute de Lénine.

D'autre part, de mystérieux personnages dont le nom ne figure jamais dans les manuels d'histoire mais qui n'en jouèrent pas moins, secrètement cette fois, un rôle actif, déterminant sur bien des événements historiques. Hommes qui, selon les cas, furent de naissance illustre ou de très humble extraction. Qui, selon le rôle qu'ils avaient à jouer, passèrent pour de grands cœurs ou pour des jouisseurs avant tout préoccupés, en apparence, de plaisirs égoïstes. Les uns et les autres n'en furent pas moins choisis un jour pour influencer, à un moment donné, la situation historico-politique.

On ne s'attendrait pas à découvrir, parmi les machiavéliques éminences grises choisies par les gouvernants invisibles pour permettre l'avènement du nazisme en Allemagne, un aventurier juif, Timothée-Ignatz Trebitsch, qui prendra le nom de Trebitsch Lincoln, sous lequel il agira désormais, ou même simplement de Lincoln. Né en 1879 dans le ghetto de Paks, en Hongrie, il était venu chercher fortune en Allemagne puis en Angleterre. Il traverse une crise religieuse et se convertit tout d'abord au protestantisme baptiste, puis à l'anglicanisme. Ses supérieurs ecclésiastiques, décelant en lui une personnalité de valeur, le nomment pasteur d'une petite paroisse anglicane dans le Kent en 1904. C'est là qu'il rencontre son premier maître spirituel qui, nous l'avons vu, était sans doute lui-même l'un de ces soixante-douze maîtres inconnus qui supervisent la politique mondiale pour la rendre conforme aux impératifs que réclame la conjoncture qui se produit dans le cycle terrestre.

Trebitsch Lincoln adhère à diverses grandes sociétés secrètes, de la franc-maçonnerie à l'Ordo Templis Orientis, où il atteint les plus hauts grades. Au cours de la Première Guerre mondiale, il semble avoir eu des activités d'agent double, en Hollande, puis aux Etats-Unis. L'armistice le retrouve à Berlin, où il devient l'un des conseillers officieux du général Ludendorff, ce qui est d'autant plus fantastique que Ludendorff se distinguait par son obsession fanatique de la « judéo-maçonnerie ».

Trebitsch Lincoln, qui préfère désormais se faire appeler Lincoln tout court, joue un rôle actif dans le putsch de Kapp, qui échoue. Il fréquente tous les chefs nazis au moment des années obscures de la naissance et de la croissance du NSDAP. Devenu leur conseiller secret, il joue le rôle d'éminence grise de Hitler et de ses premiers partisans dans leurs débuts politiques. En 1922, Trebitsch Lincoln, après avoir séjourné aux Etats-Unis, part pour la Chine accomplir, sous le nom de Chiao Kung, de nouvelles missions tout aussi étranges. Il se convertit au bouddhisme et se fait initier dans la plus importante des sociétés secrètes chinoises, celle des Hong, dite aussi « de la Triade ».

En 1925, Lincoln, devenu un temps ermite à Ceylan, se retrouve au Japon. Après un nouveau séjour en Allemagne où il renoue ses contacts occultes, dans les sphères dirigeantes nazies, avec des personnalités comme Haushofer, il retourne en Chine, qu'il quitte à la fin de 1929 pour accomplir une retraite prolongée dans un monastère lamaïste du Tibet : il sera connu dès lors sous le surnom évocateur de « *Lama aux gants verts* », selon le symbole magique que lui avait remis à Ceylan un mystérieux abbé bouddhiste qui fut l'un de ses instructeurs.

Après avoir parcouru la Mandchourie et la Chine, il séjourne au Canada. Il est de nouveau en Extrême-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale et joue alors la carte de la collaboration totale avec les Japonais qui occupaient l'ouest de la Chine. Trebitsch Lincoln meurt le 9 octobre 1943 des suites d'une opération chirurgicale à l'hôpital français de Changhaï.

Un autre personnage fit aussi beaucoup parler de lui par ses activités magiques et semble avoir joué également un rôle politique secret intimement lié aux activités en question : le « mage » britannique Aleister Crowley (1875-1947).

Les films tirés de la série romanesque de James Bond peuvent apparaître à première vue, dans leurs péripéties rocambolesques, tout à fait invraisemblables : certains d'entre eux (*James Bond contre Dr No*, *Opération Tonnerre*, *On ne vit que deux fois*) ne mettaient-ils pas en scène l'existence d'une redoutable super-société secrète qui recherchait par tous les moyens la domination totale sur l'univers ? Or, si James Bond appartient à la littérature et au cinéma, la réalité serait au moins aussi fantastique, à bien la considérer, que ce qu'invente l'imagination la plus hardie des romanciers d'espionnage. Ceci est déjà vrai au niveau des services secrets officiels : dans les affaires qui finissent par arriver à la connaissance de la presse, on trouve des péripéties rocambolesques qui semblent sortir d'un roman. Au stade des affaires où interviennent les vrais gouvernements invisibles de notre planète, on découvrirait certainement des choses encore plus fantastiques.

Les événements de notre histoire contemporaine, à les lire dans des manuels, nous semblent simples, clairs, et s'expliquent très facilement. A examiner les choses de plus près, on fait quelques constatations qui donnent vraiment à réfléchir : car, comme le dit le proverbe, il n'y a pas de fumée sans feu. Une toute petite fumée, très ténue, peut fort bien être la trace visible d'un événement caché très important, lui, par ses conséquences proches et lointaines.

Revenons par exemple à la Russie des années qui ont précédé la Première Guerre mondiale et la double révolution de 1917. L'histoire de Raspoutine est très célèbre, mais à côté, bien d'autres affaires sont demeurées énigmatiques. Par exemple ceci : à l'époque où Raspoutine avait ses grandes et ses petites entrées à la cour de St Petersburg, l'un des salons les plus en vogue de la capitale impériale était celui de la baronne Rosen dont les vraies origines sont toujours demeurées obscures. Cette personne disposait de ressources financières toujours abondantes : régulièrement, de très grosses sommes lui parvenaient, payées rubis sur l'ongle, par un mystérieux « ingénieur » que personne ne vit jamais. Ni la police tsariste ni le contre-espionnage russe ni les services de renseignement des divers pays occidentaux ne purent jamais, malgré leurs efforts répétés, découvrir qui était ce mystérieux bailleur de fonds dont le pactole coulait, à date fixe, dans les coffres de la mystérieuse baronne. Et ce bailleur de fonds, bien plutôt qu'un homme, n'était-ce pas un groupe, une société secrète ? On pourrait avec vraisemblance supposer là des contacts avec les gouvernants invisibles.

Ratchkovsky, mystérieusement assassiné en 1911, était un personnage redouté : le chef de la division étrangère de l'Okhrana, la redoutable police secrète du tsar. Mais on peut penser, c'est même une certitude, qu'il a eu des liens avec les gouvernants invisibles. Nous verrons réapparaître ce personnage à propos de l'étrange document connu sous le nom de *Protocoles des sages de Sion*.

Rendons-nous maintenant en Russie tout de suite après que la révolution bolchevique ait triomphé. On possède une photographie des plénipotentiaires que Lénine envoya signer avec les Allemands le traité de Brest-Litovsk. Parmi ces plénipotentiaires se trouvait une femme dont jamais personne n'a pu découvrir l'identité. Pour faire partie d'une délégation dont les pouvoirs diplomatiques étaient si considérables, il ne pouvait évidemment pas s'agir de quelque obscure employée de ministère. D'autre part, on connaît les rares femmes communistes qui jouèrent un rôle important parmi les révolutionnaires d'Octobre. Cette femme inconnue, ne pourrait-elle donc pas être le personnage qui assurait une mystérieuse liaison entre les chefs révolutionnaires et un groupement très secret ?

Puisque nous parlons du grand bouleversement de la Russie contemporaine, signalons

l'étrange cas de Dimitri Navachine, cet économiste russe venu à Paris au début de l'entre-deux guerres. D'abord directeur de la Banque des Pays de l'Europe du Nord, c'est-à-dire de la filiale en France de la banque d'Etat d'URSS, il rompt en 1921 avec le parti communiste, pour animer, avec Jean Coutrot, dont le nom réapparaîtra dans notre ouvrage (1), un confidentiel groupe d'étude des problèmes politiques et économiques, appelé « X Crise », qui constituait, semble-t-il, l'une des émanations de la fameuse « *synarchie d'Empire* ». En même temps, il avait une importante activité maçonnique. En 1930, on le retrouva poignardé dans une allée du bois de Boulogne : on n'est jamais parvenu à identifier son meurtrier.

Si nous remontons le cours du temps, nous trouvons, au siècle dernier aussi, d'autres personnalités qui ont eu des activités politiques occultes. Par exemple, cet obscur pamphlétaire français appelé Maurice Joly, auteur d'un texte qui avait peut-être constitué une version primitive des fameux *Protocoles des sages de Sion*. Joly avait aussi, dans un excellent roman intitulé « Les affamés », étudié en profondeur et selon une méthode très en avance sur son époque ; les contradictions et les tensions du capitalisme qui engendrent nécessairement, à l'intérieur de celui-ci, des mouvements révolutionnaires (2).

Joly, après de pénibles déboires politiques et juridiques, s'est suicidé en 1918. Mais s'agissait-il bien d'un véritable suicide ? On sait que dès que des secrets d'Etat, ou simplement des gens vraiment trop haut placés (voyez *l'affaire Stavisky*) se trouvent compromis, on voit souvent le personnage gênant se suicider précisément au moment où il allait faire des révélations.

Remontons plus haut encore à l'époque où fut méthodiquement préparée et organisée la révolution française (3). Nous y rencontrerons — et nous les croiserons à nouveau — des personnages célèbres ou de naissance illustre comme le Duc d'Orléans ou, dans la catégorie des grands « mages », le Comte de St Germain et Cagliostro. Mais on y découvrirait aussi des personnages bien moins connus et qui restèrent dans l'ombre. Par exemple, le jeune chevalier suédois de Harmensen, qui jouait alors un rôle très important d'intermédiaire entre les francs-maçons du plus haut grade des pays d'Europe septentrionale, et ceux d'Europe méridionale, parmi lesquels la France. Ou encore le Dr Saiffert, médecin de la princesse de Lamballe, ami personnel de Cagliostro comme de Weishaupt, le Grand Maître des Illuminés de Bavière, ou comme le marquis de Chefdebien (1753-1814), alias *Franciscus, eques a capite galeato* (François, le chevalier casqué). Ou comme l'énigmatique « Docteur Falc, chef de tous les Juifs », personnage à l'origine très mystérieuse et sans doute orientale : le marquis de Chefdebien le qualifiait d'homme « qui n'est pas européen ».

Dans son livre *Cet autre qui fut moi*, Henriette Joutel-Gay apportait d'étonnantes révélations sur l'une de ces éminences grises qui, sous l'autorité directe de Cagliostro, s'efforcèrent d'organiser la grande révolution française. Il s'agit d'un Anglais de noble naissance, Milord John Hill, qui, après avoir passé quatre ans en retraite, en Sicile, revient en France sous le nom roturier de Jean Colin. C'est lui qui le premier suggéra l'idée de ce qui allait devenir le club des Jacobins. Mais avant de jouer ce rôle, John Hill avait, en 1788-1789, séjourné en Auvergne, à Montsalvy, ancien fief templier. Ce personnage connaîtra une fin tragique : il sera guillotiné le 6 avril 1794.

Le nom même de synarchie, que nous trouvons associé à l'une des sociétés secrètes modernes de gouvernants invisibles les plus mystérieuses, aura pour parrain le grand ésotériste Alexandre Saint-Yves, né en 1842 et mort en 1909. Le pape le fait marquis d'Alveydre, et il sera désormais connu sous le nom de Saint-Yves d'Alveydre. Diverses influences profondes se

1 — Voir plus bas et, au chapitre IV, notre paragraphe : *Les synarches français à l'œuvre*.

2 — On peut se demander si Lénine n'a pas lu ce livre.

3 — Voir notre chapitre III.

sont exercées sur lui : celle de l'éducateur catholique Frédéric de Metz ; celle, posthume, des ouvrages du pythagoricien Fabre d'Olivet, mort en 1827 ; celle de Louis Jacolliot (1837-1890), président du tribunal de Chandernagor, l'un des Européens qui s'était trouvé au contact direct des formes les plus secrètes de l'initiation indoue, aspects magiques y compris, et qui avait vécu d'extraordinaires rites initiatiques dans des sanctuaires souterrains.

Après avoir occupé un emploi au ministère de l'Intérieur, Saint-Yves, futur marquis d'Alveydre, avait vu sa vie prendre brusquement un heureux tournant. Il épousa alors la veuve morganatique du tsar Alexandre II de Russie, et ce mariage lui apporta bonheur et fortune. A la même époque, il se trouva choisi par les gouvernants invisibles du monde pour servir leurs desseins. On lui doit plusieurs ouvrages fort étranges : *Mission des souverains*, *Mission des Juifs*, *Mission de l'Inde*, *L'Archéomètre*. Il y développait l'idéal d'une synarchie universelle, tendance politique sur laquelle nous tenterons de faire toute la lumière possible.

Saint-Yves d'Alveydre fut sans aucun doute ; en contact direct avec les plus hauts gouvernants invisibles, et ses révélations étaient de poids.

Un ou plusieurs gouvernants invisibles ?

A première vue, il est aisé de répondre. Le monde est le théâtre de luttes, d'affrontements perpétuels, d'antagonismes constants non seulement au niveau des événements dont parlent les journaux à grand tirage, mais à celui des grandes sociétés secrètes. C'est ainsi que les pays qui se réclament d'un catholicisme traditionnel et intégriste, et où l'Opus Dei est particulièrement puissante, sont aussi ceux où des sociétés « discrètes » de l'autre bord, c'est-à-dire la franc-maçonnerie et les organisations apparentées, de même que les fraternités rosicruciennes, sont le plus sévèrement interdites.

On peut remarquer aussi que les objectifs et les mobiles des diverses sociétés secrètes qui ont des activités politiques sont bien loin d'être les mêmes selon les régions du globe et selon les régimes. Le puzzle est complexe. Prenons le cas de la Chine communiste. Elle se réclame assurément d'une idéologie d'origine occidentale, le marxisme-léninisme. Pourtant, on trouvait déjà des aspirations communistes d'un certain type dans diverses sociétés secrètes chinoises qui se sont développées depuis le XVIII^e siècle, et qui, sous le régime impérial, visaient toutes à renverser la dynastie mandchoue. La plus importante de ces grandes sociétés secrètes, avec laquelle Sun Ya Tsen (1866-1925), fondateur de la république chinoise, fut en relation, était celle de Hong ou de la Triade, nommée aussi Confrérie du ciel et de la terre (Th'ien Ti Hoi'h).

Mais ne peut-on pas supposer aussi qu'au-delà de tous les antagonismes temporels apparemment irréductibles existent des rapports « au sommet » entre les factions, les groupes, les organisations secrètes qui semblent les plus opposés sur la scène politique ? Si l'on considère, au Moyen Age, l'époque des croisades, ce qui frappe rétrospectivement l'historien c'est que non seulement ont existé des contacts diplomatiques, économiques et culturels qui avaient lieu au grand jour entre chrétiens et musulmans, mais aussi qu'il y avait une coordination secrète supérieure au niveau des organisations initiatiques des deux clans. Nous le vérifierons dans le chapitre suivant à propos des relations entre l'Ordre du Temple et celui, musulman, des « Assassins ».

Il est très aisé d'imaginer qu'en tout domaine s'affrontent toujours le camp du bien et le camp du mal, les forces divines luttant contre les forces sataniques qui cherchent à empêcher la réalisation du Plan de Dieu. Redoutable serait, en fin de cycle terrestre, l'action des forces

démoniaques. Il y a eu en France plusieurs prophéties célèbres relatives à la fin des temps. Celle qui a été donnée à la Salette, le 19 septembre 1846, est significative. En voici la fin :

« L'Eglise serait éclipsée, le monde sera dans la consternation. Mais voilà Enoch et Elie remplis de l'Esprit de Dieu ; ils prêcheront avec la force de Dieu... Malheur aux habitants de la Terre ! Il y aura des guerres sanglantes et des famines ; des pestes et des maladies contagieuses ; il y aura des pluies et une grêle effroyable d'animaux ; des tonnerres qui ébranleront des villes ; des tremblements de terre qui engloutiront des pays ; on entendra des voix dans les airs ; les hommes se battront la tête contre les murailles : ils appelleront la mort, et d'un autre côté la mort sera un supplice ; le sang coulera de tous côtés... Il est temps ; le soleil s'obscurcit, la foi seule vivra. Voici le temps : l'abîme s'ouvre. Voici le roi des rois des ténèbres. Voici la bête avec ses sujets, se disant le sauveur du monde.

« Il s'élèvera avec orgueil dans les airs pour aller jusqu'au ciel ; il sera étouffé par le souffle de St Michel Archange. Il tombera et la Terre qui, depuis trois jours, sera en de continuelles évolutions, ouvrira son sein plein de feu ; il sera plongé pour jamais avec tous les siens dans les gouffres éternels de l'enfer.

« Alors l'eau et le feu purifieront la Terre et consumeront toutes les œuvres de l'orgueil de l'homme, et tout sera renouvelé : Dieu sera servi et glorifié ».



Selon toute une tradition française, on espérait et on espère l'avènement, après les événements apocalyptiques, d'un souverain légitime qui se révélerait enfin le Grand Monarque si impatiemment attendu, celui qu'annonçait Nostradamus. Au siècle dernier, les Vintrasiens, secte avec laquelle l'écrivain Léon Bloy eut des relations, enseignaient que ce souverain devait appartenir à la seule lignée légitime de la monarchie, issue de « Louis XVII » — Naundorff. Il faut d'ailleurs se garder de minimiser l'importance des implications illuministes de « l'affaire Louis XVII ». Nous y reviendrons lorsque nous envisagerons l'histoire secrète de la révolution française.

D'autres espérances apocalyptiques impliquent au contraire que le futur « Grand Monarque », appelé à restaurer la prédominance française, sera un descendant direct des Valois, plus exactement du bâtard légitimé que Charles IX avait eu de sa maîtresse Marie Touchet. Selon une tradition orale secrète, ce Grand Monarque issu des Valois ne serait autre que Fulcanelli, le mystérieux adepte, auteur du *Mystère des cathédrales* et des *Demeures philosophales*. Ceci sous toutes réserves évidemment.

Il y a d'autres identifications secrètes, aujourd'hui, du Grand Monarque. Selon une curieuse prophétie que nous entendîmes rapporter au printemps 1965 par un ésotériste français, ce Grand Monarque ne serait pas d'origine française, mais russe et porterait un nom à consonance germanique. Pour se révéler, il se ferait reconnaître à ce signe : il porterait le manteau que, en 1814, lors de la fameuse « conduite de Grenoble », Napoléon I^{er}, traversant le sud-est royaliste pour aller s'embarquer à destination de l'île d'Elbe, avait endossé de crainte d'être reconnu et lynché. C'est un officier russe du tsar Alexandre I^{er} qui le lui avait prêté. Cette information aussi, nous ne la donnons que sous toutes réserves.



Ne peut-on pas concevoir les aspects négatifs du monde, le côté satanique du déroulement historique, tout ce qu'on nomme communément le Mal, comme jouant un rôle assurément regrettable mais cosmiquement nécessaire dans le processus d'ensemble qui doit se réaliser pour que soit parachevé le cycle terrestre ?

Dans son livre *L'Esotérisme de Dante*, René Guénon remarque : « Le véritable ésotérisme est au-delà des oppositions qui s'affirment dans les mouvements extérieurs qui agitent le monde profane et si ces mouvements sont parfois suscités ou dirigés invisiblement par de puissantes organisations initiatiques, on peut dire que celles-ci les dominent sans s'y mêler, de façon à exercer également leur influence sur chacun des partis contraires ». Selon cette perspective, il faut concevoir le mal et les ombres comme des éléments nécessaires au déroulement et au déploiement harmonieux de l'ensemble. Donc, concevoir la nécessité métaphysique d'intégrer le Mal lui-même dans le Plan Divin. On pourrait imaginer cette comparaison : lorsqu'on s'élève suffisamment dans l'atmosphère terrestre, les déclivités, les reliefs, les contrastes s'estompent, la Terre prend de plus en plus l'allure sereine d'une boule polie, égale, sans aspérités, sans solution de continuité. Ne pourrait-il pas en aller de même de l'histoire humaine dès lors qu'elle se trouve vue dans son ensemble ?

Bien que, au premier abord, cela révolte assurément notre sensibilité et notre humanité. Et cependant, il semble qu'il y ait des périodes où apparaissent, avec le consentement des êtres supérieurs qui mènent le monde, des hommes ou des groupes qui optent de façon délibérée ou inconsciente pour la pratique du mal, du négatif.

Dans les années qui précèdent le déclenchement de la révolution française, on voit ainsi surgir des personnalités aussi déroutantes que le marquis de Sade, qui jouera d'ailleurs son rôle dans le déchaînement de la tourmente collective. De même, sans doute, l'auteur anglais William Beckford, auteur de l'inquiétant roman « *Vathek* ». Comment pourrait-on mieux le dépeindre que sa maîtresse passionnée, sa cousine Louisa, ne le faisait dans une lettre :

« William, mon infernal bien-aimé ! Comme vous savez glorieusement parler du crime ! De tous les saints du paradis, il en est peu qui soutiendraient votre persuasive éloquence, et, tel un nouveau Lucifer, vous tenteriez les anges de renoncer à leur séjour céleste pour sombrer avec vous dans les noirs gouffres de l'enfer ».

Certains aspects de ce qu'on appelle la dolce vita, et qui prolifèrent à l'époque actuelle, n'auraient-ils pas eu aussi un arrière-plan de magie noire, y compris dans ce qui est l'équivalent de sacrifices « rituels » ? Sans aller jusque-là, il existe des rumeurs, qui pourraient n'être pas toujours dénuées de fondement, sur de somptueuses villas secrètes où de richissimes personnalités se livreraient à d'étranges orgies, servies par des domestiques munis, dit-on, de lunettes spéciales ne leur permettant de voir que derrière eux...

Revenons cependant au problème que posent la diversité désordonnée, l'affrontement constant à l'échelle mondiale des grandes sociétés secrètes. Est-il possible de comprendre leurs contradictions, par exemple celles que signale Marques Rivière (*Histoire des doctrines ésotériques*) : « Il semble difficile de rattacher l'esprit « démocratique » de libre pensée et d'égalité du genre humain avec la discipline de fer et les principes aristocratiques de l'Ordre du Temple » ? Néanmoins, un fil conducteur existe, qui nous permet de prendre un point de vue plus élevé et de comprendre comment, par exemple, la « synarchie d'Empire » tantôt essaiera de nouer des contacts maçonniques, tantôt contrôlera et subventionnera la Cagoule, groupement clandestin fanatiquement anti-maçon. Ce fil conducteur qu'il est difficile, à cause de nos sentiments personnels et forcément limités, d'appréhender, serait en somme la nécessité absolue de parvenir à regarder les événements, par exemple le devenir humain, dans son ensemble, sous l'angle de leur déroulement cyclique complet. Ainsi comprendrait-on enfin pourquoi et comment, à tour de rôle, sont apparues, ont évolué, disparaissent pour reparaître sous d'autres formes, les sociétés secrètes, au fur et à mesure de l'apparition et de la disparition des besoins qui ont entraîné leur naissance. Comment, par exemple, un phénomène aussi

spécial que l'accélération croissante du déroulement historique s'explique par l'entrée de l'humanité dans la toute dernière période de ce cycle terrestre, la période apocalyptique.

Selon une tradition orale que nous avons entendue rapporter, les synarchies d'Empire useraient, entre autres, comme signe de reconnaissance, du très vieux symbole chinois qui indique l'indissoluble complémentarité et la liaison inexplicable des deux polarités cosmiques universelles, positive et négative, masculine et féminine. Ce symbole traditionnel, qui figure par exemple au centre du très ancien drapeau de la Corée du Sud, est constitué d'un cercle blanc et noir. La partie blanche et la partie noire ne sont pas séparées par une ligne droite, mais par une ligne spiralée ; de plus, dans la partie noire demeure un point blanc et un point noir dans la partie blanche. Ce qui signifie qu'à l'apogée de la phase évolutive du cycle terrestre (le triomphe blanc), le noir ne disparaît jamais totalement, il reste présent par ce point ; inversement, à l'apogée de la phase involutive du cycle (triomphe du noir), le point blanc subsiste toujours.

Sans cette complémentarité cosmique des deux contraires, nulle manifestation n'aurait jamais pu ni ne pourrait avoir lieu.

Autorité spirituelle et pouvoir temporel : Les plus hautes instances du gouvernement invisible

Toutes les traditions portent trace, diversement, de l'existence de ces gouvernants invisibles, secrets, de ces personnages mystérieux qui régissent le déroulement de l'histoire humaine jusque dans ses détails. Tout ce qui se passe a été ordonné, organisé, dirigé. Anatole de Meibohm, qui eut le privilège de faire à plusieurs reprises des séjours prolongés chez les anachorètes, et les moines du mont Athos, nous révèle dans (*Démons, derviches et saints*) :

« Dans les régions les plus escarpées de la montagne se trouve la cellule des *Sept Saints Anachorètes*. Qui sont-ils ? Personne ne pourrait le dire. Ils apparaissent quand on a un grand besoin d'eux... On raconte que leur vie est prodigieusement longue et que, si l'un d'eux vient à mourir, un ascète est appelé pour le remplacer. Alors, un jour, un ermite dit adieu à ses frères et s'en va dans la montagne pour toujours. On affirme... que leurs prières tiennent toute la Sainte Montagne ».

Selon la tradition des anciens Rose-Croix, il existerait au-dessus de l'Imperator, chef suprême, à vie, de l'Ordre rosicrucien visible, une hiérarchie de Maîtres Inconnus, ayant à leur tête un chef : le Mah. Ce Haut Conseil comprend parmi ses membres douze hommes qui superviseraient l'évolution de l'humanité, car il connaît « le point ultime qu'atteindra le monde dans son évolution ». Encore supérieure à ces Douze, existerait une hiérarchie d'êtres qui auraient, eux, dépassé le niveau humain mortel : l'Invisible Permanent.

L'une des significations du vieux symbole traditionnel de l'aigle à deux têtes, retenu comme emblème par plusieurs grands empires, est la suivante : la réalisation d'une alliance entre l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, conçus tous deux comme l'émanation d'un Pouvoir central, d'un « Roi du Monde », d'un énigmatique Prêtre Roi, le Prêtre Jean des traditions christiques médiévales, le Melchisédech de l'ancien Testament, le Chakravartin ou « Monarque Universel » des traditions indiennes. Dans l'Égypte ancienne, le pharaon, en raison de la double autorité, temporelle et spirituelle, dont il était investi, était considéré comme le reflet direct de ce Roi du Monde.

Ce Roi du Monde aurait-il ou non une réalité concrète ?

Une remarque s'impose ici : les gouvernants invisibles du monde semblent manifester, tout au moins aux échelons supérieurs, une connaissance très précise, très approfondie, des forces occultes, des actions magiques, ainsi que des hauts lieux du globe, de ces sites où se concentrent, se diversifient les énergies subtiles qui circulent à l'intérieur de notre planète, sur sa surface et autour d'elle.

L'étude approfondie de ces hauts lieux appellerait bien des observations. D'abord que d'une tradition qui s'efface à une tradition qui triomphe, si antagonistes l'une de l'autre qu'elles puissent être, subsistent toujours sans altérations certains courants psychiques, certaines lignes de force invisibles : ce sont les mêmes sites qui, à travers toute l'histoire spirituelle et sacrée d'un pays, demeurent des hauts lieux. Ainsi, il est avéré que tous les hauts lieux chrétiens étaient, bien avant le christianisme, des sites sacrés de la tradition druide. Tout se passe donc comme si les défenseurs de la continuité, de la transmission effective d'une forme traditionnelle à une autre prenaient soin de manifester cette continuité par la conservation des mêmes sites sacrés. Montségur, le haut lieu cathare, a été, nous en avons la preuve, un site sacré solaire bien avant que les Albigeois ne l'utilisent. Il y a bien d'autres exemples analogues. Nous reprendrons à notre compte les pertinentes observations que nous faisais dans une lettre, le 26 mai 1970, un ami montpelliérain : « Ce que vous me dites de la forêt de Brocéliande (l'un des hauts lieux de la Bretagne) que vous avez visitée il y a quelques années et des vibrations très fortes que l'on y ressent, ne m'étonne pas. Il y a de par le monde des lieux où souffle l'esprit : encore faut-il être suffisamment réceptif, c'est-à-dire suffisamment évolué, pour percevoir de telles vibrations. Je pense qu'on pourrait ressentir des impressions analogues au Mont-Saint-Michel, en certains lieux de Cornouailles⁽¹⁾ ou du Pays de Galles et notamment à Glastonbury, où séjourna jadis le Graal qui y avait été transporté par Joseph d'Arimathie, évangéliste de la Grande-Bretagne.

On ressent aussi les mêmes impressions au couvent de la Grande Chartreuse, et je pense aussi à la Sainte-Beaume, ce lieu romantique perdu en plein centre de la Provence, à environ mille mètres d'altitude, au milieu d'essences d'arbres typiquement septentrionales (sapins, mélèzes, etc.) où jadis Marie-Madeleine passa les trente dernières années de sa vie dans la prière et la pénitence. »

Il y aurait bien d'autres remarques à faire sur les hauts lieux, et aussi, particulièrement, sur la manière dont les forces ténébreuses voulurent elles aussi (n'est-ce pas là l'effet de la loi d'action et de réaction ?) avoir leurs centres de force, en cherchant même à les lier autant que possible aux centres lumineux. S'il n'y avait pas l'ombre, les ténèbres, pourrait-il y avoir ce surgissement des rayons lumineux ?

René Guénon a mis en évidence la manière dont l'initiation authentique, qui permet vraiment d'atteindre à des états supra humains, se voit opposer les forces contraires. Celles-ci sont capables non seulement de susciter ce qu'il nomme la « pseudo initiation », qui imite l'initiation authentique traditionnelle (mais Satan n'est-il pas le « singe de Dieu » ? mais encore la contre-initiation dont le but est de répandre les déviations, la subversion, le chaos, de concourir à instaurer ou à accélérer l'involution, de travailler à la « fin du monde ». Le rôle destructeur de ces contre-initiations s'inclut d'ailleurs dans le Plan Divin.

Comment un être humain peut-il espérer se hausser au niveau supérieur, accéder éventuellement au nombre des dirigeants de l'évolution planétaire au lieu de rester parmi les innombrables sujets passifs ? Chaque homme (mais bien peu nombreux sont ceux qui sont capables d'actualiser et de faire fructifier de tels pouvoirs !) ne possède-t-il pas en lui-même,

1 — Il existe aussi un autre « Mont-Saint-Michel », en Cornouailles britannique, situé lui aussi sur une île proche de la côte.

latente et endormie, cette possibilité d'acquérir la puissance supra-humaine. Gurdjieff, ainsi que le rapporte son disciple Ouspensky dans *Fragments d'un enseignement inconnu*, dit :

« S'il se trouve deux ou trois hommes éveillés parmi une multitude d'endormis, ils se reconnaissent immédiatement, alors que les endormis ne les distingueront pas... Deux cents hommes conscients, s'ils estimaient leur intervention nécessaire, pourraient changer toutes les conditions d'existence sur la Terre. »

Nous pourrions évoquer également, en ce qui concerne cette acquisition magique d'un véritable état d'éveil, ces lignes de l'alchimiste Jean Baptiste Van Helmont, dans son ouvrage *Ortus medicinæ* (L'aurore de la médecine), (Leyde 1767).

« Une force magique, endormie par le péché, et latente dans l'homme. Elle peut être réveillée par la grâce de Dieu ou par l'art de la Kabbale. Nous trouverons en nous la pure et sainte connaissance si nous parvenons à nous isoler de toute influence extérieure, et à nous laisser conduire par la lumière intérieure ».

Sans aucun doute, les dirigeants invisibles du globe, tout au moins aux échelons supérieurs, sont experts dans l'art du maniement des forces magiques. Voici un fait significatif, dont on trouverait certainement l'équivalent dans le camp opposé, puisque, au niveau intermédiaire, existe également cet affrontement perpétuel des tendances et des groupes, cette lutte souvent féroce. Lors de l'insurrection parisienne d'août 1944, Jean Marques Rivière dut s'enfuir rapidement de Paris pour aller se réfugier en Espagne, sans avoir le temps d'emporter ses documents les plus chers ni même de les détruire. Qui était ce Marques Rivière ? Esotériste réputé, il avait d'abord été maçon, puis, ayant choisi la branche anti-maçonnique de la synarchie d'Empire, il était devenu l'ennemi farouche des « Enfants de la Veuve ». Il fut, avec Bernard Fay, l'un des chefs des services anti-maçonniques organisés en France par le gouvernement de Vichy après la défaite de 1940. Ce qu'on sait moins, c'est que Marques Rivière avait été initié, vers 1938, par un maître hindou aux arcanes de la magie tantrique la plus efficace.

Lorsque les résistants firent irruption dans son domicile, ils découvrirent, au fond de l'appartement, une lourde porte blindée qu'ils enfoncèrent. Ils se trouvèrent alors dans un laboratoire secret, minutieusement aménagé pour la pratique des rites les plus spectaculaires et les plus redoutables de la magie tantrique hindoue et tibétaine. On saisit alors une camionnette entière de documents, d'objets rituels, de statues magiques. On ne parla plus de l'étrange découverte, mais tout ce qui avait été saisi se trouve encore, pensons-nous, dans les archives secrètes du ministère de l'Intérieur.

Lors de la chute de Berlin, on a également découvert, au domicile d'un chef nazi, un sanctuaire magique dissimulé, minutieusement aménagé selon les prescriptions rituelles qu'avait édictées le mage Aleister Crowley. Il est fort probable que certains monuments insolites ou énigmatiques ne peuvent s'expliquer clairement que si on les relie à certains rites magiques secrets. C'est sans doute le cas par exemple pour l'ensemble de figures monstrueuses qu'on trouve dans la villa Orsini à Bomarzo, près de Viterbe en Vénétie, et que Pierre Ratazzi qualifiait fort justement (1) de « cauchemars de pierres ». Ces monstrueuses statues furent, dit-on, sculptées par des prisonniers turcs ramenés en Italie après la bataille de Lépante. Mais ceci n'explique pas le but réel de cet extraordinaire ensemble. La naïve explication populaire selon laquelle il s'agirait de la vengeance raffinée d'un mari jaloux qui se serait diverti à terrifier l'épouse infidèle en la cloîtrant dans un domaine où son regard ne rencontrerait plus désormais que ces figures d'épouvante, ne résiste pas à un examen sérieux. On penserait bien plus volontiers à un site rituel aménagé par une société secrète pour de mystérieuses cérémonies initiatiques. Il pourrait s'agir alors de la si puissante société hermétique appelée Voarchadumia, qui avait

1 — Cf. Son article paru dans la revue anglaise *Fate*, numéro de mai 1963.

son siège dans la Venise de la Renaissance et dont la puissance était encore considérable au XVII^e siècle. Le peintre Giorgone faisait partie de ces hauts initiés.

Le si redouté Conseil des Dix était-il vraiment la dernière instance politique, le véritable souverain de Venise ? On pourrait penser, non sans raison, que les Dix tenaient eux-mêmes leurs ordres d'une société secrète, société qui aurait constitué une sorte de synarchie particulière à la République de Venise, dont le rôle en Méditerranée a été d'une importance capitale.

Alors que le gouvernement et l'administration visible d'un Etat nécessitent toujours de considérables ressources financières, y compris les fonds secrets, on devine de quelle importance encore plus grande est le problème du « nerf de la guerre » au niveau des gouvernements invisibles à leurs différents échelons. Problème dont la solution est assurément rendue plus aisée par le caractère impératif et autocratique des décisions, par l'absence de votes préalables comme de tout contrôle extérieur.

La question qui se pose alors est celle de la provenance des ressources financières. Assurément, il existe un lien évident entre les dirigeants occultes du monde et certains secteurs de la haute finance internationale⁽¹⁾, ce qui simplifie sans doute beaucoup le problème puisque la haute finance internationale échappe complètement aux lois et aux règlements auxquels sont soumis l'ensemble des citoyens.

On sait par exemple que tout contrôle des changes, si draconien soit-il, n'affecte guère le niveau des grands financiers ; à ce stade, il n'y a sans doute pas même besoin de recourir à la contrebande et aux fraudes classiques, les transferts clandestins d'or, de pierres précieuses et de devises pouvant avoir lieu la nuit grâce à des petits avions ou à des hélicoptères qui se posent sur des terrains privés, isolés, non aménagés, clandestins, et qui volent au-dessous des zones atmosphériques balayées par les radars du contrôle aérien.

Mais il n'y a pas que cette opportune intervention de la haute finance internationale dont les agissements sont toujours si discrets. Ne peut-on pas supposer que les gouvernants invisibles du monde ont librement accès à des trésors formidables qui ne sont pas gardés par des tueurs ou des « gorilles » aux moyens expéditifs, mais protégés par des forces magiques. Rappelons ici l'existence de quelques-uns des trésors les plus fantastiques, que les dirigeants du gouvernement invisible connaissent sans aucun doute⁽²⁾.

Parmi les personnes qui ont eu le privilège de puiser, non seulement pour leur propre compte, mais aussi et surtout pour aider une entreprise qui les dépassait de beaucoup, dans un considérable pactole secret, il faudrait citer l'étrange curé de Rennes-le-Château, dont Gérard de Sède a magistralement raconté l'étonnante histoire⁽³⁾.

Sur son lit de mort, l'abbé Béranger-Saunière fit venir à son chevet l'abbé Rivière, curé du village voisin d'Esparaza. Gérard de Sède écrit : « Que se passa-t-il entre les deux prêtres ? Nous ne le saurons jamais. Mais quand Rivière quitta son ami expirant, il était blême et bouleversé. Son émotion ne fut pas fugitive : il devint renfermé, taciturne, muet ; jusqu'à sa mort, on ne le vit plus jamais rire. Quel terrible secret avait-il reçu en confidence ? Ou quel abîme spirituel avait-il vu s'ouvrir devant lui ? »

Ceci aussi est troublant : s'il ne fait pas bon s'intéresser de trop près aux grands trésors de guerre nazis qui reposent sous les eaux d'un lac alpin, il ne fait pas bon non plus s'intéresser au mystérieux trésor de Rennes-le-Château. Il arrive trop souvent malheur à ceux qui sont trop

1 — Parmi les financiers internationaux qui, sans doute, ont pu connaître les gouvernants invisibles, il faut citer un homme comme Basil Zaharoff.

2 — Cf. Robert Charroux, *Trésors du monde*, J'ai Lu, A 190*.

3 — *Le trésor maudit de Rennes-le-Château*, J'ai Lu, A 196*.

curieux ! Sans doute existe-t-il, et nous aurons l'occasion de reparler des fameux trésors du Temple, une série de trésors de ce genre en France et ailleurs.

La maîtrise des dirigeants invisibles et des groupes qu'ils supervisent se manifeste aussi dans leur expert maniement magique de réalité subtile, mais prodigieusement efficace : nous voulons parler de l'utilisation systématique de la force psychique des symboles. Il est frappant de constater que toutes les idéologies militantes actives, celles qui se fondent sur un maniement efficace des foules, font volontiers usage de symboles, « armes » à l'effet considérable, car les symboles ont pour vertu d'activer et de réveiller les forces et les énergies profondément enfouies dans le psychisme humain, dans ces régions obscures où l'individu participe à ce vaste réservoir psychique que constitue l'inconscient collectif de l'humanité.

Ainsi en va-t-il de la fameuse croix gammée ou svastika. Ce symbole n'a absolument pas été inventé par les nazis : il s'agit d'une des représentations les plus anciennes et les plus chargées de sens, qu'on retrouve dans le monde entier chez les peuples les plus divers, des Peaux-Rouges d'Amérique du Nord aux peuplades celtiques et tibétaines. Renée Davis a écrit sur le svastika, aux Presses de la Cité, en 1967, une étude remarquablement documentée et pénétrante. Le svastika semble avoir d'abord symbolisé la rotation des sept étoiles de la Grande Ourse autour de l'étoile polaire. Prenant une signification générale, il est vite devenu le symbole du mouvement cosmique. Mais le svastika peut se présenter sous deux formes : selon la direction que l'on donne à ses bras, la croix gammée est droite ou inversée et représente alors soit les phases évolutives, soit les phases involutives d'un cycle terrestre dans son ensemble. Ce n'est absolument pas un hasard si les chefs nazis avaient choisi la forme inversée de la croix gammée : n'était-ce pas révéler ainsi clairement leur détermination de se vouer aux forces involutives ténébreuses, de se mettre au service des forces obscures, chaotiques, désintégrant.

Apparenté au symbolisme de la croix gammée, nous trouvons celui, très voisin et peut-être plus ancien encore, de la spirale, qui, elle aussi, selon les cas, peut être droite ou inversée.

Autre symbole capital qui remonterait au plus vieux fond occulte de l'humanité : celui des deux triangles entrecroisés qui représentent, dans le triangle descendant, la descente de la dignité dans l'humain, et complémentirement la montée de l'Humanité vers le Divin dans le triangle ascendant.

Dans l'Agarttha

Qu'est-ce que l'Agarttha⁽¹⁾ ? Saint-Yves d'Alveydre (dans *Mission de l'Inde*) dit : « A la surface et dans les entrailles de la Terre, l'étendue réelle de l'Agarttha défie l'étreinte et la contrainte de la violence et de la profanation. Sans parler de l'Amérique dont les sous-sols ignorés lui ont appartenu dans une très haute antiquité, en Asie seulement, près d'un demi-milliard d'hommes savent, plus ou moins, son existence et sa grandeur ».

Il existerait ainsi, partout dans les entrailles du globe, de vastes régions souterraines inconnues et inaccessibles au commun des mortels. Contrairement donc aux hypothèses scientifiques modernes les plus reçues, selon lesquelles l'intérieur de la Terre est, notamment du seul fait de sa température, absolument inhabitable, c'est dans ces prodigieuses cavités que résideraient des peuples mystérieux aux pouvoirs considérables. A leur tête, gouvernerait l'énigmatique roi du monde, instance suprême des gouvernants invisibles, vrai « Roi des Rois ».

L'existence de tels peuples souterrains, qui a fourni si souvent des thèmes aux auteurs

1 — On trouve aussi la forme Agartha.

fantastiques et de science-fiction, constitue un mythe fascinant, qui se retrouve dans bien des traditions et des légendes terrestres.

Edward Bulwer Lytton, qui n'était pas seulement un romancier fantastique de talent, mais un haut initié de la Rose-Croix et aussi de la Société Thulé, (sous sa forme originale, non politisée), a écrit un fort curieux roman, *The coming race* (« La race qui vient » ; l'éditeur français adopta un titre plus accrocheur : « *La race qui nous exterminera* »). Il nous y parle d'un peuple souterrain mystérieux et redoutable, qui accomplit la maîtrise absolue du maniement d'une redoutable énergie cosmique subtile, appelée « le vril ».

On considère volontiers Saint-Yves d'Alveydre comme un mystificateur ou, plus vraisemblablement, comme un mythomane qui s'était laissé prendre à ses propres fabulations. Mais le fait est que, à condition de le lire avec toute l'attention souhaitable, on découvre chez lui d'étonnantes prévisions qui durent susciter les moqueries des lecteurs de la fin du siècle dernier, mais qui se sont révélées aujourd'hui, c'est indéniable, singulièrement exactes. Il avait par exemple fort bien prévu le spectaculaire réveil des peuples colonisés d'Asie, qui devait se produire au cours du XX^e siècle. Dans *Mission de l'Inde* il écrivait en effet : « On ne peut pas se dissimuler que les Russes seront forcément entraînés à devenir des auxiliaires terribles de l'affranchissement de l'Asie (1) si l'Angleterre, à force d'intelligence, de sagesse et d'humanité, ne prend pas les moyens nécessaires pour prévenir et satisfaire l'explosion d'indépendance que la fin de ce siècle verra certainement ».

On accuse volontiers Saint-Yves d'avoir tout simplement inventé ces fantastiques histoires sur l'Agarththa. Cependant, de telles traditions sont fort anciennes en Asie, et ne sont pas du tout le fruit de fabulations d'Occidentaux. C'est ainsi que, entre autres voyageurs, Ferdinand Ossendowski (2) a pu rassembler un faisceau impressionnant de traditions et aussi de témoignages sur l'Agarththa.

L'Agarththa nous est bel et bien présenté comme une réalité concrète. Saint-Yves d'Alveydre, dans le même ouvrage, écrivait sans hésiter : « Ce que je vais dire ici et plus loin semblera un conte des mille et une nuits et pourtant rien n'est plus réel. » Cependant, malgré l'existence de points de contact, d'itinéraires secrets qui permettent aux initiés d'y parvenir, l'Agarththa est protégé par des barrières invisibles qui interdisent au profane tout accès intempestif. Seuls pourraient, dit-on, y parvenir les hommes capables d'élever, définitivement ou momentanément, leur être à ce niveau vibratoire qui permet l'accès aux mystérieuses régions interdites. C'est ainsi que, malgré l'objection selon laquelle le désert de Gobi (l'une de ces régions de contact les plus volontiers citées par les théosophes et les occultistes) a été, et depuis longtemps, parcouru par des armées entières qui n'y ont rien trouvé d'autre que de vastes ruines désertes de cités antiques, connues et bien étudiées par les archéologues, sans faire face au moindre

« Agarththien », cette croyance se maintient toujours. Le marquis d'Alveydre parlait des pouvoirs redoutables qui auraient permis aux « Templiers et Confédérés de l'Agarththa », en cas, par impossible, d'invasion des régions souterraines profondes, d'aller jusqu'à faire sauter une partie de la planète. Mais on pourrait aussi bien imaginer des méthodes psychiques relativement simples, qui pourraient par exemple constituer, au moment voulu, un « nuage » empêchant toute conscience qui n'aurait pas atteint le degré vibratoire nécessaire de voir ce que l'œil assurément captera, mais sans le percevoir comme tel.

Pour illustrer cette méthode, rappelons ici le pari fait et gagné par le mage Aleister Crowley

1 — On connaît la boutade célèbre de Lénine : « Le chemin de Paris (c'est-à-dire le triomphe de la révolution en Europe occidentale) passe par Pékin. »

2 — *Bêtes, hommes et dieux : l'énigme du roi du monde*, J'ai Lu, L'aventure mystérieuse, A 202**.

qui, de passage à Mexico, avait gagé de se promener pendant des heures en plein centre de la capitale mexicaine, couronne royale en tête et manteau écarlate sur les épaules, sans que personne ne le remarque. Technique psychique d'invisibilité. Signalons en outre que la psychologie appliquée la plus courante connaît fort bien le procédé qui consiste à accaparer l'attention des spectateurs et à la monopoliser sur un seul objet. Ainsi, lors de l'assassinat à Madrid d'un chef nationaliste algérien en exil, le tueur portait des gants rouges. Des dizaines de spectateurs l'avaient remarqué mais leur attention ayant été totalement obnubilée par ce détail tapageur, ils furent incapables de donner le moindre signalement du personnage.

Revenons-en à l'Agarttha. Dans son curieux ouvrage, *La vie des Maîtres*, Baird T. Spalding raconte comment un régiment chinois entier erra des jours durant dans le désert de Gobi, sans parvenir à prendre contact avec les régions qu'interdisaient des barrières vibratoires. Il faut remarquer que les lieux privilégiés où pourrait s'effectuer le passage du monde courant à l'Agarttha, de la sphère quotidienne de notre vie à la mystérieuse « terre sainte » souterraine, semble varier selon l'évolution cyclique de notre planète. C'est ainsi que, depuis l'entrée de la Terre dans la nouvelle ère zodiacale du Verseau, l'accès au Centre Directeur Secret de l'humanité ne se ferait plus désormais par le désert de Gobi, mais par d'autres points du globe. En ce qui concerne l'Asie, les accès actuels de l'Agarttha seraient encore au nombre de quatre, situés respectivement en U. R. S. S., dans l'Inde, au Tibet oriental et à Bornéo.

D'autre part, dans les mythes et les récits traditionnels, les points de vue les plus diamétralement opposés aux yeux de la logique profane peuvent être conjointement, simultanément vrais. Ainsi, il ne serait pas du tout absurde de supposer que les traditions relatives à l'Agarttha recouvrent une triple signification concrète. Elles correspondraient d'une part à des réalités physiques : accès à un monde souterrain ; d'autre part, à des plans subtils de réalité, supérieurs, par leur taux vibratoires, aux apparences sensibles ; enfin, à des vérités symboliques, qui seraient en correspondance avec les réalités tangibles.

On peut se demander si dans tous les pays n'existent pas des zones vibratoires analogues dont l'accès se trouve soumis à la connaissance d'un Sésame sans lequel une influence, une force gardienne, protectrice, intervient immanquablement contre la curiosité interdite des intrus.

Voici une bien étrange histoire qu'on nous a racontée et qui se déroula en 1967, dans la vieille cité romane de Tournus. Un brave homme de la ville conçut le projet d'explorer un dédale de souterrains dont l'un des accès débouchait justement dans sa cave. Il ne parla de son idée à personne, ni femme ni parents, ni amis. Il possédait déjà de longue date un matériel entreposé chez lui, et on ne le vit donc pas en ville acheter ou transporter l'équipement de mineur qui lui était nécessaire. Matériellement, personne ne pouvait être au courant de son projet d'exploration souterraine, dont aucune trace n'aurait pu apparaître à la surface du sol. Or, la veille même du jour où il avait décidé d'entreprendre l'exploration du souterrain, il reçut la visite d'un personnage qui se présenta à lui en tant que haut fonctionnaire du ministère des Beaux-Arts et le menaça de poursuites judiciaires immédiates s'il donnait suite à son projet de fouille clandestine. On peut se poser deux questions. D'abord, par quel truchement le ministère des Beaux-Arts avait-il pu être informé de ce projet de fouille que personne ne connaissait. Ensuite, comment cette intervention ministérielle put-elle être si foudroyante, préventive même, puisque, dans les cas les plus rapides d'intervention contre les imprudents ou des vandales, il faut toujours compter un délai nécessaire pour mettre en branle le lourd mécanisme administratif ?

Il faudrait admettre alors, peut-être, qu'il existe en France des lieux jalousement gardés, placés sous la sauvegarde de forces magiques, où intervient l'action de moyens paranormaux.

Pour ce qui est des souterrains que l'on trouve dans divers sites et dans diverses villes, l'explication qui convient le plus fréquemment est celle, prosaïque, des raisons stratégiques et de la nécessité de prévoir des issues par lesquelles se réfugier ou s'enfuir. Mais beaucoup d'autres posent des problèmes bien différents.



En 1802 paraissait à Paris, chez l'imprimeur libraire Michelet, un fort curieux ouvrage intitulé *Loge centrale des véritables francs-maçons*. L'auteur, un certain Barbet, dont la personnalité est demeurée énigmatique, y relatait son voyage symbolique dans le « Centre souterrain de la Franc-maçonnerie mondiale », autrement dit, puisqu'il s'agit ainsi, au-delà de la maçonnerie proprement dite, de l'ensemble des organisations initiatiques traditionnelles, de l'Agarttha. Visiblement, l'auteur était proche des gouvernants invisibles et de leurs projets à l'échelle mondiale : l'ouvrage analysait notamment de façon approfondie, et bien étrangement prophétique si l'on se réfère aux événements du XX^e siècle, les réactions « de masse » pendant les périodes où se déchaîne une révolution.

Structure, buts et rouages d'une émanation moderne des gouvernants invisibles : la synarchie d'Empire

Revenons à la surface de la Terre et intéressons-nous ici au déroulement des événements politiques de l'histoire contemporaine en Europe occidentale. Nous y trouverons l'exemple même d'une équipe de dirigeants invisibles, d'une super-société « coiffant » les pouvoirs politiques et sociaux constitués. Nous voulons parler de la mystérieuse « synarchie d'Empire ».

C'est à Saint-Yves d'Alveydre que l'on doit la notion même de synarchie. De quoi s'agissait-il ? Le mot synarchie suppose, de par son étymologie grecque, la réalisation d'un ordre sacré, dans un équilibre parfait, d'une harmonie qui serait elle-même le reflet des lois cosmiques, entre les trois pouvoirs politiques : exécutif, législatif et judiciaire. Dans l'un de ses plus curieux ouvrages, *L'Archéomètre*, Saint-Yves d'Alveydre énonçait ainsi l'idéal synarchique :

« Il ne s'agit ni de détruire ni de conserver au-dessus des Etats et de leurs chefs un ordre social quelconque puisqu'il n'y en a pas : il faut le créer. Il faut former, au-dessus de nos nations, de nos gouvernements, quelle que soit leur forme, un gouvernement général, purement initiatique, émané de nos nations mêmes, consacrant tout ce qui constitue leur vie intérieure... »

Saint-Yves d'Alveydre reprenait ainsi le vieux rêve des Templiers, qui leur valut la haine implacable de Philippe le Bel, de voir se créer, sous le contrôle des maîtres invisibles du monde, un Etat harmonieux à l'échelle de l'Europe, puis à l'échelle mondiale. L'ouvrage de Jacques Weiss : *La synarchie (l'autorité en face du pouvoir)*, dresse le tableau de l'idéal politique que développait Saint-Yves d'Alveydre. Celui-ci rêvait d'un système où les citoyens se rallieraient spontanément, de l'intérieur, à l'autorité d'un chef digne de l'exercer : c'est l'idée du « guide » providentiel. L'autorité se trouvait normalement ainsi l'apanage des seuls hommes qualifiés pour juger de ce qui est bon et de ce qui est utile : ce qui nous ramène à l'idéal que développait déjà Platon d'un gouvernement qui appartiendrait par nature aux sages. Si, remarquait Saint-Yves, cet équilibre synarchique ne se réalisait pas, le monde devrait, pour progresser, passer par d'inévitables catastrophes. Avancer de telles vues à la fin du siècle dernier, c'était être prophète !

Comment parvenir à réaliser ce beau rêve d'un gouvernement par les sages, l'espoir des anciens Templiers ? Ce qui fut aussi l'idéal de Francis Bacon (1561-1626), dans sa nouvelle

Atlantis où il décrivait la manière dont l'île symbolique de Bensalem (nom hébreu qui signifie : fils de la paix), se trouverait régie par les savants, par les initiés supérieurs, qui portent un manteau rouge et dont le chapeau porte une croix de la même couleur. N'oublions pas que Francis Bacon fut Imperator de la Rose-Croix.

En fait, nous trouvons à l'œuvre au XX^e siècle non pas une seule synarchie, mais trois tendances. L'une est purement initiatique, se veut absolument dégagée des pressions politiques, se réclame volontiers de l'idéal martiniste (1) et est représentée par des hommes comme Victor Blanchard et Constant Chevillon.

Une autre branche, animée par Jean Coutrot, prétendait au contraire conquérir la domination politique, de préférence en s'implantant méthodiquement dans les milieux professionnels ou dirigeants, c'est-à-dire parmi les cadres supérieurs, notamment les anciens élèves des grandes écoles techniques et financières. L'un des théoriciens de cette tendance, Vivian du Mas, avait rédigé un « schéma de l'archétype social », où il développait les vues des synarques d'Empire. D'autre part, dans le document connu sous le nom de *Pacte synarchique*, la proposition n° 344 indique : « Organiser la profession, c'est l'instrument capital de la révolution synarchiste ».

Ce n'est sûrement pas un hasard si les dirigeants européens des régimes les plus réactionnaires, que l'on soupçonne volontiers d'avoir eu partie liée avec les synarques d'Empire, qu'il s'agisse du régime de Vichy, du Portugal de Salazar ou de l'Espagne franquiste, ont tant insisté sur les structures corporatives, sur l'organisation méthodique des activités professionnelles, en mettant en place les cadres adéquats aux échelons voulus. Cependant on décèlerait aussi à bon droit l'influence, voire l'emprise, des synarques d'Empire sur les régimes politiques les plus divers. Que nombre de ces synarques aient été recrutés dans les cadres supérieurs, ingénieurs et administrateurs issus des grandes écoles, explique l'importance croissante et victorieuse que la technocratie a prise, même dans les pays comme la France, qui se trouvaient réputés pour leur farouche « individualisme ».

Il faut tenir compte aussi de la troisième tendance de la synarchie, extrémiste et brutale, qui cherchait à instaurer en France, après renversement par la violence des institutions républicaines, un régime autoritaire. C'est cette troisième branche de la synarchie qui tirait les ficelles de la fameuse société secrète terroriste d'extrême-droite appelée la Cagoule, selon l'accessoire vestimentaire que portaient les conspirateurs pendant la très impressionnante cérémonie d'admission.

Si l'on se rappelle la classification que nous avons citée plus haut des sociétés secrètes en trois catégories par le prétendu Geoffroy de Charnay, la synarchie d'Empire, telle que nous la connaissons, devrait y prendre place dans la catégorie intermédiaire, celle des sociétés secrètes dites « de cadres ». Mais sans omettre la possibilité, au niveau vraiment supérieur des synarques, d'une accession au troisième niveau, celui des « sociétés secrètes supérieures » qui vraiment mènent les destinées d'ensemble du monde.

La synarchie d'Empire possédait une structure hiérarchique essentielle au système, et rappelée par un symbole distinctif : un triangle à quatre niveaux à l'intérieur duquel se trouvait un œil et dont le sommet coïncidait avec la pointe supérieure d'une étoile à cinq branches. On retrouverait d'ailleurs dans toutes les sociétés secrètes vraiment actives et très puissantes cette structure hiérarchique, dont les différents niveaux d'activité sont strictement cloisonnés de telle sorte que les chefs suprêmes puissent manœuvrer à loisir tout l'édifice des groupes et des cellules sans se faire connaître du public ni des initiés de l'intérieur ni même de la hiérarchie intermédiaire.

1 — Saint-Yves d'Alveydre était l'un des hauts dignitaires de l'Ordre Martiniste réorganisé par Papus.



On peut se demander s'il existe des documents dans lesquels les gouvernants invisibles du monde moderne, les véritables chefs des sociétés secrètes supérieures ont consigné minutieusement exposé, voire même codifié, leur plan complet de domination du monde occidental du XX^e siècle, le même plan dans tous les cas, malgré les formes et les méthodes diverses adoptées pour sa réalisation ? Aussi invraisemblable que cela puisse paraître — mais tout ce qui est caché ne parvient-il pas tôt ou tard à être connu ? — ce plan méthodique se trouve exposé dans deux documents secrets.

Deux livres secrets des gouvernants invisibles : Le « *Pacte de synarchie* » et les « *Protocoles* ».

Le *Pacte synarchique* se présente sous l'aspect d'un gros volume relié en rouge doré sur tranche. En tête, un avertissement menace d'une justice très expéditive les personnes qui se trouveraient mises à même, par inadvertance ou curiosité mal placée, de prendre connaissance de ce volume interdit. Ce Pacte est constitué d'un ensemble de propositions qui forment les mesures systématiques à réaliser pour que soit instauré en France, sans qu'ils se dévoilent ouvertement, un régime conforme aux vues des synarques d'Empire.

Beaucoup de sceptiques considèrent le Pacte synarchique comme un canular, une sorte de serpent de mer qui revient périodiquement alimenter des journalistes en mal de copie. On se tromperait bien en adoptant cette trop facile attitude de négation. Des hommes qui n'ont rien de plaisantin ni de plumitif, des personnalités politiques, de hauts fonctionnaires, ont bel et bien eu en main ce fameux volume rouge. Ulmann et Azeau, les deux auteurs du plus récent ouvrage sur la synarchie, sont formels : « Nous témoignerons seulement d'avoir vu ce document dans le coffre-fort d'un ministre de la Libération, qui ne nous le montrait pas sans inquiétude, car il lui avait été transmis, avec les menaces traditionnelles, à ce qu'il nous dit, par un homme très sérieux, directeur d'un organisme financier de l'Etat ».

Un second document énonce avec plus de détails encore la tactique mondiale des gouvernements invisibles partant à la conquête de la Terre : les procès-verbaux dits *Protocoles des sages de Sion*. On considère d'ordinaire ces *Protocoles* comme un faux grossier fabriqué par les antisémites de la police impériale russe au début de ce siècle. D'ailleurs, ils n'ont cessé d'être méthodiquement exploités par des générations de propagandistes antisémites. Nous tenterons ultérieurement de faire toute la lumière possible sur leur véritable origine. Contentons-nous pour l'instant d'en étudier attentivement le contenu, sans nous préoccuper encore de savoir s'ils ont ou non un lien quelconque avec le judaïsme.

Les *Protocoles* se présentent sous la forme de notes prises lors d'assemblées générales et dans lesquelles un membre du gouvernement invisible expose systématiquement tout un plan organisé qu'il faudra mettre en action et développer point par point pour s'assurer la domination universelle. C'est l'auteur russe Serge Alexandrovitch Nilus (1862-1930) qui, ayant mis la main sur la version russe du document, la répand dans le public en 1905, puis en 1911, 1912, enfin, dans sa version la plus complète, en 1917, peu avant la première révolution bolchevique. Les *Protocoles*, qui considèrent le système politique libéral inefficace et néfaste, développent la stratégie que doivent suivre les gouvernants invisibles pour instaurer dans le monde entier, Etat après Etat, leur système totalitaire. Il faut instaurer un régime fort, sans pitié ni sensiblerie : « Seuls ceux qui seront absolument capables d'un gouvernement ferme, inflexible jusqu'à

la cruauté, en recevront les rênes de nos Sages ». (*Protocole 24*).

Les humains sont des êtres que seules la violence et la terreur peuvent mettre à la raison. Le *Protocole 1* stipule (1) :

« Les hommes qui ont des mauvais instincts sont plus nombreux que ceux qui en ont de bons. C'est pourquoi on atteint de meilleurs résultats en gouvernant par la violence et la terreur.

« Chaque homme aspire au pouvoir, chacun voudrait devenir dictateur s'il le pouvait. En même temps, il en est peu qui ne soient prêts à sacrifier les biens de tous pour atteindre leur propre bien. Qu'est-ce qui a contenu les bêtes féroces qu'on appelle les hommes ?... Au début de l'ordre social ils se sont soumis à la force brutale et aveugle, plus tard à la loi qui n'est que la même force, mais masquée. J'en conclus que, d'après la loi de la nature, le droit est dans la force... »

Autre extrait significatif du premier *Protocole* :

« Sans le despotisme absolu, la civilisation ne peut exister ; elle n'est pas l'œuvre des masses, mais de leur guide, quel qu'il soit. La foule est un barbare qui montre sa barbarie en toute occasion. Aussitôt la foule prend en main la liberté, elle la transforme bien vite en anarchie, qui est le plus haut degré de barbarie ».

Cependant, pour instaurer un régime fort, capable de tenir les foules bien en main, il s'est avéré nécessaire (« On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre ») de faire miroiter aux yeux des masses ignorantes et crédules le leurre séduisant de la conquête et de l'accroissement de la liberté. L'anonyme rédacteur des *Protocoles* n'hésitait pas à faire remonter la première application de cette politique au déclenchement de la révolution française en 1789. Voici un passage du troisième *Protocole*, très édifiant à cet égard :

« Quand le peuple vit qu'on lui faisait au nom de la liberté tant de concessions et de complaisances, il s'imagina être le maître et se jeta sur le pouvoir, mais il se heurta, tout naturellement comme un aveugle, à quantité d'obstacles ; il se mit à chercher un guide, il n'eut pas l'idée de retourner à l'ancien et déposa tous ses pouvoirs à nos pieds. Rappelez-vous la révolution française à laquelle nous avons donné le nom de « Grande » ; les secrets de sa préparation nous sont bien connus, car elle fut tout entière l'œuvre de nos mains.

« Depuis lors, nous menons le peuple d'une déception à l'autre afin qu'il renonce même à nous au profit du roi-despote de Sion, que nous préparons pour le monde ».

Pour parvenir à leurs fins, les dirigeants invisibles ne doivent se laisser influencer par aucune considération sentimentale. C'est précisément en développant systématiquement la misère, le désarroi, l'ignorance des masses, que le gouvernement mondial « providentiel » pourra être réalisé. Le troisième *Protocole* précise :

« Par la misère et la haine envieuse qu'elle produit, nous manœuvrons les foules, nous nous servons de leurs mains pour écraser ceux qui s'opposent à nos desseins.

« Quand viendra le temps pour notre souverain universel d'être couronné, ces mêmes mains balaieront tout ce qui pourrait lui être un obstacle ».

Autre passage :

« Quand nous aurons créé par tous les moyens cachés dont nous disposons à l'aide de l'or, qui est tout entier entre nos mains, une crise économique générale, nous lancerons dans la rue des foules entières d'ouvriers simultanément dans tous les pays de l'Europe. Ces foules

1 — Nous empruntons toutes nos citations à la traduction française de Lambelin.

se mettront avec volupté à répandre le sang de ceux qu'elles envient dès leur enfance, dans la simplicité de leur ignorance, et dont elles pourront alors piller les biens.

« Elles ne toucheront pas les nôtres, parce que le moment de l'attaque nous sera connu et que nous aurons pris des mesures pour les garantir. »

Pour organiser des mouvements révolutionnaires efficaces, ne faut-il pas savoir susciter avec machiavélisme, les conjectures mêmes qui sont aptes à les engendrer ? Il est donc nécessaire de plonger les masses dans le désespoir spirituel, la détresse économique, la dérégulation morale, l'abrutissement, la destruction des valeurs humaines. Le *Protocole VI* est révélateur :

« Bientôt nous instituerons d'énormes monopoles, réservoirs de richesses colossales, dont les fortunes, même grandes, des chrétiens, dépendront tellement qu'elles y seront englouties, comme le crédit des Etats, le lendemain d'une catastrophe politique. »

Voici maintenant comment le *Protocole XII* organise la mainmise sur la presse :

« Si nous autorisons dix journaux, nous en fonderons trente et ainsi de suite. Le public ne s'en doutera pas. Tous les journaux édités par nous seront, en apparence, de tendances et d'opinions les plus opposées... Ce qui attirera à eux nos adversaires sans méfiance.

« Ils auront, comme le dieu hindou Vichnou, cent mains... qui conduiront l'opinion dans la direction qui conviendra à notre but... Les imbéciles croiront répéter l'opinion du journal de leur parti, répéteront notre opinion ou celle qui nous plaira...

« Tous les organes de la presse sont liés entre eux par le secret professionnel ; semblables aux anciens augures, aucun de ses membres ne livrera le secret de ces renseignements s'il n'en reçoit l'ordre...

« Quand nous entrerons dans le nouveau régime qui préparera notre règne, nous ne pourrions admettre la révélation par la presse de la malhonnêteté publique. Il faudra que l'on crie que le nouveau régime a si bien satisfait tout le monde que les crimes mêmes ont disparu. »

On ne peut que constater le caractère étonnamment prophétique de ce document. Tout se passe comme si le rédacteur des *Protocoles* avait, au tout début du XX^e siècle, méthodiquement préfiguré, et avec une hallucinante précision, les procédés qui devaient si bien réussir aux totalitarismes contemporains. Tout s'y trouve, même la nécessité, une fois le vieux système libéral renversé, d'avoir de préférence un chef pur et dur, vertueux, sans vices et même sans indulgences personnelles : « Notre souverain doit être d'une irréprochabilité exemplaire », (vingt-quatrième *Protocole*).

Un tel document constitue un sommet du machiavélisme politique moderne, dont l'ambition n'est plus limitée à un pays mais à la Terre tout entière.

Cependant, les fameux *Protocoles des sages de Sion* ne sont qu'un faux manifeste. Le rédacteur n'en est autre, en fait, que Piotr Ivanovitch Ratchkovsky qui, nous l'avons déjà dit, dirigeait de 1884 à 1902, la section étrangère de la police secrète du Tsar, l'Okhrana. Il aurait tout simplement démarqué et transposé le dialogue aux enfers entre Montesquieu et Machiavel, œuvre étrange du pamphlétaire français Maurice Joly dont la mort, en 1878, reste mystérieuse.

Il est de fait que le dialogue écrit par Joly constituait déjà un manuel pour les apprentis dictateurs du monde moderne. Dans la septième partie, Machiavel, qui est censé dialoguer post-mortem avec Montesquieu, dit : « Chef du gouvernement, tous mes édits tendraient constamment au même but : développer démesurément la prépondérance de l'Etat, en faire le souverain protecteur, promoteur et rémunérateur ». Parmi les moyens aptes à engendrer le nivellement des masses sont énumérés dans la même septième partie : l'augmentation constante des impôts, le privilège de plus en plus systématique accordé à l'industrie et à la spéculation, entraînant le déclin fatal de l'agriculture et de l'artisanat.

Cependant, une étude comparée et attentive du dialogue et des *Protocoles* fait apparaître, selon nous, que les seconds ne sont pas du tout un simple démarquage habile du premier, mais semblent bel et bien être la transcription directe de résolutions arrêtées lors d'assemblées secrètes des gouvernants invisibles de l'Europe.

Quelle était alors l'intention de Rachovsky en répandant systématiquement les *Protocoles* ? Celle de servir les autorités impériales russes grâce à l'appui qu'il fournissait aux antisémites. Ceux-ci ne pouvaient évidemment que s'enflammer à l'idée d'une immense conspiration juive à l'échelle internationale qui viserait à susciter partout crises économiques et révolutions de manière à s'emparer finalement du pouvoir. On retrouvait ici un grand thème de la bataille idéologique déjà soutenue par divers ouvrages, comme celui de Gougenot des Mousseaux (*Le juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, Paris, 1869) ou la célèbre *France juive* d'Edouard Drumont. En Allemagne davantage encore qu'en France, l'antisémitisme s'était plu à prêter aux Juifs un sombre projet de conspiration internationale. Des romans comme *Biarritz* de « Sir John Retcliffe » (pseudonyme de l'écrivain Herman Goëdsche, Berlin, 1868), avaient propagé cette idée. On trouve dans ce roman un chapitre fantastique à souhait qui raconte une impressionnante cérémonie secrète nocturne où se rassemblent les treize chefs du gouvernement invisible dans le vieux cimetière juif de Prague. Une à une, des figures revêtues d'un long manteau blanc se glissent dans le cimetière pour se réunir autour d'un sinistre tombeau. Quand retentissent les douze coups de minuit, le dernier personnage, le treizième, prend place. Un étrange son métallique résonne et une flamme bleue illumine étrangement la pierre tombale. Qui sont ces treize inquiétants personnages : les membres du gouvernement mondial juif secret. Ils représentent les douze tribus d'Israël, le treizième parle pour « les déchus et les exilés ». Chacun des treize jette une pierre sur la tombe et un énorme veau d'or surgit alors dans la flamme surnaturelle... Des générations d'antisémites ont cru à la réalité de cette scène nocturne qui se serait déroulée dans le vieux cimetière israélite de Prague à l'occasion de la fête du Tabernacle.

Dans son livre important : *Histoire d'un mythe : Les Protocoles des sages de Sion*, Norman Cohn a étudié la manière dont les *Protocoles* fournirent aux propagandes antisémites, dont l'apogée devait avoir lieu avec le triomphe du nazisme, un moyen formidablement efficace de répandre dans les masses la hantise fanatique d'une « conspiration juive mondiale », de populariser au maximum l'image choc, stéréotypée, du juif répugnant par nature, louche, sinistre, et de plus animé de l'intention démoniaque de faire triompher une conspiration mondiale qui viserait à l'asservissement total du genre humain et permettrait l'avènement d'un Etat mondial dont le souverain serait un descendant direct de la race de David.

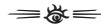
Les « Soixante-douze qui mènent le monde », pour reprendre les derniers mots de Rathenau expirant, seraient-ils donc des Juifs ? Une telle idée nous semble sujette à caution. On a pu prétendre que certains d'entre eux, comme le premier instructeur de Trebitsch Lincoln, seraient anglo-saxons selon la légende qui dit que les fameuses « dix tribus perdues » d'Israël, lors de la conquête du nord du royaume juif par les Babyloniens, se sont réfugiées en partie en Grande-Bretagne. A l'inverse des Juifs de l'exil et des diasporas ultérieures, ces réfugiés se seraient fondus dans la population au lieu de garder leurs coutumes et leur particularisme racial.

Mais rien ne prouve que les gouvernants invisibles du globe — s'ils existent, ce qu'il semble de plus en plus fondé d'affirmer — appartiennent à un seul groupe ethnique ou sont lointainement apparentés à celui-ci. On a pu constater de plus que certaines notions-clés héritées du judaïsme peuvent être reprises en compte par d'autres, voire même par les pires antisémites. Il est indéniable notamment que le nazisme a récupéré cet idéal de l'Ancien Testament : les Israélites, comme race élue, supérieure en soi à tous les autres peuples. Le national-socialisme

rependra pour son compte cette idée force de manière particulièrement fanatique, remplaçant les Juifs par les aryens et considérant alors les Juifs non seulement comme une race en soi inférieure, mais comme une ethnie perverse à éliminer définitivement du globe.

A lire attentivement *les Protocoles des sages de Sion*, on découvre un étonnant pressentiment de la technique totalitaire par excellence de la prise du pouvoir, technique particulièrement apparente dans la prise du pouvoir en Allemagne par le nazisme. On trouve déjà dans les *Protocoles* le tableau de la robotisation systématique des masses asservies par les idéologies totalitaires, tableau qu'a si bien brossé, dans son livre *Le Règne de la quantité et les signes des temps*, René Guénon : « Les hommes deviendront des automates, animés artificiellement et momentanément par une volonté infernale, ce qui donne l'idée la plus nette de ce qui arrive aux confins mêmes de la dissolution finale ».

De tels processus entrent dans le cadre des événements apocalyptiques qui marquent la fin d'un cycle terrestre.



2

L'HÉRITAGE DES BLANCS-MANTEAUX

La « Milice du Temple »

Plus que jamais, les Templiers continuent d'attirer la curiosité, souvent passionnée, du public. Des affaires sensationnelles comme celle des fouilles « maudites » du Donjon de Gisors (1) ont remis les moines chevaliers au blanc-manteau sur la sellette, en France et à l'étranger. Sans cesse paraissent des ouvrages importants sur la « milice du Temple ».

Dans le domaine français seulement, citons *Les Mystères templiers*, de Louis Charpentier et *l'Histoire de l'Ordre des Templiers et les Croisades*, de Gérard Serbanesco. Sans oublier les précieuses mises au point faites par Albert Ollivier dans son petit volume *Les Templiers*.

Qui étaient les Templiers ? En 1118 à Jérusalem, neuf chevaliers, dont le principal était Hugues de Payens ou Payns, fondèrent un Ordre à la fois monastique et chevaleresque.

Cet Ordre reçut le nom de Templier ou de Milice du Temple pour cette simple raison que les chevaliers s'étaient vus accorder comme premier abri pour leur collectivité un local qui appartenait au palais du roi franc de Jérusalem, et qui se trouvait situé sur un terrain qui faisait autrefois partie du fameux temple de Salomon.

Pourquoi la fondation de cet ordre ? Il s'agissait avant tout, dans l'esprit des neuf chevaliers, de constituer un ordre menant à la fois une existence monastique (les Templiers devaient prononcer les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance) et guerrière : leur mission était d'assurer la complète sécurité des pèlerins chrétiens qui se rendaient en terre sainte. La Palestine, en effet, avait été conquise par les Croisés, mais les Musulmans rêvaient sans cesse de reconquête et n'abandonnaient pas le combat : même aux périodes assez longues de trêve, des escarmouches se produisaient parfois.

Saint Bernard en personne, le dur et pur moine de Clairvaux, donna au Temple sa réelle définition. Il exaltait ainsi, en termes enthousiastes, les nouveaux moines guerriers : « Une nouvelle chevalerie est apparue dans la Terre de l'Incarnation. Elle est neuve, dis-je, et pas encore éprouvée dans le monde, où elle mène un combat double, tantôt contre des adversaires de chair et de sang, tantôt contre l'esprit du mal dans les cieux (2) ».

Il est inutile de rappeler le rôle capital que joua Saint Bernard dans la chrétienté de son temps. Rôle qui le porta au tout premier plan : on connaît la manière dont il n'hésitait pas à rappeler brutalement à l'ordre, voire à diriger, les puissants de son époque, rois compris.

1 — Cf. Gérard de Sède : *Les Templiers sont parmi nous*, dans la collection l'Aventure mystérieuse, A 185**

2 — Saint Bernard *De laude novae militiae* (Louange de la nouvelle milice).

Mais il faut constater aussi que cet homme, dont l'un des soucis les plus fondamentaux était d'établir l'alliance du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, fut aussi un personnage important au plan des gouvernants secrets de la chrétienté. Il convient de méditer avec profit les remarques de René Guénon dans son opuscule sur *Saint Bernard*.

Les Templiers furent chers au cœur de Saint Bernard qui exaltait leur simplicité volontaire, le renoncement librement consenti à tous les plaisirs du monde profane : « Ils vont et viennent sur un signe de leur commandeur ; ils portent les vêtements qu'il leur donne, ne recherchant ni d'autres habits ni d'autre nourriture ». Le vœu de pauvreté des Templiers se trouvait admirablement symbolisé par le sceau de l'Ordre : deux moines chevaliers sur le même cheval. Figuration évidemment symbolique de la pauvreté.

Les Templiers avaient pour fonction première de veiller à ce que les pèlerins ne soient pas attaqués sur le chemin de la Terre Sainte. Ce qui supposait non seulement de combattre les Sarrasins qui menaçaient la Palestine et la Syrie conquise, mais aussi de contrôler l'interminable voyage des pèlerins, soumis à de nombreux périls, et particulièrement au brigandage endémique qui sévissait alors un peu partout. De ce fait, très tôt, le Temple prit une extension internationale et se développa non seulement dans le Moyen Orient, mais dans tous les pays de la chrétienté. Bien vite, et ce devait être l'origine de l'immense richesse temporelle du Temple qui ne cessera de s'accroître, l'Ordre se livre à des activités bancaires. C'est même aux Templiers qu'on doit l'invention fort ingénieuse de la lettre de change. Au lieu de se déplacer en emportant avec eux d'encombrantes richesses en espèces, trop tentantes pour les pillards, les voyageurs pour la Terre Sainte n'emmenaient qu'un document, établi moyennant un pourcentage de bénéfices naturel. Une fois parvenus sains et saufs à leur destination, ils faisaient changer cette lettre contre de l'argent en espèces.

Les Templiers étendirent bientôt leur champ d'action à la protection et à l'organisation des pèlerinages d'Europe, comme celui de Saint Jacques de Compostelle. Par extension, ils s'occuperont bientôt des problèmes financiers de tous les voyageurs, même non pèlerins, pour n'importe quel pays. Puis, ils s'occuperont de toutes sortes d'activités bancaires et commerciales, et particulièrement tiendront en main le commerce régulier entre les Etats chrétiens de l'Europe et le Proche et le Moyen-Orient musulmans. Ils auront leur flotte propre.

Dans toute l'Europe, les Templiers sont alors immensément riches, prêtent de l'argent aux plus hauts personnages, y compris aux rois et aux Etats. Présents dans la chrétienté tout entière, ils sont de grands bâtisseurs, et pour cette raison nouent des liens avec la franc-maçonnerie opérative médiévale, celle des bâtisseurs d'églises (1).

Si, individuellement, chaque Templier faisait vœu de pauvreté, l'Ordre entier devenait collectivement de plus en plus riche : aucune contradiction entre la pauvreté personnelle des moines et l'énorme richesse de l'Ordre. On retrouve encore aujourd'hui cette dichotomie : le religieux qui a fait vœu de pauvreté ne garde pas pour lui ce qu'on lui donne ou ce qu'il hérite, mais la communauté en bénéficie.

La reprise de Jérusalem par les Musulmans en 1187, et l'expulsion des Francs de Terre Sainte n'entraînèrent pas la diminution ou l'effacement de la puissance templière, non plus que la perte de Chypre par les Croisés : l'essentiel des biens du Temple ne se trouvait plus en Terre Sainte mais en Europe. Loin de décroître, les effectifs de la Sainte Milice ne cessent d'augmenter : à la fin du XIII^e siècle, l'Ordre aura ainsi quinze mille chevaliers, au nombre desquels ne figurent ni les frères servants ni le très grand nombre de travailleurs qui dépendent financièrement du Temple sans en faire partie : travailleurs agricoles, constructeurs, artisans, etc.

1 — A l'origine, la franc-maçonnerie fut une sorte de compagnonnage de la pierre.

A l'apogée de sa puissance, le Temple est détruit : c'est l'interminable et inique procès qui culminera dans le sinistre bûcher parisien du 18 mars 1314, dressé dans une île de la Seine (1).

La fin tragique de l'Ordre du Temple a été maintes fois et excellemment racontée, il est donc inutile que nous y revenions. Le procès qui lui a été fait peut servir de modèle, si l'on ose dire, en matière de procès politique préfabriqué : tous les procédés qui ont acquis une triste célébrité s'y trouvèrent mis en œuvre, y compris l'emploi de la torture, certes pas encore « scientifique », mais déjà efficace, et le souci systématique de salir et de déshonorer les accusés.

Avançons seulement quelques remarques. Sur la responsabilité du procès d'abord : si la dissolution du Temple, ordre religieux souverain, ne pouvait être prononcée que par le Pape, alors Clément V, celui-ci ne fut que l'instrument du roi de France Philippe le Bel, qui le contraignit de s'exécuter bon gré mal gré. C'est l'époque, il convient de s'en souvenir, de la « captivité d'Avignon » où le souverain pontife se trouvait pratiquement le vassal du roi de France.

On peut alors se demander pourquoi Philippe le Bel et ses légistes s'en sont pris à l'Ordre du Temple et pourquoi celui-ci se vit alors brusquement, et apparemment sans explication possible, abandonné par les forces qui le soutenaient si efficacement depuis deux siècles ? La réponse la plus facile est évidemment la suivante : Philippe le Bel, qui allait d'expédients en expédients pour rétablir les finances du royaume, (2) a tout bonnement voulu mettre la main sur les immenses richesses du Temple, d'autant qu'il lui avait lui-même, à deux reprises, emprunté de très fortes sommes d'argent.

Mais il y eut assurément un autre motif bien plus important. Car le butin se révéla en somme mince. En effet, les biens visibles furent en grande partie attribués aux Hospitaliers de St Jean de Jérusalem, Ordre qui deviendra plus tard celui des Chevaliers de Malte. Quant aux fabuleux trésors secrets dont on suppose avec raison que les Templiers étaient possesseurs, les agents du roi n'en retrouvèrent aucune trace.

C'est d'ailleurs à cause de ces trésors secrets que s'explique un fait surprenant : un bon mois avait été nécessaire pour que toutes les autorités royales, subalternes et supérieures, aient été informées de l'ordre d'arrestation, et les Templiers furent au jour dit arrêtés en masse. Cette arrestation fut apparemment un « coup de filet » magistralement réussi. Et pourtant les hommes du roi trouvèrent partout les coffres à peu près vides, et ne purent saisir que de petites sommes destinées aux dépenses de fonctionnement. Ne peut-on pas supposer alors avec Louis Charpentier que les chefs de l'Ordre, qui avaient sans doute des informateurs dans l'administration royale, furent au courant de leur prochaine arrestation et qu'ils utilisèrent le délai pour mettre en lieu sûr les trésors les plus importants ?

On peut penser que Philippe le Bel et ses conseillers ont avant tout visé, en attaquant le Temple, à détruire une puissance redoutable, véritable Etat dans l'Etat, qui, de par son implantation internationale, échappait absolument à l'autorité royale ; d'un Ordre qui nourrissait des ambitions à l'échelle européenne et qui rêvait sinon de supprimer la royauté, du moins de la priver peu à peu de toute autorité.

Le Temple constituait vraiment, on peut l'affirmer sans crainte d'erreur, le type même d'une organisation de « gouvernants invisibles ». On a tout lieu d'ailleurs de supposer que l'Ordre du Temple comportait une double hiérarchie : outre le Grand Maître visible mais qui était au courant de l'aspect occulte des activités de l'Ordre, il y avait sans doute d'autres dignitaires et un Grand Maître secret. Au moment du procès, celui-ci était, on a eu de bonnes raisons de le penser, le duc de Beaujeu.

1 — Près de l'emplacement du futur Pont Neuf.

2 — Il en avait été réduit, on le sait, à faire rogner les pièces d'or et à faire frapper de nouvelles pièces, plus minces, avec le métal ainsi récupéré.

Une dernière remarque : sur le terrible bûcher de mars 1314 montèrent Jacques de Molay et trente-sept chevaliers qui, après avoir « avoué » sous la torture, avaient, lors de la lecture publique de la sentence, rétracté ces aveux obtenus par la violence et devenaient ainsi relapses, donc passibles du bûcher selon l'impitoyable législation ecclésiastique de l'époque. Mais la question se pose de savoir ce que devinrent les nombreux autres Templiers du royaume de France. Dans les provinces, il n'y eut que quelques exécutions capitales, et beaucoup de chevaliers de rang subalterne s'étaient d'ailleurs vus relâchés peu de temps après leur arrestation. Après la dissolution de l'Ordre par décision pontificale, certains d'entre eux entrèrent dans l'Ordre des Hospitaliers, héritier officiel des biens du Temple. D'autres préférèrent devenir prêtres séculiers. Mais un bien plus grand nombre choisit de retourner à l'état laïc et d'embrasser une occupation professionnelle rémunérée. Nombre d'entre eux trouvèrent alors, semble-t-il, des places dans les corporations de bâtisseurs d'édifices sacrés.

Les grands secrets magiques de l'Ordre du Temple

Il serait assurément facile de nier qu'ait réellement existé un Cercle Templier occulte qui aurait été détenteur de très redoutables secrets. On sait en effet à quel point il est facile d'obtenir des « aveux » par la torture.

Il y a pourtant des documents qui attestent la réalité de secrets propres à l'Ordre du Temple et réservés à une petite hiérarchie initiatique. Considérons déjà cette obligation faite à tout chevalier de ne se confesser jamais qu'à un chapelain de l'Ordre.

On devait découvrir au XVIII^e siècle en Allemagne deux documents remontant au Moyen Age, qui se révélèrent être bel et bien deux règles secrètes complétant, pour les seuls Chevaliers qui atteignaient le vrai Cercle Intérieur de l'Ordre, la Règle ecclésiastique courante : ces documents trouvés à Hambourg sont *la Règle des Frères Elus* et *la Règle des Frères Consolés*. Gérard Serbanesco (*Histoire de l'Ordre des Templiers et des Croisades*, tome I, chapitre 10) les commente en détail et montre qu'il s'agit incontestablement de prescriptions destinées à sauvegarder les secrets d'une Hiérarchie occulte, jalousement séparée du commun des membres de l'Ordre.

Qui avait pu transmettre leur ésotérisme aux Templiers ? La réponse est à trouver dans les contacts qu'ils entretenaient avec une Chevalerie musulmane, rattachée aux Ismaéliens, les « Assassins » ou disciples du « Vieux de la Montagne ». Voici ce que constatait, dans son ouvrage *Le secret de la chevalerie*, l'ésotériste contemporain Victor Emile Michelet, en parlant de ces deux Ordres chevaleresques :

« L'un et l'autre sont construits sur les mêmes doctrines secrètes, sur un ésotérisme unique et invariable, qui sourd à travers le monde sous des voiles différents, comme la lumière unique à travers le prisme se décompose en rayons multicolores ».

Il existe une dérivation courante du nom de l'Ordre des Assassins, qui fait remonter l'étymologie à Haschichin, mangeur ou fumeur de haschich car, affirmaient les adversaires de l'Ordre, le Grand Maître s'assurait ainsi l'obéissance fanatique de ses disciples qui lui étaient si aveuglément soumis qu'ils pouvaient même assassiner, sans poser de question, n'importe qui lorsque l'ordre leur en était donné. Mais il existe aussi une autre étymologie qui fait dériver leur nom de l'arabe Assass, gardien. Les *Assacine*, c'étaient donc les gardiens, gardiens de la Terre Sainte. Ainsi, les Assassins constituaient un ordre chevaleresque musulman dont les buts coïncidaient exactement avec ceux des Templiers chrétiens, bien qu'ils fussent antagonistes : défense de la Terre Sainte, et non seulement par des combats temporels, mais spirituellement, psychiquement, initiatiquement.

Les Assassins formaient, comme les Templiers, une hiérarchie rigoureuse, étaient totalement subordonnés à leur Grand Maître, qu'ils appelaient le Vieux de la Montagne, et auquel ils devaient une obéissance absolue. N'en allait-il pas de même pour les Templiers, qui devaient obéir aux ordres que leur transmettait leur Grand Maître à travers la hiérarchie sans plus discuter que plus tard les Jésuites ne le feront pour les ordres de leur Général : on sait qu'ils doivent obéir *perinde ac cadaver*, « comme un cadavre » ?

Or les Templiers avaient eu l'occasion en Terre Sainte de nouer avec les Assassins des contacts qui furent loin d'être toujours belliqueux. Le fameux sceau du Temple pourrait donc signifier aussi : la chevalerie chrétienne et la chevalerie musulmane servant le même idéal traditionnel, symbolisé par la monture commune. Il peut avoir également une autre signification qui n'exclut pas la première : l'alliance à réaliser entre l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel. Nous aurions là la représentation du Grand Dessein du Temple, dont il nous faudra tenir compte.

Ne peut-on pas faire intervenir des contacts plus secrets encore noués lors des invasions mongoles qui déferlèrent sur la Terre Sainte ? Chose extraordinaire, les Templiers ont conclu alliance avec les envahisseurs venus d'Asie centrale. En 1298, Jacques de Molay lui-même lancera une expédition templière en Terre Sainte et y remportera de prodigieux mais éphémères succès. Même, il reprendra un temps Jérusalem en s'alliant aux troupes du Grand Khan de Tartarie. On pourrait donc se demander si, à l'occasion de ces contacts diplomatiques et militaires, les hauts dignitaires n'ont pas eu la possibilité de nouer de discrètes relations avec les lamas d'Asie centrale. C'est une question qu'il convenait de poser.

Bien des développements seraient ici possibles sur la destinée posthume de l'ésotérisme si jalousement gardé par l'Ordre du Temple. Aujourd'hui encore paraissent des ouvrages qui se réclament explicitement de ces secrets. Par exemple, dans *Oubah*, Jacques Breyer affirme avoir incorporé tous les secrets du Temple, dans cette œuvre étrange où le mélange du sérieux et du burlesque rappelle les Mystères du théâtre médiéval.

Quels pouvaient bien être ces secrets templiers si soigneusement protégés ? Quelles étaient ces énigmatiques figures représentant le Baphomet, la prétendue « idole » des Templiers ? D'étranges têtes barbues, pense-t-on ; ou encore des figures androgynes qui auraient symbolisé l'union indissoluble, la complémentarité divine des deux principes, des deux polarités cosmiques. Mais, et nous retrouvons là le problème de la puissance politique internationale du Temple, ne peut-on pas voir dans ces figures un talisman particulièrement efficace ? Dans un livre étonnant, *Jean de Fodoas*, Maurice Magre, écrivain qui était particulièrement au courant des choses de l'occultisme, avance l'hypothèse selon laquelle les Templiers disposaient dans les combats d'une figure baphométrique magiquement chargée qui leur assurait la victoire jusqu'à ce qu'elle leur soit volée, lors d'une rencontre entre l'armée chrétienne et les envahisseurs mongols (l'étrange alliance ne s'était pas maintenue longtemps). Maurice Magre écrit :

« Lorsque l'Occident sentit la menace des Mongols, Henri de Silésie réunit toutes les forces chrétiennes disponibles devant Liegnitz, en Bohême, pour livrer bataille à l'armée mongole commandée par Kaidou. Il avait avec lui les Templiers et les chevaliers teutoniques, l'élite des guerriers d'Europe. Sa supériorité numérique était écrasante, et il allait vaincre. Au moment où les Mongols commençaient à se disperser, les troupes d'Henri de Silésie virent subitement se dresser au milieu des troupes mongoles, brandie au bout d'une perche, l'image d'une tête humaine barbue, d'un aspect horrible. On a ajouté plus tard que, autour de la tête, il y avait des dessins. Et les Mongols eurent la victoire par un brusque redressement qui avait un caractère magique ». Est-ce parce que l'Ordre avait été abandonné subitement par les forces protectrices et avait perdu ce talisman que le roi et le pape ont pu si facilement écraser le Temple ?

Maurice Magre ajoutait : « Il se pourrait bien que les grands conquérants, ceux qui ont une emprise sur les peuples de l'Univers, fussent des hommes qui se sont servis de la magie et ont canalisé les forces du monde à leur profit, au moyen de signes ».

Sans aller jusque-là, on ne saurait nier que les très hauts initiés de l'Ordre du Temple semblent avoir eu des connaissances supranormales étendues. Plusieurs d'entre eux, emprisonnés en Touraine, dans le donjon du château de Chinon, tracèrent sur les murs de leurs cachots des graffiti symboliques, et des générations d'érudits feront assaut de virtuosité pour les déchiffrer.

C'est sans doute l'alchimiste moderne Eugène Canseliet qui, dans son livre *Deux logis alchimiques*, a réussi à interpréter le dessin le plus énigmatique et le plus complexe. On est stupéfait, en lisant cette interprétation, de voir que les Templiers connaissaient, d'une manière indéniable, le déroulement à venir du cycle terrestre jusqu'à la période apocalyptique moderne dans laquelle nous sommes entrés. Cet étonnant dessin ne serait rien d'autre qu'un diagramme où se trouverait schématisé le déroulement du cycle terrestre tout entier.

Canseliet, dans son ouvrage, pp. 100-101, écrit :

« Du cycle que la nature parcourt invariablement, les Templiers captifs au donjon de Chinon, dans l'attente du supplice, nous laissèrent parmi d'autres et non moins curieux graffiti, le schéma abrégé, sur la muraille de leur cachot. Dans l'embrasure de la porte, gravé au stylet sur la pierre tendre, un cercle se distingue nettement dont la partie droite, seulement amorcée, fut à dessein biffée de traits verticaux. En effet, l'âge d'or et l'âge d'argent étaient révolus, sur les quatre occupant le cercle en entier, quand les initiés du Temple, vers 1308, soumièrent à la postérité et fixèrent un instant pour elle l'impitoyable marche du temps. Voilà pourquoi, tel un gnomon projeté sur le cadran cosmique, un rayon parti d'un cercle plus petit, se situant au centre du tracé et qu'un S nous dit être le soleil, sépare en deux tranches égales le secteur supérieur englobant l'âge d'airain. Chaque moitié figurant, de la sorte, l'une les trois cents ans écoulés, l'autre les trois cents ans à parcourir, et chargée d'un B, lequel avait chez les Latins la même valeur numérale. Ces six siècles sont encore exprimés, en haut et à gauche du dessin, par les lettres A, B, C, D, E, F, dont la première, de plus grande dimension, est reliée par une accolade à un A semblable, placé immédiatement au-dessous, pour désigner avec lui, par l'initiale, les deux âges représentés. A droite du Soleil et légèrement plus haut, on remarque la Lune, puis la Terre — le globe surmonté de la Croix — dont la destinée s'arrêtera momentanément avec la fin de l'âge de fer, compris dans le quart de cercle inférieur. Là, l'aiguille du Templier inconnu poursuit maintenant sa progression inexorable, jusqu'à ce que, parvenue à la verticale, elle marque, dans le fracas des trompettes, le temps de la grande tribulation. Alors les Elus pourront répéter les paroles prophétiques du visionnaire de Patmos : « Je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'existait plus ».

L'Ordre du Temple ne semble-t-il donc pas avoir détenu une connaissance vraiment profonde, entière, du devenir global de l'humanité et des éventuels moyens de diriger ce devenir, par l'élévation de la Puissance supérieure latente dans tout être humain ordinaire non encore « éveillé » ?

Nous nous bornerons à mentionner rapidement certaines caractéristiques templières dont la connaissance fut répandue. Par exemple, le rôle spécial du nombre 8 (on connaît bien les chapelles templières de forme octogonale, qu'on trouve à Laon, à Metz, à Londres, etc.), nombre qui représentait pour les Templiers un symbole sacré du fait de leur dévotion aux huit béatitudes évangéliques. Par exemple aussi le fameux étendard du Temple, qui ne fut jamais retrouvé (nous aurons à revenir sur cette disparition) et qui était mi-partie noir et blanc ;

on retrouve ici symbolisée l'indissociable complémentarité des deux principes, positif et négatif, présents en toutes choses.

Les Templiers ont laissé des traces de leur implantation dans de multiples sites, en France et à l'étranger, et on y retrouve fréquemment des représentations symboliques.

Notre ami Guy Tarade, infatigable découvreur des sites « insolites » de la Côte d'Azur, a procédé à une étude approfondie des traces de la présence et du rôle, particulièrement important, des Templiers dans le comté de Nice. Par exemple, dans le village d'Utelle, l'un des fiefs templiers de la région, il a découvert — ce sont ses propres termes — une énigmatique « plaque au serpent ». « Cette plaque, écrit-il, est scellée dans un mur à un mètre cinquante du sol ; un anneau paraît solidaire de l'ensemble, et cet anneau servait à attacher mulets et chevaux devant une importante bâtisse. Donc, le cavalier qui entre avec sa bête devait obligatoirement se pencher et de ce fait se trouvait face à face avec le symbole ».

Mais il est temps de revenir à ce qui est plus exactement le sujet de notre ouvrage : les Templiers considérés, tout au moins en ce qui concerne les échelons supérieurs de leur Cercle Intérieur, comme l'une des formes successives qu'ont revêtues les vrais « gouvernants invisibles » de l'Europe.

Buts politiques secrets de l'Ordre du Temple

Jean Marquès-Rivière, cet étrange personnage si bien au fait du problème des dirigeants secrets de l'Histoire mondiale, a écrit, dans *Histoire des doctrines ésotériques* (pp. 276 277) quelques lignes qui indiquent fort bien l'aspect politique du Cercle Intérieur de l'Ordre du Temple : « Il semble bien qu'un groupe exista au sein des Templiers qui possédait des buts secrets de puissance, soutenus par un ésotérisme rigoureux, l'un devant aider et fortifier l'autre ». Quel était donc ce grand dessein, ce but fondamental des Templiers ? Réaliser à leur profit l'unité du monde occidental, en devenir les véritables dirigeants occultes. Pour cela, quel moyen à employer ? L'alliance effective du pouvoir temporel et de l'autorité spirituelle ? Il fallait obtenir que, loin de s'affronter, la Croix et le Croissant se réconcilient, que la Méditerranée cesse d'être un fossé et devienne un terrain d'union, d'inter-relations entre la Chrétienté et l'Islam.

L'Ordre du Temple, qui ne se contentait pas de simplement rêver à cette société idéale, avait fort bien compris, par un raisonnement étrangement moderne, que, pour espérer voir disparaître un jour l'opposition navrante entre la Chrétienté et l'Orient, il fallait travailler à développer méthodiquement les échanges commerciaux entre les deux groupes. Les Templiers ne cessèrent de s'efforcer à mettre la main sur l'industrie, sur le commerce, sur les échanges financiers entre la Chrétienté et le monde musulman. Ils y réussirent chaque jour davantage, jusqu'à leur dissolution forcée ; ils construisirent et développèrent méthodiquement les sous-bassements économiques et financiers nécessaires à leurs projets. Ce Grand Dessein, dont la réalisation de l'unité européenne elle-même ne devait être qu'une étape, ambitionnait donc de réorganiser complètement les structures de la société humaine connue et de bouleverser les normes traditionnelles.

Si la plupart des dirigeants politiques de cette époque n'étaient considérés par l'activité secrète du Temple que comme de simples pions, des agents d'exécution ignorants des plans secrets, il y eut quand même quelques exceptions. Ce fut le cas particulièrement de deux empereurs du Saint Empire Romain Germanique : tout d'abord de Frédéric Barberousse, qui était habité par l'idéal du Monarque Universel, et qui avait pris le titre de *Dominus Mundi*, Seigneur

du Monde. Ce fut celui aussi de Frédéric II de Hohenstaufen, cet empereur qui scandalisa tant Rome en multipliant les contacts avec les initiés musulmans au lieu de les combattre en participant aux Croisades. Sans aucun doute, cet empereur d'Allemagne n'était pas un figurant, et était même parvenu dans les premiers rangs des dirigeants secrets du monde. En 1228 c'est même lui qui présida à Saint-Jean-d'Acre la « Table ronde » qui réunit les chefs secrets de tous les ordres de chevalerie, tant chrétiens que musulmans. Cette table ronde est connue par un document appelé *Pactio Secreta*.

Aujourd'hui, dans la partie la plus montagneuse et la moins fréquentée de l'Italie centrale, la province des Pouilles, se dresse, dans la commune d'Andria, un colossal château fort qu'avait érigé l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen. Notre ami Robert Charroux peut à bon droit qualifier cet édifice de « Château du Maître du Monde ». Cette massive forteresse, le Castel del Monte, est entièrement construite selon un plan octogonal, comme les chapelles templières. Si par la suite il fut utilisé tant bien que mal comme demeure résidentielle, rien ne laisse supposer qu'à l'origine il ait été conçu comme résidence impériale : il est significatif que la forteresse n'ait pas comporté, sauf dans les annexes destinées à loger la garnison, de pièces utilitaires.

On n'y trouve ni chambre à coucher, ni salle à manger, ni salon de réception. Tout laisse penser que du vivant de l'empereur ce Castel del Monte n'avait fonction que d'apparat, et ne servait pas pour n'importe quelle solennité, mais bien pour des réunions et des cérémonies initiatiques. La disposition octogonale est partout répétée dans le plan du château, et toutes les pièces sont ordonnées autour d'une pièce centrale également octogonale, appelée chambre du maître. Cette chambre devait être donc la « Chambre du Milieu », partie la plus abritée, donc la plus sacrée, de l'ensemble.



Pour fournir un tableau complet, il faudrait faire entrer en ligne de compte non seulement les desseins politiques secrets de l'Ordre du Temple, mais aussi ceux d'autres ordres chevaleresques du Moyen Age, qui étaient dans des rapports de connexion, ou au contraire de concurrence, voire de rivalité, avec les premiers. Il conviendrait par exemple de considérer les Chevaliers Teutoniques. L'Ordre Teutonique, par lequel on désigne couramment l'Ordre des Chevaliers de Sainte Marie des Allemands, avait été fondé à Jérusalem par des chevaliers allemands venus en pèlerinage aux lieux saints. De même que le Temple, cet Ordre à la fois monastique et militaire, avait dû plus tard se replier en terre chrétienne. D'abord réfugié à Venise, il s'implante ensuite, là où il devait s'illustrer, à Marienbourg, sur les frontières orientales du Saint Empire. C'est à lui et à un autre ordre militaire, celui des Porte-Glaives, qui fusionne en 1237 avec l'Ordre Teutonique, qu'est due la germanisation de toutes les « marches » à l'est du Saint Empire : la Poméranie, la Prusse, les pays baltes. Les pays que les Chevaliers avaient conquis et qu'ils administraient, formaient un Etat souverain gouverné par le Grand Maître qui siégeait à Marienbourg et qui, comme c'était le cas chez les Templiers, avait un pouvoir absolu sur tous les membres de l'Ordre. L'Ordre recrutait uniquement parmi les nobles de sang germanique et les membres prononçaient quatre vœux : les trois vœux monastiques (pauvreté, chasteté, obéissance), et le serment de ne jamais reculer (*usque ad mortem*, jusqu'à la mort) devant « les ennemis de Dame Sainte Marie et de son Divin Fils ». Leur uniforme ressemblait à celui des Chevaliers du Temple, à cette différence près que la Croix teutonique n'était pas rouge mais noire, « de sable » selon le vocabulaire héraldique.

Après avoir dominé l'Europe orientale, les Chevaliers Teutoniques finirent par être vaincus et le traité de Thorn, en 1416, en fit pratiquement des vassaux de la Pologne.

En 1525, le Grand Maître de l'Ordre Teutonique, Albert de Brandebourg, se convertit au luthéranisme, se proclame Duc souverain de Prusse (1) et se marie.

L'Ordre Teutonique perd alors son statut monastique et devient un Ordre de chevalerie laïc. C'est aux Chevaliers Teutoniques qu'il convient de faire remonter différentes sociétés secrètes allemandes qui maintiendront l'idéal national germanique jusqu'à nos jours.

Les Trésors des Templiers

Des desseins politiques importants, secrets ou avoués, supposent qu'on puisse librement faire usage de ressources financières importantes, et que soit établie dans ce domaine une infrastructure méthodiquement organisée. Les Templiers n'eurent garde de négliger cette nécessité pratique élémentaire. D'ailleurs, ils se firent banquiers.

Bien des historiens haussent les épaules dès lors qu'on parle des « trésors templiers ». Pourtant, à peu près partout où l'Ordre du Temple a été implanté, des traditions orales populaires et certains vieux documents écrits sont consacrés à des trésors soigneusement cachés par les Chevaliers (les « *Moines Rouges* » comme les appellent curieusement les traditions bretonnes). Ces trésors seraient même magiquement gardés. Robert Charroux leur consacre tout le chapitre III de son passionnant — et très exact — panorama des *Trésors du monde* (2).

On a abondamment parlé des « coffres » de Roger Lhomoy, particulièrement de ceux qu'il avait découverts dans une vaste salle souterraine sous le donjon du château de Gisors. La simple mention de ces fouilles « maudites » suffit à soulever sarcasmes ou indignation chez les officiels. Cependant, il n'y a pas de fumée sans feu. Et au printemps 1970, les journaux ont fait mention de la découverte fortuite, à Gisors même, de pièces d'or anciennes frappées des symboles du Temple. Tout lecteur attentif et sans parti pris de l'ouvrage de Gérard de Sède : *Les Templiers sont parmi nous* (3), constatera que les faits décrits et interprétés constituent un faisceau impressionnant de coïncidences. Il n'est guère convaincant de le nier encore.

Un autre trésor fabuleux se trouverait caché au château d'Arginy où Jacques Breyer, l'un des ésotéristes actuels qui se réclame directement de l'héritage du Temple, tenta vers 1950 de dangereuses évocations magiques. On pourrait citer bien d'autres sites traditionnellement associés à un trésor templier caché. N'oublions pas que nulle part les hommes de Philippe le Bel ne trouvèrent, dans les divers bâtiments templiers, les fantastiques trésors qu'ils espéraient bien saisir à l'improviste.

C'est ainsi que l'un de ces trésors du Temple se trouverait caché sous les ruines de l'ancienne citadelle de Nice. Guy Tarade, dans une note inédite sur le trésor des Templiers de Nice, remarque que « à l'heure actuelle bien peu de promeneurs se doutent, en foulant la colline du château, que sous leurs pieds dort un fabuleux trésor ».

Il existe une sorte d'alphabet des signes hiéroglyphiques secrets par lesquels les Templiers signalaient aux futurs découvreurs initiés l'emplacement précis des trésors cachés et les pièges (pierres tournantes, trappes, fausses issues, etc.) à éviter. Jeanne de Grazia a publié dans la collection Le Masque un passionnant roman policier : *Le puits des Templiers*. Il s'agit assurément d'un roman, mais dont l'auteur témoigne d'une connaissance très précise des signes dont les Templiers ont jalonné l'accès de leurs trésors.

1 — Ce sera le noyau de la puissance prussienne.

2 — Lire dans la même collection : *Trésors du monde* par Robert Charroux, A 190*.

3 — Aventure mystérieuse, A 185**.

A côté de ces nombreux trésors locaux éparpillés un peu partout, là où existaient des commanderies templières, ne peut-on supposer l'existence d'un trésor principal, le plus important de tous et aussi le plus jalousement gardé ? Dans les *Centuries de Nostradamus* on trouve ce quatrain (x, 81) :

« Mis trésor Temple, citadins hespériques
« Dans icelui retiré lieu secret
« Le Temple ouvrir... »

Où pourrait se situer ce grand trésor central du Temple ?

Il vient à l'esprit, tout de suite, de répondre en songeant à la mystérieuse chapelle souterraine qui se trouverait sous les fondations du château fort de Gisors. Doit-on penser que l'impressionnant nombre de coffres entrevus par Roger Lhomoy lors de sa découverte étaient tous remplis de pièces d'or ? Notre ami Claude d'Ygé, qui a de bonnes raisons de penser que les Templiers connaissaient le secret de la transmutation métallique, estimait que ces coffres ou ces sarcophages auraient pu être remplis de pièces et de médailles en or alchimique. Quoi qu'il en soit, que l'or soit alchimique ou non, l'existence d'une série de grands coffres bourrés de pièces précieuses suffit peut-être à expliquer quel luxe extraordinaire de précautions a été déployé pour tenter d'instaurer le black-out complet sur la trouvaille de Gisors. Ainsi ce détail révélateur : les fouilles organisées par les Beaux-Arts, et qui devaient rester inachevées, furent surveillées par un important détachement militaire. C'est donc que l'enjeu était de taille. On pourrait d'ailleurs se demander si tout simplement ce qui a été trouvé à Gisors n'a pas été mis en lieu sûr dans quelque cachette secrète officielle.

Il existe un site très étrange, celui de la forêt d'Orient, dans l'est de la France. Louis Charpentier, dans son livre magistral, *Les mystères templiers*, a minutieusement étudié cette région champenoise qui était tout entière un fief du Temple. L'épais massif forestier était sillonné de canaux et de pièces d'eau artificiels, qui constituaient un exploit technique énigmatique. En effet, ils n'avaient apparemment aucun but utilitaire, et ne servaient notamment pas à l'irrigation.

Mais toute cette région était le fief ancestral de Hugues de Payens, principal parmi les Chevaliers fondateurs de l'Ordre du Temple. On a donc toute latitude de supposer que loin d'être simplement l'un des nombreux fiefs templiers du royaume de France parmi d'autres, la forêt d'Orient (remarquons ce nom d'Orient, évocateur de la Terre Sainte, la terre où naît la lumière) représentait pour le Cercle Intérieur de l'Ordre un centre particulièrement important. Ces travaux hydrauliques si complexes seraient donc un dispositif stratégique établi pour rendre le réduit forestier facile à défendre. On pourrait également supposer que, comme le sera, bien plus tard, un grand trésor de guerre nazi, le plus important des trésors templiers a été noyé au centre du dispositif aquatique, dans les eaux stagnantes de l'un des étangs artificiels de la forêt d'Orient.

La vieille cité de Laon, où l'on trouve d'ailleurs l'un des exemples les plus caractéristiques de chapelle octogonale, a été un autre centre, bien plus connu que la forêt d'Orient, des activités templières en France. La vieille ville est littéralement truffée de souterrains, et les Templiers n'auraient eu que l'embarras du choix s'ils avaient voulu y dissimuler quoi que ce fut.

Cependant, avant de songer encore à d'autres sites possibles, ne pourrait-on imaginer que l'Ordre du Temple ait précisément abrité son trésor le plus considérable dans le fief le plus important qu'il possédait, où résidait son Grand Maître : Paris ? Au moment du procès, les chevaliers possédaient un tiers du Paris de l'époque, et ce territoire, (qui couvrait l'étendue de

l'actuel vieux quartier du Temple, ainsi nommé parce qu'il appartenait à l'Ordre) échappait à l'autorité royale. Il est possible donc que ce soit dans une cachette souterraine du vieux Paris que les Templiers aient enfoui leur trésor le plus important.

Mais est-il nécessaire de considérer que le trésor le plus cher pour le Cercle Intérieur de l'Ordre consistait en une quantité fabuleuse de pièces d'or, de bijoux et de pierreries ? Était-ce la richesse financière, matérielle, de l'Ordre — dont l'abondance était indéniable — qui était la plus importante ?

On peut supposer que les Templiers cachèrent avec ferveur leur célèbre étendard, le Beauséant, qui ne fut jamais retrouvé par les hommes de Philippe le Bel. A un degré moindre de probabilité, on pourrait imaginer que les Templiers avaient découvert en Terre Sainte l'arche d'alliance, que les Romains n'avaient jamais retrouvée, et qu'ils l'ont très soigneusement dissimulée. On pourrait songer aussi au Saint Graal, ou à des documents originaux concernant Jésus-Christ. On pourrait aussi penser à des secrets remontant aux Atlantes, transmis aux Egyptiens, puis à des initiés musulmans, qui les auraient alors communiqués aux Templiers.

L'ombre du Temple

On a écrit des volumes entiers pour savoir si l'Ordre du Temple avait secrètement continué à survivre après sa dissolution et si ses instances les plus occultes s'étaient perpétuées. Ce qui serait une implication logique de l'existence d'une Grande Maîtrise secrète de l'Ordre.

Commençons par écarter l'objection de principe qui consiste à nier toute survivance laïque du Temple puisque l'Ordre dissous par décision papale était, dans ses buts comme dans sa structure, un Ordre monastique dont les membres prononçaient les trois vœux monastiques. Les hommes qui aujourd'hui se réclament de l'Ordre du Temple sont loin d'avoir une vie personnelle monastique : beaucoup sont mariés, ils possèdent des biens.

Il est facile de répondre à cette objection : la décision papale obtenue par Philippe le Bel entraînait la sécularisation de l'Ordre du Temple, si bien que l'héritage traditionnel, les symboles et les rites initiatiques qui étaient les siens, n'étaient plus assujettis à la conviction du régime monastique. De plus, les organisations, comme tout ce qui est humain, évoluent dans leurs structures, sous peine de se trouver coupées de leur temps, et de devenir objet de musée, survivances folkloriques. Ainsi, il existe encore de nos jours des Ordres de chevalerie, héritiers en droite ligne des ordres du Moyen Âge. Mais ils n'ont plus pour fin de porter la guerre en Terre Sainte et l'on verrait mal leurs membres, aujourd'hui, se battre en armure sur un destrier. Cependant, le symbolisme de l'initiation chevaleresque, et ses buts, sont restés foncièrement les mêmes. Simplement, ils ont été transposés et appliqués de manière différente au fur et à mesure que les conditions de vie de l'idéal occidental ont changé. L'idéal chevaleresque demeure, même si ce n'est plus le temps des Croisades.

On peut donc supposer que le Dessein secret templier d'établir un gouvernement idéal à l'échelle mondiale, a lui aussi trouvé des héritiers. On retrouverait ce dessein dans le Discours maçonnique prononcé au début du XVIII^e siècle par le Chevalier Michel de Ramsay, disciple de Fénelon : « Le monde entier, affirme-t-il, n'est qu'une grande République dont chaque nation est une famille et chaque particulier un enfant ». Ce qui nous amènerait au problème d'une filiation secrète entre les Templiers et les Frères de la Rose-Croix (1), problème parallèle

1 — Voir les documents révélés par Roger Caro dans sa publication récente : *Légende des frères aînés de la Rose-Croix*.

à celui des rapports entre les desseins secrets du Temple et les hauts grades maçonniques tels qu'ils se manifestent en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Ce qui nous mènerait à un problème dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant : de savoir ce qu'il faut penser de cette thèse selon laquelle la Révolution française a pu vouloir « venger » le Temple et Jacques de Molay en détruisant le pouvoir temporel de la Papauté et l'autorité royale en faisant emprisonner, avant de le condamner à mort, le dernier des Capétiens dans la tour même du Temple qu'avait anéanti son ancêtre Philippe le Bel.



Dès avant la Révolution française, ne rencontre-t-on pas certaines affaires mystérieuses où l'on peut déceler l'influence de « l'ombre du Temple » secrètement perpétuée sur l'Histoire de France. Ou plutôt des affaires à propos desquelles seraient intervenues des directives émanant d'une survivance occulte du véritable pouvoir qui avait été celui du Cercle Intérieur de l'Ordre du Temple.

Par exemple, il conviendrait de s'interroger sur les questions que pose la carrière météorique de Jeanne d'Arc. Sans rien ôter à sa valeur personnelle, sans même parler du problème de la sainteté, tout se passe comme si, durant la première partie de sa mission, cette toute jeune fille s'était trouvée « épaulée » d'une manière vertigineusement efficace. Toutes les portes, même les plus fermées, se sont ouvertes devant elle, à l'époque où les femmes, si nobles soient-elles, n'avaient pas à intervenir dans les affaires d'ordre politique et n'avaient même aucun pouvoir de décision dans l'administration de leurs propres foyers.

Imaginons maintenant l'accueil que recevrait une jeune fille de seize ans si elle se rendait à l'Élysée pour demander au chef de l'État de lui confier la mission sacrée dont Dieu l'a investie. Assurément, elle ne serait même pas reçue en audience et sa démarche se terminerait sans doute par un examen psychiatrique sérieux. A l'époque de Jeanne d'Arc, il devait être bien plus difficile encore, pour un personnage comme elle, d'avoir accès auprès des grands. Il est assurément simple d'invoquer les miracles, qui sont capables par définition de tout obtenir. Mais il serait logique, et cela éclairerait tout, de supposer que la mission de Jeanne d'Arc était appuyée, voire même suscitée, par l'intervention d'une très puissante société secrète, au recrutement très aristocratique, et qui se rattacherait sans doute à une survivance inconnue de l'Ordre du Temple. Quel pouvait bien être en effet le prodigieux secret que Jeanne n'a pu confier au futur Charles VII que seule à seul. N'était-il pas relatif à l'Ordre du Temple ?

D'autres personnalités, sous le même règne de Charles VII, touchèrent très certainement elles aussi, aux plus hauts secrets templiers mystérieusement préservés : Agnès Sorel, la belle favorite du Roi, qui était en fait la véritable souveraine, car le pauvre Charles VII ne semble guère avoir eu de capacités politiques exceptionnelles ; le Grand Argentier Jacques Cœur, financier et alchimiste, était peut-être héritier des hauts secrets templiers concernant les routes commerciales directes entre la Chrétienté et l'Orient, ainsi que des échanges de tous ordres qui pouvaient se faire entre les deux mondes.

A l'étranger, il se trouve que Christophe Colomb appartenait à un tiers-ordre qui se réclamait d'une filiation temporaire. C'est du Temple réduit à une existence occulte, mais toujours actif, que le navigateur aurait tenu sa mission de découverte. Les Templiers connaissaient fort bien l'existence d'un continent américain, et leurs vaisseaux disposaient même, semble-t-il, d'instructions secrètes de navigation qui leur permettaient éventuellement de l'atteindre : Louis Charpentier a réuni, à ce propos, des indices plus que troublants.

Revenons à la France du XVII^e siècle. Si génial et machiavélique qu'ait pu paraître et qu'ait été le Cardinal de Richelieu, il n'était cependant que l'émanation des gouvernants invisibles qui travaillaient à tout mettre en œuvre pour réaliser le Grand Dessein Templier : l'unification de l'Europe sous la souveraineté de la France (1), considérée comme le véritable fer de lance du pouvoir templier secret.

Si nous passons au règne de Louis XIV, nous rencontrons une énigme historique célèbre : celle du Masque de Fer. À l'évidence, les identifications du mystérieux prisonnier incarcéré successivement à la forteresse de Pignerol, à l'Île Sainte-Marguerite et au château d'If, avec un simple agent secret ou un diplomate italien de médiocre importance, ne résistent pas à l'examen. De nos jours, les services secrets de tous les bords ne reculent pas devant une pure et simple liquidation pour éliminer un gêneur que de hautes protections ne « couvriraient » pas. Dès lors qu'on admet qu'il ne s'agit pas d'un personnage fort important et dont la disparition pourrait s'avérer dangereuse, on doit admettre aussi qu'au XVII^e siècle, le pouvoir devait éprouver encore beaucoup moins de scrupules à faire disparaître de la scène un comparse devenu gênant.

D'autre part, quel besoin avait-on de masquer le prisonnier, alors que le visage d'un comparse, même ayant exercé des fonctions diplomatiques, n'avait aucune chance d'émouvoir les simples gardiens des prisonniers d'État.

Bien plus troublante, certes, est l'hypothèse qui identifie le Masque de fer au surintendant Nicolas Fouquet. Là encore, une difficulté s'élève : Fouquet était très certainement un haut personnage, mais quel besoin avait-on de faire courir le bruit de sa mort, si c'était faux ? Pourquoi tant de précautions ? Après tout, on connaît, avant Fouquet, d'autres cas de surintendants des finances tombés en disgrâce et qui furent emprisonnés ou même pendus : ainsi sous les Valois Enguerrand de Marigny, au gibet de Montfaucon. Ceux-là aussi avaient été très puissants et comptaient de très nombreux amis ; ce qui n'avait pas empêché que ces amis ne les abandonnent et aucune tentative n'avait été faite pour les sauver de leur triste sort, une fois perdue la faveur royale.

Pour notre part, nous pensons que la seule explication qui puisse résoudre réellement l'énigme du Masque de fer, c'est, aussi fantastique qu'elle puisse sembler, celle qu'avança Voltaire et qui fut dramatiquement mise en scène par Alexandre Dumas père, dans son roman, et reprise par les adaptations qu'on en fit au cinéma. Le Masque de fer, c'était le frère jumeau de Louis XIV ; bien plus, c'est lui qui aurait dû régner sur le royaume, puisque, né après Louis XIV, il devait légalement être considéré comme l'aîné. À une dame de la cour qui le suppliait avec insistance de lui révéler enfin le secret du Masque de fer, le roi Louis XV réclama au préalable un serment si solennel (car, affirmait-il, l'honneur même de la monarchie se trouvait en jeu) que la dame n'osa aller plus loin.

L'ironie de l'histoire venait de ce que, si la raison d'État, où intervinrent les gouvernants invisibles qui veillaient sur le sort du royaume, s'empara de l'affaire, (au moment où le jeune prince, sans doute poussé par une faction politique, se rendit à Versailles pour tenter d'y faire reconnaître son droit au trône) toute l'affaire avait été purement et simplement déclenchée par le désarroi de la famille royale devant un cas gynécologique rare et un problème dynastique encore jamais vu. Le roi avait officiellement un héritier, salué par les salves de canon d'usage, le bébé avait été solennellement présenté au peuple. Or, plusieurs heures après, ce qui peut arriver dans le cas d'une naissance de jumeaux, la reine fut prise de nouvelles douleurs et mit au monde un second garçon. Normalement, on aurait dû déclarer les premières proclamations nulles et non avenues, et présenter alors le vrai roi de France, c'est-à-dire le second

1 — Napoléon reprend ce grand rêve politique.

enfant, légalement l'aîné. Par crainte de complications devant ce cas, prévu par les textes mais qui ne s'était jamais produit en France, pas même au temps des Mérovingiens, on préféra cacher la naissance du second jumeau et le faire élever discrètement à la campagne. Le malheur voulut, (car le jumeau royal se trouva dès lors voué à finir ses jours emprisonné et masqué) que le jeune prince, à l'approche de sa vingtième année, eut la révélation du secret de sa naissance et vint étourdimement à Versailles pour y réclamer sa place légitime.

Il était évidemment impossible de lui donner satisfaction : même si Louis XIV avait eu l'inouïe générosité de céder son trône à son frère, Mazarin n'aurait sans doute pas manqué de faire jouer la raison d'Etat, qui contraignait la royauté française à éviter tout incident susceptible de faire mettre en cause par le peuple la cohérence dynastique.

Les tribunaux secrets

Il est devenu banal d'affirmer que « la réalité dépasse la fiction ». On pourrait sans doute en multiplier les exemples. On doute volontiers de la vraisemblance des épisodes rocambolesques que l'on rencontre dans les romans de cape et d'épée comme *les Pardaillan* de Michel Zevaco, que l'on trouve aujourd'hui dans les films de James Bond. Et pourtant n'y a-t-il pas, dans le passé comme de toujours, des faits réels tout aussi extraordinaires ?

On montre dans l'ancien château royal du Vivier (dans l'actuelle grande banlieue Est de Paris), l'une des résidences favorites de Charles VI, la « salle du tribunal secret ». Son agencement était digne des romans fantastiques les plus incroyables. Qu'on en juge. L'accusé était assis sur un siège machiné. Lorsqu'il prononçait la sentence de mort, le président du tribunal tirait un levier, et le malheureux condamné dégringolait dans une oubliette où son corps tombait sur des lames acérées qui le découpaient en morceaux. Au fond du puits, une eau courante entraînait ces morceaux dans la grande pièce d'eau où ils servaient à nourrir les poissons. Assurément, ce tribunal secret devait fonctionner pour de redoutables affaires d'Etat. Mais les connaîtra-t-on jamais ?

Ceci nous amène à mentionner les sociétés secrètes qui se constituaient en redoutables tribunaux. La plus célèbre était la Sainte Vehme, dans le Saint Empire Romain Germanique, dont la survivance secrète jouera bien plus tard, semble-t-il, un rôle non négligeable dans l'avènement du nazisme.

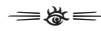
C'est à la Sainte Vehme qu'il faut attribuer peut-être l'invention, en tout cas l'usage, à l'époque de la Renaissance, de cet effrayant instrument de supplice qu'on appelait la Vierge de Nuremberg. Elle consistait en une grande statue féminine métallique et creuse, à l'intérieur de laquelle d'innombrables pointes acérées transperçaient lentement le malheureux qui s'y trouvait enfermé.

Comme il n'existe aucun procès-verbal officiel d'exécution publique à l'aide de ce supplice, il faut donc en conclure que la Vierge de Nuremberg était utilisée pour des exécutions secrètes ; ce qui laisse à penser que ce mode épouvantable de mise à mort, la Sainte Vehme, qui châtiait normalement en pendant expéditivement le condamné à un arbre de la forêt, le réservait aux condamnés que son redoutable tribunal estimait assez coupables pour leur faire endurer les souffrances les plus raffinées.

L'étrange crypte initiatique du château d'Ambleville

Le grand château d'Ambleville, dans le Vexin français, fournit un bel exemple de château Renaissance ; Léonard de Vinci lui-même en dessina les jardins. Or, on trouve dans le soubassement du château un couloir qui aboutit à une petite crypte semi-circulaire. Au centre de cette crypte se dresse un fort curieux monument : un socle en forme de pyramide tronquée, constitué de crânes en pierres superposés, surmonté d'une croix entourée d'un carré reposant sur une de ses pointes. Il n'est pas invraisemblable de supposer que cette crypte a servi, sous la Renaissance et encore après, à célébrer des rites initiatiques. Et, très probablement, ceux d'une confrérie secrète se réclamant de la filiation templière.

Vraiment, l'omniprésence des Templiers dans le royaume de France est manifeste. Nous allons voir maintenant certains de leurs héritiers spirituels préparer méthodiquement, machiavéliquement, la révolution française comme les événements qui devaient en découler, lorsque montera l'étoile de Napoléon Bonaparte.



3

HISTOIRE SECRÈTE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Dumas père avait-il vu juste ?

Qui n'a pas lu, dans sa jeunesse, le cycle de *Joseph Balsamo*, d'Alexandre Dumas père, et les œuvres qui le suivent (*La Comtesse de Charny*, etc.) ? Ces œuvres d'ailleurs n'ont absolument pas vieilli. Le thème majeur de ce cycle est celui-ci : loin que la Révolution Française soit un phénomène aussi soudain qu'un cyclone, elle est au contraire le résultat d'une préparation longue et méthodique. Le livre commence par une scène impressionnante, où Joseph Balsamo, le futur « Grand Cophte », comte de Cagliostro, se rend en Allemagne et y rencontre dans une caverne les trois chefs secrets, masqués, de l'Ordre des Illuminés, qui lui confient la mission de préparer méthodiquement le renversement de la royauté française.

On a eu beau jeu de s'en prendre à l'imagination débordante de Dumas père, et de prouver que non seulement il n'hésite pas à broder sur la vérité historique, mais qu'encore il invente de toutes pièces des événements qui ne se sont jamais produits. Par exemple, le célèbre visionnaire suédois Emmanuel Swedenborg ne pouvait pas figurer parmi les trois initiateurs de Cagliostro pour cette raison simple que, lorsque la scène se déroule, il était depuis déjà plusieurs années mort à Londres. Autre fabulation : l'un des épisodes les plus spectaculaires de Joseph Balsamo montre le vieil initiateur du Mage, Althotas⁽¹⁾, tuer la jeune épouse de Balsamo pour prendre son sang et ainsi se rajeunir magiquement.

Or Lorenza Feliciani, la jeune comtesse de Cagliostro, a suivi son mari jusqu'au bout de sa carrière mouvementée, exactement jusqu'au moment où, emprisonnée dans un couvent par le Saint Office, elle fut obligée de se faire la dénonciatrice de son mari.

Cependant, tout est loin d'être faux dans les romans d'Alexandre Dumas dont l'action se passe avant et pendant la période révolutionnaire. Il avait amplement puisé dans les mémoires d'époque, même en ce qui concerne les personnages qui nous semblent sortis tout droit de sa féconde imagination. Pour camper son « docteur Gilbert », Alexandre Dumas a sans doute eu recours à des mémoires inédits de Saiffert, médecin de la princesse de Lamballe. Ce Saiffert eut d'ailleurs une carrière aussi mystérieuse et mouvementée que le personnage qui lui ressemble. Comme le « docteur Gilbert », Saiffert était un disciple de Cagliostro, et l'une des personnes formées par les Illuminés de Bavière. Naturellement, Dumas père a apporté à son personnage diverses modifications ; par exemple en ce qui concerne les origines allemandes de Saiffert (de son vrai nom Seiffert), qui était sans doute originaire de Saxe ; et sur son passé,

1 — Qui, notons-le, existait réellement.

que Dumas laisse dans l'ombre, particulièrement le fait qu'il avait probablement commencé en Allemagne une carrière dans les ordres.

N'oublions pas que Dumas père, quand il le voulait, savait être un historien scrupuleux. Son livre, *La Route de Varennes*, constitue sans doute la meilleure étude jamais écrite sur la fuite de Louis XVI. Il eut accès à des sources inédites qu'ignorèrent de « vrais » historiens, qui s'occupèrent des mêmes événements, comme Thiers, et qui sont réputés pourtant plus sérieux que l'auteur des *Trois Mousquetaires*. Il est trop facile de ne voir en Alexandre Dumas qu'un sympathique plaisantin à la plume trop prolixe.

Les manuels très élémentaires eux-mêmes remontent des années en arrière pour trouver les origines des événements de 1789. Mais on se contente trop souvent d'invoquer la seule faiblesse de Louis XVI, incapable de résister aux coteries privilégiées qui s'opposaient à toutes les tentatives de réformes financières et sociales, que concevaient de grands ministres ; le souverain se montrait en effet incapable de les défendre malgré sa sympathie pour leurs réformes.

Après qu'il eut été congédié, le chancelier Maupéou confia, en parlant de Louis XVI : « Il est foutu » (sic). Et Turgot, sur le point de tomber en disgrâce, écrit à Louis XVI : « Sire, un roi d'Angleterre a été conduit à l'échafaud par sa faiblesse ». Il ne croyait pas si bien dire.

Mais convient-il, pour expliquer la genèse de la révolution, de s'en tenir aux seuls faits connus, et d'ignorer l'existence de toute une maturation secrète ? Ne vaut-il pas mieux tenir compte de toute une série d'actions occultes des gouvernants invisibles, agissant selon des plans systématiquement arrêtés ? En 1789, le comte de Saint Germain, revoyant la comtesse d'Adhémar devenue dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette, lui déclare :

« L'heure du repos est passée, les arrêts de la Providence doivent recevoir leur exécution ». Le plan arrêté par les Maîtres secrets du monde est inéluctable, et la conjoncture cyclique en rend l'exécution impossible à éviter (1).

Louis-Claude de Saint Martin écrivait : « Dieu est le seul monarque et le seul souverain des êtres ; il veut être le seul qui règne sur les peuples, dans toutes les associations et tous les gouvernements ». Il en tire cet axiome : « En tous les temps, les peuples servent alternativement de moyens à l'accomplissement du grand Œuvre de la Providence, selon leurs crimes comme selon leurs vertus ».

Dans sa *Lettre sur la Révolution*, le même initié proclame qu'il avait fallu « nettoyer l'aire avant d'y apporter le bon grain ».

Quatorze années avant 1789, l'abbé de Beauregard prêche du haut de la chaire de Notre Dame : « Oui, Seigneur, vos temples seront détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit ». Par-delà la révolution aristocratique de 1789, l'orateur prévoyait donc l'avènement de la révolution des Sans Culotte, et la proscription du catholicisme : en 1793, Notre Dame de Paris deviendra le « Temple de la Raison ».

Un autre personnage, particulièrement bien informé des desseins des Gouvernants invisibles, Jacques Cazotte (1720-1792), eut des paroles prophétiques. Au début de 1788, à Paris, au cours d'une soirée mondaine particulièrement réussie, il prophétisa le déchaînement révolutionnaire. On en eut la révélation pour la première fois en 1806, dans l'édition de ses œuvres complètes qu'établit un de ses fidèles amis, La Harpe.

Entendant les prédictions sinistres de Cazotte, l'auditoire s'exclame : « Oh ! C'est une ga-gaure, il a juré de tout exterminer ». Or Cazotte répond : « Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré ». Soulignons ce passage dans lequel Jacques Cazotte avoue l'existence de ses supérieurs occultes, qui avaient juré de jeter bas tout l'édifice de la France monarchique. Dans le *Post-*

1 — Lire dans la même collection : *Saint-Germain, le Rose Croix immortel* par J. Moura et P. Louvet, A 204**.

scriptum de la prophétie, à propos des émeutes de 1787, il ajoute : « Vous vous trompez... Si vous êtes encore à ne voir dans tout ce que nous avons vu que ce qu'on appelle une révolution... si vous croyez que celle-là est comme une autre, c'est que vous n'avez ni lu, ni réfléchi, ni senti ». Et à la marquise d'Argèle, Cazotte déclare : « Si vous saviez ce qu'une révolution doit coûter de sang, de larmes et de honte à notre pauvre France, vous élèveriez comme nous les yeux au ciel pour le supplier de nous en préserver ».

Bien des pages seraient nécessaires pour étudier les diverses prophéties et les visions qui précéderent la Révolution française. Dans *Joseph Balsamo*, de Dumas, cet épisode est célèbre : lorsque la jeune dauphine entre à Strasbourg en 1775, Cagliostro, la faisant regarder dans une carafe pleine d'eau éclairée par la flamme d'une bougie, lui fait voir une guillotine — instrument de supplice qui, à cette époque, n'avait pas encore été inventé.

Dans le numéro 81 (1^{er} juillet 1970) du *Bulletin confidentiel*, ronéotypé, de « *l'Eglise Normande* », publié à Jersey par Harold Dubosc, on trouve de fort curieuses révélations sur deux visionnaires normands célèbres. La première, Catherine Théot, avait été enfermée à la Bastille en 1779, et elle en était sortie quelques semaines avant que les insurgés ne prennent la forteresse le 14 juillet 1789. Les archives odiniques de Jersey rapportent que, sur la demande de Marie-Antoinette, Catherine Théot fut amenée devant elle et devant plusieurs princesses de la cour, et se vit promettre sa liberté si elle montrait ses dons de nécromancienne : « Elle fit apparaître alors... tous les anciens chefs va-nu-pieds (1) dont Questel, qui avaient été horriblement suppliciés à Avranches... ».

Questel, le chef des insurgés, fixa du doigt Marie-Antoinette et lui prédit sa mort prochaine. Subitement, le tableau disparut et fut remplacé par celui de l'échafaud, et la reine assista à sa propre mort ».

Horrifiée, Marie-Antoinette fit reconduire « *la sorcière Théot* » à la Bastille. Catherine Théot se lancera à corps perdu dans la Révolution et deviendra une sorte d'égérie illuministe de Robespierre. Puis, déférée au tribunal révolutionnaire, elle mourra à la prison de la Petite Force, un mois après l'exécution de Louis XVI.

Autre illuminée normande, la célèbre cartomancienne Marie Adélaïde Lenormand (1772-1843), qui devait, on le sait, annoncer en 1794 à Joséphine de Beauharnais, alors emprisonnée avec elle, qu'elle serait un jour plus que reine. On ne se doute généralement pas combien — et ceci vaut pour le passé comme pour le présent — la magie joue son rôle derrière l'apparence rationnelle des événements.



En recherchant les causes occultes de la révolution, il serait facile de penser que c'est la Franc-maçonnerie qui a mis le feu aux poudres dans la France de 1789.

Elle était alors très solidement implantée dans le royaume. En 1787, elle comptait entre quarante et cinquante mille membres, en ajoutant au nombre des Frères celui des Sœurs, membres des « Loges d'adoption » dont la princesse de Lamballe était la Grande Maîtresse.

De plus, certaines loges et certains grades étaient imprégnés de l'idéal égalitariste et souhaïtaient l'abolition des privilèges. Ce discours de réception au degré supérieur de Chevalier Ecossais, haut grade qui sera repris dans l'Illuminisme de Weishaupt, en témoigne :

« Le moyen de hâter une révolution dans l'esprit humain est de triompher pour toujours de l'oppression, ce sont les écoles secrètes de la philosophie. Ces écoles ont été de tout temps

1 — Il s'agit d'une révolte normande, à la fois autonomiste et provoquée par la misère paysanne, qui fut féroce réprimée en 1639 par les troupes royales.

les archives de la nature et des droits de l'homme. Par ces écoles, un jour sera réparée la chute du genre humain ; les princes et les nations disparaîtront de la Terre et la Terre ne sera plus que le séjour de l'homme raisonnable ».

Il faut pourtant supposer les influences d'un pouvoir plus fort que celui de la Franc-maçonnerie, supérieures ou parallèles, et faire intervenir les très souterraines activités des Illuminés.

Mais quelle définition générale peut-on donner de l'Illuminisme ?

Qu'est-ce qu'un Illuminé ?

Par définition, un homme qui a été soumis à une illumination. De quelle sorte : la réception intérieure d'une lumière divine. On peut donc avancer cette définition générale simple : l'Illuminisme caractérise toutes voies spirituelles où l'homme est représenté doué de la possibilité concrète d'atteindre à un état où il obtiendrait un contact intérieur avec la lumière, avec le Divin. Il s'agit en effet d'une expérience, où la Lumière Divine irradie le sanctuaire intérieur qu'est l'âme humaine ; d'une expérience qui se présente comme le couronnement et le but de la formation que subit l'être humain pour devenir apte à la connaître.

Le docteur H. Spencer Lewis, premier Imperator de l'Ordre Rosicrucien A.M.O.R.C., dans son présent cycle de manifestation (*Manuel rosicrucien*, p. 148 de l'édition française) remarque : « La sublime joie de la Conscience Cosmique, la Divine Illumination, ne peuvent être connues que par expérience ; et ceux qui, dans les siècles passés, sont parvenus à ce contact, ont écrit des centaines de livres contenant des descriptions fascinantes, comme pour inviter le chercheur sur le Sentier à être patient et persévérant dans son voyage vers le But ».

Il existe de nombreuses formes, diverses, d'Illuminisme. Nous nous restreindrons aux cas où existe au sein de sociétés secrètes initiatiques, la transmission d'un ensemble de rites collectifs dans lesquels s'est symboliquement cristallisé, si l'on peut dire, l'itinéraire intérieur qui mène à l'expérience humaine libératrice.

Nous limiterons également notre enquête chronologiquement, en nous bornant à ce qui concerne la fin du XIX^e siècle.

Les travaux d'Auguste Viatte, de René Le Forestier, de Gérard Van Rijnberk, de Marc Haven et, pour citer deux historiens amis, de Robert Amadou et Antoine Faivre, ont révélé combien il était erroné de limiter, comme on le fait habituellement, le XVIII^e siècle, « siècle des lumières », aux seules clartés de la raison, de l'intelligence, selon le sens précis de l'Allemand *Aufklärung*. Age d'or de la philosophie déiste, rationaliste et même matérialiste, cette période, si attachante et déconcertante à la fois, fut aussi, on ne devrait jamais l'oublier, celle de l'Illuminisme. Si les noms de Martinez de Pasqually et de son disciple Louis-Claude de Saint Martin, sont désormais bien connus, si celui de l'alchimiste allemand Carl von Eckartshausen est en passe de devenir, grâce au magistral ouvrage d'Antoine Faivre : *Eckartshausen et la théosophie chrétienne*, de vastes territoires restent encore inexplorés par la recherche historique.

Du point de vue initiatique, la seconde moitié du XVIII^e siècle apparaîtra de plus en plus comme une période clé, sur l'héritage idéologique de laquelle nous vivons encore pour une très large part.

Même des monuments bien connus du public peuvent offrir des surprises aux visiteurs avertis. Au mois d'octobre 1969, en visitant la fameuse pagode de Chanteloup, près d'Amboise, nous eûmes la surprise de constater que cette « chinoiserie » à la mode du temps, érigée, ainsi

que l'affirment les guides, au cours de l'année 1770, pour célébrer par une douteuse fantaisie le retour d'exil du ministre Choiseul, avait eu sans doute une signification ésotérique bien précise.

Elle comporte sept étages en retrait les uns par rapport aux autres, et dont le dernier est lui-même surmonté par une boule (et nous retrouvons le nombre 8 si cher aux Templiers). Au rez-de-chaussée, l'ornementation extérieure fait apparaître un motif qui combine les deux spirales, droite et inversée, qui symbolisent l'évolution et l'involution cycliques, indispensables l'une comme l'autre au Plan Divin. Au troisième étage, un autre motif d'ornementation, qui peut passer à première vue comme une simple grecque, quand on l'examine attentivement, combine les deux formes, droite et inversée, du svastika ou croix gammée. Le sens symbolique de ce motif étant sans doute analogue à celui des deux spirales.

A la veille de la Révolution française, le domaine de Chanteloup devint la propriété du duc de Penthièvre, beau-père de la princesse de Lamballe. Les futurs historiens auront intérêt à étudier ce haut et puissant personnage qui fut en relations suivies avec le comte de Saint Germain et d'autres célèbres initiés de l'époque. C'est en suivant de telles « pistes » que les historiens ont le plus de chances de rassembler un dossier complet sur l'Illuminisme de l'époque immédiatement pré-révolutionnaire.

La « Pagode » n'aurait-elle pu constituer en fait un édifice initiatique, le candidat devant faire l'ascension des sept étages successifs avant de pouvoir contempler la boule du sommet ? Si la silhouette est vaguement chinoise — même deux caractères, importants dans la symbolique taoïste traditionnelle, sont gravés au-dessus des entrées (1) — tout l'édifice est construit et décoré dans un style caractéristique de la fin du XVIII^e.

Une notice historique figurant au verso des cartes postales vendues à l'entrée du domaine de Chanteloup finit ainsi : « La Pagode repose sur une voûte surbaissée d'une grande hardiesse et percée de trente-deux ouvertures (2) qui forment autant de points de vue... »

« La Pagode se mire dans un étang de sept hectares et vers elle convergent sept avenues de la forêt dont l'une, celle des jumeaux, a dix kilomètres de longueur ». On sait l'importance du nombre 7 dans la numérologie sacrée. La Pagode, ainsi que le tracé des allées et de la pièce d'eau, fut l'œuvre de l'architecte Le Camus, de Mézières. Ne faut-il pas voir en cet homme un initié de très haut grade ?

En visitant La Pagode de Chanteloup, une question s'est posée à nous soudain : ne pourrait-il pas se trouver sous l'édifice une ou plusieurs salles souterraines, qui, constituant un sanctuaire secret, complèterait ainsi l'agencement initiatique du cycle ?

A la fin du XVIII^e siècle était couramment répandue dans les milieux maçonniques l'idée qu'il y avait dans le monde des initiés supérieurs qui supervisaient, à l'insu des membres des degrés subalternes et même des degrés moyens de l'Ordre, toute l'activité des Loges à travers le monde. On pourrait précisément placer dans le domaine de Chanteloup l'un des centres de cette haute hiérarchie secrète. Le château de Chanteloup et sa gracieuse pagode auraient ainsi constitué, avec un style et des dispositions assurément différents, l'équivalent du « château du Maître du Monde » construit pour Frédéric II de Hohenstaufen dans la partie la moins fréquentée des Appenins.

L'un des hauts initiés les plus mystérieux de la fin du XVIII^e siècle voit son nom diversement orthographié Falc, Falk, Falke, Falcke. On trouve aussi le nom double de Falk-Sheik. Son titre de « chef de tous les Juifs », l'allusion à ses origines non européennes font penser vraisemblablement à un très savant rabbin venu d'Orient et rompu à tous les secrets de la Kabbale

1 — En ésotérisme, les deux traditions d'Occident et d'Orient ne se rejoignent-elles pas ?

2 — Le nombre 32 est un nombre important dans la symbolique des hauts grades maçonniques.

sous ses aspects non seulement théoriques mais pratiques. L'appellation de « Docteur Falc » laisserait aussi entendre qu'il a exercé la profession médicale. Il a été admis immédiatement dans les cérémonies maçonniques les plus fermées de tous les systèmes de haut grade, et a joué un véritable rôle d'éminence grise tout au long du convent de Wilhelmsbad en 1782. Tout ceci laisse à penser qu'il était l'un des gouvernants invisibles à l'œuvre durant les années qui ont précédé le déclenchement de la révolution française.

Dans ses *Souvenirs*, le baron de Gleichen raconte l'histoire extraordinaire que lui dit un jour la marquise de la Croix, fidèle amie et disciple de Jacques Cazotte. Falk-Sheik, lorsque le duc d'Orléans était en exil en Angleterre, lui avait remis un talisman en lapis-lazuli, qui devait le conduire jusqu'au trône. Par la vertu de ses prières, la marquise serait parvenue à briser à distance ce talisman sur la poitrine même du prince qui, le 17 juin 1787, fut pris d'un évanouissement inexplicable alors qu'il présidait les travaux de l'Assemblée des Notables. Il va sans dire que nous rapportons ce récit sous toutes réserves.

Il ne faut pas non plus négliger le rôle de facteurs occultes d'un ordre bien moins fantastique que la magie. Nous avons la preuve que divers pays étrangers, l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, payèrent des agents secrets et même des agitateurs. Ainsi, il est certain que Choderlos de Laclos, auteur des *Liaisons dangereuses*, et homme de confiance du duc d'Orléans, émarquait aux fonds secrets du « cabinet noir » de Berlin. En ce qui concerne l'Angleterre, il ne faut pas oublier que William Pitt, qui gardait à la France une tenace rancune de ce qu'elle avait soutenu l'insurrection des colonies anglaises d'Amérique, multiplia, peu avant la Révolution et pendant la Révolution, ses efforts pour augmenter le plus possible le désordre en payant des agitateurs professionnels. Au début de l'année 1789, Pitt obtient du Parlement britannique vingt-cinq millions de livres pour les fonds secrets qui lui servent à financer son action souterraine en France. Il se vante, selon ses propres termes, « de faire la guerre aux Français d'une manière plus sûre que celle des armes ».

Mais n'y aurait-il pas eu de groupements magiques secrets, très fermés, qui auraient joué un rôle occulte mais direct dans la préparation de la Révolution ? La réponse sans hésitation, est positive.

Le « Club du Feu de l'Enfer »

Sous la pittoresque colline de West Wycombe, petite ville du Buckinghamshire (comté à l'ouest de Londres), court un vaste dédale compliqué de galeries souterraines. D'origine pré-historique, ces galeries furent considérablement étendues et modifiées vers le milieu du XVIII^e siècle, selon un plan très minutieusement établi par Sir Francis Dashwood, lord Le Despenser, grand aristocrate anglais qui devait occuper, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, d'abord en 1762-1763, puis de 1766 à 1781, d'importants postes politiques. C'est entre 1748 et 1762 qu'ont été aménagées toutes ces galeries impressionnantes connues encore aujourd'hui sous le nom de *Hell Fire Caves* (Caves du Feu de l'Enfer), ainsi nommées parce qu'une étrange compagnie secrète, le *Hell Fire Club* (Club du Feu de l'Enfer), y tint ses assises.

Qu'était donc ce *Hell Fire Club*, qui célébra ces mystères étranges dans les grottes de West Wycombe, après avoir dû abandonner ses réunions rituelles de l'abbaye de Madmenham, au bord de la Tamise. Le surnom « diabolique » venait aux Chevaliers de Saint François de Wycombe (le nom officiel du groupe était en effet *Knights of Saint Francis of Wycombe*, St Francis étant lord Dashwood), de la nature très spéciale des réunions de cette confrérie fermée qui recrutait des aristocrates, des politiciens, des écrivains et des artistes britanniques

de l'époque, tous menant l'existence très libre des riches « roués » peints par le sarcastique William Hogarth, qui avait été lui-même membre des « Chevaliers ». Autour de Sir Francis Dashwood se réunissaient ainsi, à dates régulières, des hommes comme le comte de Sandwich, premier lord de l'Amirauté, le poète Paul Whitehead, John Wilkes, célèbre politicien et futur Lord-Maire de Londres, etc. Benjamin Franklin, ami intime de Lord Dashwood, aurait participé à certaines réunions lors de ses séjours en Angleterre. Ce qui nous amène à poser la question d'une éventuelle préparation secrète de l'indépendance américaine dans les mystérieuses grottes de West Wycombe.

Que se passait-il donc dans les réunions du Club du Feu de l'Enfer ? L'explication la plus simple serait que ce club était simplement une association clandestine d'esthètes raffinés qui se rassemblaient lors de séjours « rituels » pendant lesquels ils pouvaient se divertir à leur guise, user et abuser de tous les plaisirs des sens, et d'abord du vin et des jolies femmes. Mais, comme dans la fameuse abbaye de Thélème, qu'a si génialement décrite Rabelais et dont la devise, « Fais ce que voudras », avait été reprise par Dashwood et ses amis, la liberté totale ne semble pas s'être limitée à une banale affirmation épicurienne au sens vulgaire du mot. La preuve en est que les Grottes du Feu de l'Enfer, où se célébraient les mystères de la Confrérie, n'étaient pas du tout organisées au hasard. La disposition de ces grottes, l'arrangement successif des couloirs et des salles, révèlent au contraire qu'il s'agit d'un véritable lieu initiatique. Tout au bout du dédale, traversée par une rivière souterraine appelée, par une réminiscence mythologique, le Styx, s'ouvrait, après la « Porte de Vie », une étrange salle, la dernière, appelée Temple intérieur (*Inner Temple*). On y célébrait des rites symboliques dont le secret n'a pas encore été éclairci malgré les efforts de spécialistes comme Donald McCormick (1).

On notera avec intérêt qu'il existait un passage souterrain que la tradition atteste, mais qui n'a pas encore été redécouvert, et qui faisait communiquer les grottes avec l'église Saint Laurent de West Wycombe, construite elle aussi selon des plans symboliques établis par Lord Dashwood. Cette église présente d'ailleurs un certain nombre de particularités : on trouve dans le clocher une chambre secrète circulaire ; certains détails fantasmagoriques n'apparaissent que sous un éclairage particulier : crépuscule ou clair de lune (2).

S'agissait-il d'une société secrète sataniste, célébrant donc l'habituelle série des pratiques sacrilèges anti-chrétiennes, y compris l'horrible messe noire ? L'opinion la plus répandue et la plus vraisemblable est qu'il s'agissait d'une société secrète non chrétienne célébrant des rites d'un genre particulier : un groupement de filiation païenne, remontant peut-être à des mystères antérieurs au christianisme, et pratiquant les rites du tantrisme dit de la main gauche, où l'exacerbation de la sensualité et des puissances imaginatives est pratiquée dans des buts de libération magique. Chacun des Frères devait en effet, pour chaque séjour dans « l'abbaye », se choisir une compagne avec laquelle il participait à tous les rites secrets, jusqu'à leur point culminant dans l'Inner Temple.

D'après certaines rumeurs qui circulent aujourd'hui dans les milieux ésotériques d'Outre-Manche, le Hell Fire Club existerait toujours ; son centre initiatique, fort bien caché, se situerait en Irlande méridionale. Il imposerait à ses membres de prêter des serments très impressionnants, et leur promettait les plus terribles châtiments en cas d'infidélité à la confrérie ou de divulgation du secret.

Peu avant la Première Guerre mondiale, l'abbé Charles Nicoulaud avait découvert une curieuse série de documents qui décrivaient le rituel, directement axé sur la magie sexuelle « des trois grades mystérieux ». Il les attribuait allègrement à sa bête noire, la Maçonnerie

1 — Cf. son livre : *The Hellfire Club. The Story of the Anzorons Knights of Wycombe*. Londres, Pedigree Books.

2 — On sait l'importance de l'éclairage lunaire, qui est polarisé, dans certaines opérations magiques.

(voir son livre *L'initiation maçonnique*), mais sans aucun fondement. Cependant, de toute évidence, ces documents semblent authentiques. A quelle étrange société secrète érotique, qui aurait joué un rôle inconnu mais redoutable, dans la genèse souterraine de la Révolution française, pourraient-ils alors se rattacher ?

Etrange personnage que le marquis de Sade, le fameux « Divin marquis ». Si son nom et sa réputation sont bien connus des amateurs d'une branche bibliophile spéciale, celle de l'érotisme noir, on ignore d'ordinaire qu'il y eut parmi ses amis une figure encore plus étrange que lui : une sorte de magicien dont on ne sait même pas le nom, qui semble avoir eu des antécédents indiens ou même, peut-être, qui était mystérieusement venu de l'Inde. Il faut noter également les activités révolutionnaires du marquis. On le voit tout à coup devenir plus furieusement jacobin que les plus exaltés des Sans-Culotte, et se faire sous la Terreur le très dévoué secrétaire de la section parisienne des Piques, particulièrement « enragée » comme nous dirions aujourd'hui.

Mais quand on parle de personnages mystérieux qui auraient joué un rôle démiurgique secret dans la préparation souterraine de la révolution, se profilent tout de suite les figures du comte de Saint Germain et de Cagliostro, le « Grand Cophte ».

Saint-Germain et Cagliostro

Sur le comte de Saint Germain, on a écrit toute une bibliothèque. Contentons-nous de citer les bons livres de Paul Chacornac (*Le comte de Saint Germain*), de J. Moura et P. Louvet (*Saint Germain, le Rose-Croix immortel*), de P. Ceria et François Ethuin (*L'énigmatique comte de Saint Germain*).

En 1912, Mrs I. Cooper-Oakley, l'une des disciples et amies de Mme Blavatsky, fondatrice de la Société de Théosophie, écrivait au sujet de l'énigmatique comte ces lignes qui ont gardé toute leur valeur : « Une science rare parmi les hommes, des éclairs d'une force inconnue à la plupart, quelques travailleurs sérieux, ses élèves, luttant de leur mieux pour donner au monde matériel une part à la vie spirituelle invisible, voilà ce qui distingue le comte de Saint Germain et montre sa connexité avec le Grand Centre d'où il venait. Et, bien qu'il n'ait jamais recherché la publicité ou dirigé un mouvement populaire, les traces de son influence se retrouvent dans maintes sociétés... Saint-Germain ne réussit pas dans son œuvre et disparut sans qu'on sût communément ce qu'il était devenu. Son action s'est-elle pour cela ralentie ? Non, car à certaines individualités particulièrement évoluées est dévolu le rôle d'agir constamment dans l'humanité soit directement, soit occultement, tantôt sur le plan physique, tantôt hors de ce plan. La tentative du siècle dernier ayant avorté, le comte de Saint Germain n'en a pas moins poursuivi la réalisation de son œuvre, qu'il reprendra ostensiblement dès qu'il le jugera nécessaire, c'est-à-dire à notre époque, époque qui, dans ses troubles et ses agitations, marque la fin du cycle dont la balance s'établit, et le commencement d'une nouvelle période de l'activité humaine ».

Loin d'être une fabulation délirante, l'intervention du comte de Saint-Germain dans les affaires du monde fut très profonde, au XVIII^e siècle, dans le domaine de la politique discrète. Il accepta à partir de 1749 de jouer un rôle actif en tant qu'agent secret de Louis XV. C'est ainsi qu'on le voit en 1752 à Bruxelles, sous le nom de comte de Surmont, industriel, s'occuper non seulement de ses procédés industriels nouveaux, particulièrement de teinture, mais aussi intervenir comme éminence grise dans les intrigues diplomatiques.

En 1762, en Russie, il retourne comme un gant une situation qui devenait fort gênante pour la politique française et l'équilibre européen. Le 5 janvier 1762, la tsarine Elisabeth Petrovna,

grande amie de la France, meurt. Accède alors au trône le prince héritier sous le nom de Pierre III. Admirateur enthousiaste de Frédéric II de Prusse, Pierre III s'empresse de rappeler ses troupes qui combattaient alors victorieusement contre lui et de signer un traité d'alliance avec la Prusse. C'est dire qu'il devenait l'homme à abattre pour la politique française. De plus, Pierre III avait soulevé l'animosité du clergé orthodoxe en exprimant son intention arrêtée de séculariser les immenses biens fonciers que possédaient les monastères.

Malheureusement pour lui, il avait une épouse, la future Catherine II, qui ne pardonnait pas à son mari de la délaisser et surtout de l'écarter de la conduite des affaires de l'Etat. « Je suis résolue à régner ou à périr », dit-elle un jour.

Or les intérêts des gouvernants invisibles de l'Europe coïncidaient alors avec ceux de la politique monarchique française et avec la furieuse ambition de l'impératrice abandonnée. Si bien que Saint-Germain donna immédiatement son accord pour jouer en Russie un rôle politique secret et y rétablir l'influence française. C'est lui qui, sous le nom de comte Soltikoff, tire les ficelles du coup d'Etat réussi dans la nuit du 8 au 9 juillet 1762 par les amis de Catherine pour la placer sur le trône impérial. Huit ans après, Alexis Orloff, favori de Catherine II, rencontre, de passage à Livourne, le comte de Saint-Germain. En 1772, désignant l'Immortel au Margrave d'Anspach, Orloff lui déclare : « Voilà un homme qui a joué un rôle dans notre révolution », c'est-à-dire dans le coup d'Etat qui permit d'éliminer l'indésirable Pierre III.

L'énigmatique comte de Saint-Germain avait, c'est indéniable, capté l'entière confiance de Louis XV et de sa favorite, la marquise de Pompadour. Il avait ses grandes et petites entrées dans les appartements privés de Versailles. Autre détail révélateur de cette confiance totale : Louis XV avait mis à la disposition du comte un appartement entier du château de Chambord. Dans l'une des pièces, était aménagé un laboratoire où le prétendu « M. de Surmont » pouvait expérimenter en toute liberté les procédés industriels, qu'il avait inventés et réaliser toutes sortes d'expériences de chimie métallique.

En 1784, le comte de Saint-Germain meurt dans un des châteaux de son très fidèle disciple, le Landgrave de Hesse-Cassel (1).

Etait-ce là une véritable mort ou bien, c'est le plus probable, une fort commode mise en scène officielle dissimulant une disparition provisoire, et destinée à faire échapper Saint-Germain à la gênante curiosité du monde profane. Ruse classique des adeptes qui, dépassant la condition mortelle de l'homme ordinaire, ont atteint le stade de l'immortalité. Car le grand but de l'alchimie traditionnelle était effectivement d'obtenir l'immortalité (2).

Ce qui prouve que le comte était loin d'être mort, c'est que, en 1785, on l'a vu participer aux convents (assemblées générales) maçonniques européens de Paris et de Wilhelmsbad. Des témoignages dignes de foi prouvent le rôle actif que Saint-Germain joua tout de suite avant le déclenchement de la révolution française. Il s'efforça même, hélas en vain, d'avertir Marie Antoinette de la formidable machination contre la monarchie dont elle ne soupçonnait pas l'existence. Madame d'Adhémar, dame d'honneur de la Reine, aurait organisé, dans les petits appartements de Versailles, une entrevue secrète entre Marie-Antoinette et l'Immortel. Celui-ci déclara : « Le parti encyclopédiste veut le pouvoir, il ne l'obtiendra que par l'abaissement total du clergé et, pour parvenir à ce résultat, il bouleversera la monarchie. Ce parti, qui cherche un chef parmi les membres de la famille royale, a jeté les yeux sur le duc de Chartres ; ce prince servira d'instrument à des hommes qui le sacrifieront lorsqu'il aura cessé de leur être utile ; on lui proposera la couronne de France et l'échafaud lui tiendra lieu de trône...

1 — Détail significatif : il meurt en l'absence du landgrave.

2 — Cf. à ce propos l'excellent ouvrage de notre ami Jacques Sadoul : *Le trésor des alchimistes*, dans la collection l'Aventure mystérieuse, A 258**

« — De sorte, interrompit la reine avec impatience, qu'il ne restera que la royauté.

« — Pas même la royauté... Mais une république avide dont le sceptre sera la hache du bourreau. »

L'avertissement sera inutile. Comme l'avaient été déjà ceux que, en 1783, la reine avait reçus de sa fidèle amie la princesse de Lamballe, instruite du cours qu'allaient suivre les événements en France. Connaissance qu'elle tenait de Saint-Germain en personne, qui était l'un de ses familiers et l'un des familiers de son beau-père, le duc de Penthièvre. Instruite aussi par son médecin Saiffert.

L'Immortel, à la fin du XVIII^e siècle, n'apparaît pas qu'à Paris. A Vienne, par exemple, comme le relate le diplomate Gräfer dans ses *Mémoires*, il converse avec deux gentilshommes autrichiens férus d'alchimie. Il leur tient des propos prophétiques bien étranges, et leur parle par exemple « des deux grandes inventions dont on aurait besoin pour le siècle suivant : le bateau à vapeur et la locomotive ». Il leur fait même une prophétie météorologique qui ne vaudrait que pour la fin du XX^e siècle, à l'époque où les hommes réussiraient, en polluant de plus en plus l'atmosphère et en multipliant les essais d'engins nucléaires, à perturber le rythme normal des saisons dans les régions tempérées : « Les saisons changeront peu à peu, le printemps d'abord puis l'été. C'est l'arrêt graduel du temps lui-même, l'annonce de la fin du cycle ».

A la fin du XVIII^e siècle également, on note l'extraordinaire ressemblance physique qui existe entre le comte de Saint-Germain, dont on donnait un célèbre portrait, et le dernier grand Maître des Chevaliers de Malte, le baron Ferdinand de Hompesch. On sait pourtant fort bien que Hompesch, né en 1744, était un personnage bien réel. Faut-il donc alors admettre que l'Immortel s'est transitoirement incorporé, comme disent les occultistes, autant de fois qu'il lui était nécessaire pour ses desseins, dans le corps de Hompesch qui lui ressemblait tellement ? Il faut réfléchir à ces lignes de l'évêque Wedgwood, dans un article traduit de l'anglais publié en 1926 dans la *Revue théosophique* : « De toutes ces vies, (des existences physiques assignables à Saint-Germain), lesquelles furent des cas d'incarnation réelle, dans le sens complet du mot, depuis la première enfance ? Lesquelles furent des cas de possession complète d'un corps adulte ? Et lesquelles des cas d'occupation temporaire ? Et lesquelles des cas d'occupation temporaire d'un corps appartenant à un autre Ego ? »

On est pris de vertige devant des horizons si étranges qui ne pourraient sans doute être complètement expliqués que par la savante métaphysique des lamas du Tibet.

Longtemps après la Révolution française, le comte de Saint-Germain se manifestera encore sous diverses identités d'emprunt. C'est lui qui, par exemple, devenu le mystérieux « Major Fraser », tira sous Louis-Philippe les ficelles de maints secrets d'Etat. Ce personnage mystérieux qui parlait toutes les langues et connaissait tous les pays, n'était pas du tout, comme on le crut d'abord à cause de son nom, un officier britannique. Il disposait de ressources inépuisables dont nul ne parvint jamais à trouver l'origine. Tout laisse à penser qu'il s'agissait bien de Saint-Germain en personne.

Aujourd'hui encore, le comte de Saint-Germain, sous diverses identités, est signalé un peu partout.

Pour en revenir à l'époque pré-révolutionnaire, aucun historien ne saurait nier les liens directs qui unissaient le mystérieux Saint-Germain avec les sociétés secrètes supérieures. Tout se passe comme s'il avait agi en coulisse et travaillé à faire triompher les mots d'ordre des gouvernants invisibles, qui voulaient alors que se passe une complète mutation des structures sociales, politiques et idéologiques, de toute l'Europe occidentale.

Questionné un jour à ce propos, Saint-Germain déclare : « Il m'est impossible de répondre... En le faisant, je m'exposerais aux plus grands dangers ». Saint-Germain était déjà

en relations secrètes constantes avec la franc-maçonnerie. Au Convent tenu à Paris en 1785, il siège à côté de personnalités avec qui il a des rapports étroits : son disciple, le cartomancien et alchimiste Etteilla, l'alchimiste Duchanteau, l'énigmatique Dr Messmer, Louis-Claude de Saint-Martin, Cagliostro.

Mais le comte était aussi en relations directes et suivies avec des groupements initiatiques bien connus : les Frères Illuminés de l'Asie, les Chevaliers de la Lumière, sans parler de la plus secrète des survivances cachées du Temple. C'est au château d'Ermenonville que Saint-Germain eut sans aucun doute l'occasion de rencontrer plusieurs des dirigeants invisibles du monde.

Certains ésotéristes ont pensé que, dans les dernières années de l'ancien régime, Saint-Germain et Cagliostro pouvaient représenter deux tendances opposées, dans le domaine magique comme dans le domaine politique. En réalité, tous deux servaient les mêmes dirigeants secrets de la politique européenne. Tout laisse même supposer que Cagliostro a été un disciple de Saint-Germain, et que c'est de lui qu'il avait reçu l'initiation majeure.

On peut encore visiter aujourd'hui, au 99 du Bd Beaumarchais (c'est la demeure et le siège commercial du grand antiquaire parisien Tardieu), l'ancien hôtel particulier que Cagliostro occupa pendant plusieurs années à Paris, avant qu'il ne fût exilé du fait de l'affaire du Collier, où il avait été compromis à tort, simplement à cause de son amitié pour le cardinal de Rohan qui le protégeait.

Des bâtisses ont été ajoutées à l'ancien hôtel au XIX^e siècle, et le mobilier d'origine a disparu. Mais une visite des lieux permet cependant de se rendre encore bien compte de l'atmosphère si particulière de l'hôtel Cagliostro, qui n'était pas seulement la somptueuse résidence du comte, mais abritait les réunions des Frères et des Sœurs du Rite Egyptien, dont Cagliostro était le Grand Maître (le Grand Cophte) et son épouse la Grande Maîtresse. On a retrouvé dans les murs les issues de passages souterrains qui étaient utilisés dans divers épisodes, lors des impressionnantes cérémonies d'initiation aux différents degrés de la « maçonnerie égyptienne ».

Si les buts fondamentaux du rite égyptien étaient d'ordre hermétique et théurgique, il est pourtant indéniable que Cagliostro était également au courant des buts politiques secrets de l'Illuminisme de Bavière. Le 26 juin 1786, le comte de Cagliostro, alors exilé en Angleterre, proclamait : « Quelqu'un demandait si je retournerais en France dans le cas où les défenses qui m'en écartent seraient levées. Assurément, ai-je répondu, pourvu que la Bastille soit devenue une place publique ».

Lors de ses interrogatoires au château Saint Ange, en 1791, le « Grand Cophte » avoue que, avant de faire sa fameuse entrée triomphale dans Strasbourg, il s'était arrêté à Francfort pour y rencontrer deux des chefs secrets de l'Ordre des Illuminés. Ceux-ci l'emmenèrent à une lieue de la cité, dans une maison isolée en pleine campagne. Ils entrèrent dans une grotte artificielle, puis pénétrèrent dans un souterrain qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre. Parvenu, au bout du souterrain, dans une petite crypte, Cagliostro dut s'agenouiller devant un autel. Sur l'autel, on voyait un coffre noir ouvert, d'où fut extrait un manuscrit. On lui lut, après la formule « Nous, Grands Maîtres des Templiers », un terrible serment qu'il dut répéter. Ce serment jurait la suppression violente de tous les despotes et la vengeance du Temple martyr. Venait ensuite une série de douze noms — et celui de Cagliostro était le premier — les noms des personnages très soigneusement choisis par les chefs secrets des Illuminés pour réaliser le Grand Dessein révolutionnaire. Ces douze noms avaient été écrits avec du sang humain.

Le plan de cette vaste conjuration prévoyait de s'attaquer d'abord à la monarchie française, puis ensuite aux divers Etats italiens, et devait se couronner par la destruction, à Rome, du pouvoir temporel de la papauté.

Cagliostro avoue avoir reçu six cents louis d'or pour mettre en route le travail révolutionnaire en France. Il révèle que les Illuminés, tout à fait conscients de la nécessité impérative d'avoir une solide infrastructure financière secrète, avaient réuni d'énormes fonds clandestins et les avaient discrètement placés dans des banques d'Amsterdam, de Rotterdam, de Gênes et de Venise. Les banquiers genevois existaient déjà (et parmi eux Necker) mais la Suisse n'avait pas encore, à la fin du XVIII^e siècle, de primauté dans les placements bancaires internationaux sur lesquels on désirait avant tout de la discrétion. L'Europe ne manquait cependant pas, dans d'autres pays, de banques tout à fait aptes à gérer les fonds qui leur étaient confiés sans s'intéresser avec trop de curiosité à la provenance de ces fonds, et aux buts dans lesquels ils avaient été réunis.

Cagliostro avoue aussi l'existence dans toute l'Europe d'un réseau très serré d'observateurs, réseau qui possédait même des espions très bien placés dans toutes les cours. Espérons qu'un jour enfin les autorités vaticanes laisseront les chercheurs prendre connaissance des archives du Saint-Office, où se trouvent aujourd'hui encore soigneusement renfermées toutes les pièces originales du procès Cagliostro. Ce qui nous incite en passant à faire allusion aux fameux « fonds secrets » de la Bibliothèque du Vatican. Ceux-ci constituent, pour connaître les coulisses secrètes de l'Histoire contemporaine, une véritable mine d'informations, et quand ils seront accessibles, nous pouvons nous attendre à quantité de surprises et de révisions dans le domaine des faits politiques.

La formidable conjuration où Cagliostro tint un rôle de premier plan nous incite à étudier tout spécialement les fameux « Illuminés de Bavière ».

Avant le déclenchement de la Révolution française, n'existait-il pas en effet, dans l'Allemagne du Sud, une vaste conspiration que nous dirions d'extrême-gauche, l'Illuminisme de Bavière ? C'est en étudiant attentivement ce rameau militant de l'Illuminisme que nous trouverons peut-être la clé secrète qui permet de comprendre le développement si rapide de la Révolution française. Dès cette époque, existait et se diffusait une idéologie, pour reprendre un mot anachronique mais familier aux lecteurs modernes, « contestataire ».

Weishaupt et les Illuminés de Bavière

Celui qui devait devenir le chef, le « cerveau », car il s'agissait bien d'un véritable dirigeant, non d'un directeur de façade, de la société secrète des Illuminés de Bavière — l'une des formes spéciales de l'Illuminisme — qui tirait son nom du premier pays où elle s'était développée méthodiquement, était le Pr Adam Weishaupt, né en 1748. Cet homme si intelligent portait bien son nom qui, en allemand, signifie en effet : « Tête sage ». Elevé par les Jésuites, Weishaupt fait des études si brillantes que, dès l'âge de vingt ans, il est nommé professeur de droit canonique et naturel à l'université de sa cité natale, Ingolstadt. Weishaupt était alors ce qu'on appelait « un petit collet », c'est-à-dire un laïc, qui n'aura donc plus tard aucune difficulté pour se marier, membre de ce qu'on pourrait assimiler à une sorte de « tiers-ordre » jésuitique. Notons que, à l'époque où Weishaupt entre en fonction, l'Ordre des Jésuites était sous l'effet d'une bulle papale de dissolution, qui ne sera rapportée que bien plus tard.

Quoi qu'il en soit, le jeune homme, loin d'être un vrai dévot, se montre en apparence docile mais au fond de lui-même devient très tôt violemment anticlérical. Il allie à des convictions rationalistes, proches de celles de la *Aufklärung*, mais bien plus radicales, un engouement sincère pour les initiations rituelles, et des idées très avancées, même extrémistes, en ce qui concerne la réforme de la société.

Il éprouve une profonde fascination pour le personnage romain de Spartacus, dont il adopte le patronyme comme initiatique, le chef de la grande révolte des esclaves qui, pendant plusieurs années, avait ébranlé la puissance romaine. L'exemple avait, assurément, de quoi retenir l'attention : alors que les chefs d'esclaves révoltés, dont il y eut de nombreux exemples, étaient sans réelle envergure et dépourvus de tout idéal, Spartacus avait en lui non seulement l'étoffe d'un chef militaire habile, mais celle d'un organisateur remarquable — qualité qui se retrouvera, encore plus poussée, chez Weishaupt puis chez Lénine. Spartacus était aussi animé d'un idéal étonnamment moderne pour l'Antiquité : il souhaitait une société où il n'y ait plus de maîtres et d'esclaves, mais seulement des hommes libres, et où toutes les différences de fortune auraient disparu.

Weishaupt, au spectacle des abus et des injustices que son époque révélait complaisamment, ne se contente pas de rêver, mais décide d'organiser le plus méthodiquement possible un minutieux complot qui débouche sur une totale régénération du monde. Pour cela, une seule voie lui semble efficace : former et endoctriner systématiquement une minorité agissante, pour employer un terme du langage politique moderne. Pour y parvenir, organiser une très puissante société secrète qui, escomptait-il, réussirait peu à peu à « noyauter toute la franc-maçonnerie ». Weishaupt confie son plan, dont toutes les grandes lignes et maints détails avaient été arrêtés, à son ami intime le baron Adolf Von Knigge. Ce dernier s'enthousiasme et les deux hommes entreprennent de fonder et d'organiser la société secrète dont ils rêvent.

Knigge, qui prend chez les Illuminés le nom initiatique de Philon, le philosophe d'Alexandrie, n'était pas seulement, lui aussi, partisan fervent d'idées sociales avancées. Passionné par les mystères antiques comme par les initiations modernes, il faisait partie depuis longtemps de la franc-maçonnerie, où il collectionnait tous les plus hauts grades qu'il pouvait conquérir. Le baron Knigge avait mené dans le monde une vie très mouvementée. Sans fortune et animé d'un goût ardent pour les voyages, il avait passé sa jeunesse en perpétuelles pérégrinations dans toute l'Europe, et gagnait sa vie dans tous les pays qu'il traversait en occupant des fonctions très diverses. Par exemple, on l'avait vu successivement soldat de fortune et directeur d'une troupe de comédiens. Il avait fini par obtenir ses entrées à la cour de Bavière.

Plus tard, Weishaupt et Knigge se brouillèrent pour une grave divergence religieuse. Le baron, en dépit de ses idées sociales avancées, avait conservé un très sincère attachement à l'égard de la religion catholique : il avait atteint, dans le Rite Ecossais Rectifié, le grade de Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte, et pris le titre de *Eques a Cygno*, le Chevalier au Cygne. Weishaupt, au contraire, se montrait d'un anticléricalisme de plus en plus intransigeant, d'autant plus qu'il ne pouvait l'extérioriser, obligé qu'il était, pour conserver sa chaire professorale, de feindre la dévotion.

Au moment de la fondation de l'Ordre, Weishaupt avait vingt-huit ans. Le succès des Illuminés fut foudroyant, tant parmi de très hauts personnages que chez des personnalités fascinées par l'ésotérisme. Et, c'est un fait, l'Ordo Illuminatorum a recruté des éléments tout à fait riches sur le plan initiatique, et capables de mener certains êtres à la Lumière Intérieure. Aussi bien, tout était combiné pour que les buts subversifs du Grand Maître, renversement des trônes et de l'autel, ne soient pleinement connus que des quelques membres, très rares, parvenus au cercle le plus élevé de l'Ordre. C'est ainsi que, parmi les Illuminés, figuraient le duc Ernest II de Saxe-Cobourg-Gotha, le duc Ferdinand de Brunswick, neveu de l'auteur du fameux manifeste de 1792, le baron de Dalberg, Goethe (qui choisit le nom initiatique d'Abaris), Herder (Damasus Pontifex), l'alchimiste rosicrucien Eckartshausen et bien d'autres personnages qui ne soupçonnaient pas du tout les visées politiques de la secte. Pendant plusieurs années l'Ordre de Weishaupt fut ainsi très prospère non seulement en Bavière, mais dans

d'autres régions d'Allemagne. Puis un étrange hasard dévoila inopinément les buts secrets des Illuminés : un ami de Weishaupt, l'ancien prêtre Lanz, envoyé par le Grand Maître en Silésie et porteur de ses instructions les plus confidentielles, fut terrassé par la foudre. On trouva sur le corps des papiers compromettants et la police bavaroise, grâce à cette découverte fortuite, renoua tous les fils du complot. Quantité de papiers furent saisis lors des perquisitions chez les dignitaires de l'Ordre.

Ceci se passa en 1785 et Weishaupt, qui avait pu s'enfuir, fut condamné à mort par contumace. Il se réfugia d'abord à Ratisbone, puis à Gotha où il devient précepteur du fils cadet du duc régnant. Il élève fort bien son pupille, de la manière la plus conformiste qui soit. Comme si son rôle était achevé, il mène dès lors, pendant quarante-cinq ans, une vie rangée, marquée seulement par l'intérêt qu'il continue à manifester aux problèmes maçonniques, mais cette fois sans implications politiques. Quand il meurt, le 18 novembre 1830, toujours à Gotha, personne, même parmi les révolutionnaires, ne se doutait que ce vieillard tranquille et effacé avait, dans sa jeunesse, été à la tête d'un formidable complot, et avait sans doute créé l'étincelle qui mit le feu aux poudres en Europe.

En Bavière, la répression fut bien modérée. On se contenta d'interdire l'Ordre, et, sans prendre de sanctions pénales, de menacer les personnages compromis du dossier qu'avait réuni sur eux la police, s'ils voulaient renouer avec leur ancienne activité. Mais l'Ordre avait-il vraiment disparu ? Ne continuait-il pas sans Weishaupt, « brûlé » pour employer le langage des services secrets, mais en suivant ses principes ?

Structures et rituels des Illuminés

L'Ordre avait été organisé par Weishaupt et ses amis en société secrète très rigoureusement hiérarchisée, autocratique⁽¹⁾ et structurée en séries verticales de « cellules », pourrait-on dire, ou sous-groupements : les affiliés de grade inférieur obéissaient aux affiliés d'un rang plus élevé, eux-mêmes soumis à leurs supérieurs, ainsi jusqu'au sommet de la pyramide, constitué par le Grand Maître et les très hauts dignitaires seuls détenteurs de l'intégralité des secrets. De plus, au niveau inférieur même, c'était de hauts gradés qui dirigeaient en réalité le travail, mais sans révéler leur qualité.

L'Ordre constituait donc un exemple perfectionné de ce type d'organisation, bien connue à l'heure actuelle, composée de cellules et de réseaux clandestins superposés, où l'absence de contacts directs entre la hiérarchie la plus élevée et les militants de base entraîne un cloisonnement étanche, précieux en cas de divulgation ou d'espionnage.

L'Allemagne se trouvait divisée en provinces baptisées de noms antiques : ainsi la Bavière était la Grèce. De même, les villes portaient le nom de villes de la Grèce ou de la latinité classiques : Munich était Athènes. Chaque membre devait adopter un *nomen mysticum* latin : Weishaupt, nous l'avons vu, avait pris celui de Spartacus. Et dans la correspondance intérieure entre membres ou chefs de l'Ordre, l'usage de ce pseudonyme était obligatoire.

L'*Ordo Illuminatorum* comportait treize grades, répartis en deux catégories : l'Edifice Inférieur et l'Edifice Supérieur. L'Edifice Inférieur comprenait les grades de Novice, Minerval, Illuminé Mineur, Illuminé Majeur. L'Edifice Supérieur les grades d'Apprenti, Compagnon, Maître (ce sont donc les mêmes désignations que les trois grades corporatifs de la Maçonnerie),

1 — Le Grand Maître avait des pouvoirs absolus ; peut-être Weishaupt, élevé par les Jésuites, avait-il été inspiré par l'obéissance « *perinde ac cadaver* » qu'ils devaient au Général de leur Ordre.

Ecuyer Ecossais, Chevalier Ecossais, Epopte, Prince, Mage-Philosophe, et enfin le grade suprême d'Homme-Roi.

A l'inverse d'autres organisations, le recrutement de cette branche de l'Illuminisme était strictement masculin. En 1778, le juge Zwackh, un des bras droits de Weishaupt, avait avancé l'idée d'une communauté parallèle de Sœurs, réparties, selon leur comportement dans la vie profane, en deux classes : les « Vertueuses » qui auraient été retenues par d'austères idées du devoir domestique accompli et de la fidélité conjugale, et les « affranchies » qu'on aurait séduites au contraire par les perspectives radieuses d'une émancipation complète dans le domaine social et moral. Il ne semble pas que cette proposition ait reçu un commencement d'application, du moins avant la dissolution de l'Ordre de Bavière.

L'étude du rituel des divers grades des Illuminés serait du plus haut intérêt, et devrait être menée parallèlement à l'étude des degrés d'autres sociétés secrètes de la même époque. Pour organiser leurs grades, Weishaupt et ses amis avaient très certainement puisé à des sources initiatiques traditionnelles. Signalons qu'il existe aujourd'hui encore un Ordre des Illuminés, mixte lui, qui se réclame de Weishaupt, mais qui ne s'occupe plus du tout de problèmes politiques, se limitant uniquement à des recherches dans le domaine de la haute magie et de l'alchimie rosicrucienne ; Aleister Crowley en fut un haut dignitaire. Son siège actuel se trouve à Stein, en Suisse alémanique, et il possède un musée privé où se trouvent des documents fort intéressants de la fin du XVIII^e siècle sur la Rose-Croix et la Maçonnerie. Il a réédité également un petit traité, non politique, de Weishaupt, sur la Lumière Intérieure et publie une revue mensuelle en langue allemande : *Oriflamme*.

Le tout premier degré d'initiation des Illuminés de Bavière mettait fortement à l'épreuve l'imagination et le flegme du candidat.

Après qu'il eut jeûné trois jours, celui-ci se trouvait amené, la nuit, dans un local souterrain. Il pénétrait nu dans le Temple, les bras et les organes sexuels liés. On remarquera que ce rituel, emprunté sans doute à des mystères antiques, est empreint d'un symbolisme initiatique très ancien : celui de l'homme profane totalement captif (ce que signifie le lien) de ses passions et de ses instincts animaux. L'ascèse initiatique avait précisément pour but de les discipliner et de les maîtriser. Le récipiendaire était interrogé par ses initiateurs masqués. Si ses réponses étaient jugées satisfaisantes, il prêtait serment sur la Bible.

Le haut grade d'Epopte (ce nom est celui des Initiés au degré supérieur des Mystères d'Eleusis) comportait une épreuve symbolique destinée à vérifier si l'adepte avait, au cours des étapes précédentes, réussi à triompher de son égocentrisme. Dans le Temple brillamment illuminé et orné de tentures dorées, le Président lui offrait le choix entre deux catégories d'attributs qui symbolisaient respectivement le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. D'un côté un poignard, une couronne et un manteau royal. De l'autre, une tunique de lin et une ceinture rouge. Si le candidat choisissait les insignes du pouvoir, on en concluait qu'il était incapable de surmonter son ambition personnelle, et sa carrière dans la hiérarchie secrète s'arrêtait là. Dans le cas contraire, il était sacré Prêtre et communiait alors d'un breuvage composé de miel et de lait, souvenir aussi, sans doute, des mystères antiques. Il pouvait alors espérer accéder plus tard aux grades suprêmes.

Voici quelle était l'impressionnante initiation, relatée par F. T. B. Clavel dans *l'Histoire pittoresque de la Franc-maçonnerie* (Paris, 1844) du membre jugé digne d'être Régent :

« On l'introduisait dans une salle tout de noir tapissée. Il ne voyait autour de lui que des flaques de sang, des poignards, des instruments de supplice. Au milieu de ces images horribles, il apercevait un squelette humain foulant aux pieds les attributs de la royauté. Son

introduceur simulait l'effroi et l'entraînait loin du spectacle. D'autres assistants feignaient de le retenir. Mais, apercevant qu'il avait été élevé à l'école des Illuminés, que le Sceau de l'Ordre était gravé sur son cœur et sur son front, ils le laissaient passer dans une autre pièce. Là, on le soumettait à diverses cérémonies et à un interrogatoire serré. Enfin, s'il avait bien répondu, on le vêtait d'un équipement de Chevalier-Croisé ».

Mais revenons au Novice. Après son initiation, il devait faire une confession détaillée et répondre à vingt-quatre questions. En voici deux : Numéro 9 :

« Pouvez-vous aimer tous les membres de l'Ordre, ceux mêmes de vos ennemis qui pourraient s'y trouver ? » et celle-ci, porte le numéro 11, beaucoup plus grave : « Reconnaissez-vous à notre Ordre le droit de vie et de mort ? »

Si le Novice faisait ses preuves, il pouvait devenir Minerval, second grade qui tirait son nom de Minerve, déesse de la Sagesse. Weishaupt jugeait ce second degré des Illuminés particulièrement important et précisait : « Dans cette classe seront pris ceux qui auront montré le plus d'aptitudes pour les mystères. Je veux, enfin, ici, que l'on travaille à la connaissance et à l'extirpation des préjugés. Chaque élève doit nous déclarer par exemple une fois par mois, quels sont ceux qu'il a découverts dans lui-même, quel est le dominant et à quel point il a réussi à s'en défaire ».

Mais les dirigeants devaient se montrer diplomates. Weishaupt disait aussi : « On peut tout faire des hommes quand on sait tirer avantage de leurs penchants dominants ».

Buts des Illuminés de Bavière

De son propre aveu, Weishaupt visait à organiser une minorité agissante capable de mener les hommes vers la réalisation du Grand But : l'affranchissement total.

Voici le discours qui était fait au grade d'Epopte, juste après l'initiation du nouveau « Prêtre Illuminé » :

« Te voilà, ce que tu devais être et tel que nous voulions te voir. Il va t'appartenir à présent de conduire les autres. Ce que tu sais déjà, ce que tu vas apprendre en ce moment te dévoilera leur faiblesse. C'est dans cet avantage qu'est la vraie source du pouvoir d'un homme sur un homme. »

Et voici une profession de foi personnelle de Weishaupt :

« Le moyen de hâter une révolution dans l'esprit humain est de triompher pour toujours de l'oppression, ce sont les écoles secrètes de la philosophie. Ces écoles ont été de tout temps des archives de la nature et des droits de l'homme. Par ces écoles, un jour sera réparée la chute du genre humain ; les princes et les nations disparaîtront de la terre, et la terre ne sera plus que le séjour de l'homme raisonnable. La Raison sera alors le seul livre des lois, le seul code des hommes ».

Adam Weishaupt voyait donc la possibilité, dans l'avenir, d'une complète réintégration de l'homme, chaque individu séparé devenant alors si bon et si harmonieux que toute autorité et tout gouvernement deviendraient inutiles :

« Si la lumière est l'ouvrage de la morale, la lumière et la sûreté se fortifient à proportion que la morale gagne. Aussi la vraie morale n'est-elle pas autre chose que l'art d'apprendre aux hommes à devenir majeurs, à secouer le joug de la tutelle, à se mettre dans l'âge de leur virilité, à se passer du prince et du gouvernement ».

Weishaupt écrit aussi :

« J'ai proposé une explication de la Franc-maçonnerie (1) de tous points avantageuse en ce qu'elle s'adresse aux chrétiens de toute confession, les libère graduellement de tous préjugés religieux, cultive et ranime les vertus de société par une perspective de bonheur universel, complet et rapidement réalisable, dans un Etat où fleuriront la liberté et l'égalité, un Etat affranchi des obstacles que la hiérarchie, le rang, la richesse jettent continuellement sous nos pas. Mon système est complet et précis ; mes moyens sont effectifs et irrésistibles ».

A la fin du passage au grade d'Epopée, on présentait au nouvel initié un bonnet phrygien, symbole d'affranchissement, en prononçant ces mots : « Couvre-toi de ce bonnet, il vaut mieux que la couronne des rois ». Cela ne nous fait-il pas penser à l'épisode de la journée du 20 juin 1792 où Louis XVI fut, par dérision, contraint par le chef des émeutiers à se coiffer du bonnet républicain ?

Au degré de mage, on enseignait une métaphysique panthéiste : « Dieu et le monde ne font qu'Un ». Au tout dernier degré, celui d'Homme-Roi, on apprenait que le dernier des citoyens est souverain : « Comme dans l'Etat patriarcal, et que toutes les nations devaient être ramenées à cet état par toutes les voies qui peuvent y conduire, c'est-à-dire par des moyens pacifiques, si faire se peut, sinon par la force, car toute subordination doit disparaître de la surface de la Terre ».

Le système de Weishaupt énonce dans le détail toute une série de directives sur la manière de former l'esprit de l'homme et sur les moyens d'influencer les diverses catégories de gens. Weishaupt se montre un parfait émule de Machiavel, partisan de l'adage qui veut que la fin justifie les moyens. Il conseille par exemple de se faire apprécier des femmes et de les flatter ; ainsi, dit-il cyniquement, elles viendront vous manger dans la main.

Au degré de Régent, le récipiendaire, introduit dans le costume d'un esclave antique, devait désigner les responsables de sa condition misérable : la société, l'Etat, la soumission, la fausse religion. Weishaupt proclamait : « Quiconque répand l'Illuminisme accroît la sécurité générale ; or Illumination et sécurité font les princes inutiles ».

Comment passer à cette société idéale où tous les hommes seraient égaux et frères et où il n'y aurait plus besoin désormais d'autorité coercitive ? Pour atteindre ce but, il est avant tout nécessaire de détruire de fond en comble l'ancien ordre des choses. On comprendrait sans doute mieux la soudaine radicalisation de la Révolution française, au cours de l'été 1792, en méditant cette phrase retrouvée dans les notes personnelles de Weishaupt : « Nous devons tout détruire, aveuglément, avec cette seule pensée : le plus possible et le plus vite possible ».

Comment y parvenir sinon par la violence organisée ? De plus, ce n'est pas avant longtemps — peut-être plusieurs siècles — estimait sans doute Weishaupt — que l'humanité pourra se passer des gouvernements. Si bien que, une fois l'ancien ordre social complètement détruit, il sera impossible de laisser aux hommes la bride sur le cou. Au contraire, une minorité agissante devra les prendre en main, les diriger et les former, de gré ou de force, inflexiblement.

En somme, pour accéder à la société idéale, il faut en passer par la société autoritaire durant des générations. Loin d'être une spontanéité inorganisée, l'action révolutionnaire, d'abord secrète puis ouverte, doit être méthodiquement et machiavéliquement préparée et menée. Une fois les anciens gouvernants renversés, de nouvelles équipes doivent être prêtes à assumer le pouvoir.

1 — En fait, précisons-le, il s'agit ici de la « Maçonnerie noyautée » par l'Illuminisme bavarois. Weishaupt s'était d'ailleurs fait exclure de la Franc-maçonnerie bavaroise orthodoxe qui avait reconnu à temps ses tendances autoritaires.

Weishaupt nous apparaît donc comme un précurseur direct de Lénine dans la théorie d'une action révolutionnaire méthodiquement conduite. « Il n'y a pas de manifestation spontanée », dira un jour le chef des bolcheviques. La remarque se révèle déjà juste en ce qui concerne la révolution française, dès qu'on cesse de la voir comme une image d'Épinal.

Les Illuminés de Bavière ont donc été organisés selon un plan concerté d'action clandestine. Weishaupt n'hésitait pas à recommander, pour recruter de nouveaux membres, de faire appel aux points faibles de chacun : « Chacun, au début, doit être appâté par ce qu'il espère ». Il ne fallait donc pas hésiter par conséquent à soigneusement camoufler les buts subversifs de l'Ordre : « Dans le secret réside notre puissance. Aussi ne faut-il pas hésiter à nous présenter sous le couvert de sociétés anodines ».

Les adeptes se trouvaient peu à peu mis en condition pour qu'ils observent autour d'eux et pratiquent l'espionnage. Il est écrit dans les « *Statuts Reformés* » de 1783 : « Avant tout, étudiez l'homme ; moins encore dans les livres que par soi-même, en observant les personnages de l'entourage. Le Novice fait une étude approfondie de lui-même et de ses semblables. Il consigne ses observations et, en général, observe plus qu'il ne lit... Le moyen le plus sûr de monter en grade c'est de prendre de nombreuses notes, de multiplier les esquisses de caractères, de consigner par écrit les propos de gens qu'on a surpris au moment où la passion les faisait parler. Il (l'adepte) doit tenir un registre dans lequel il réserve trois ou quatre feuilles à chacune des personnes qu'il fréquente ».

Adam Weishaupt avait même inventé un système fort habile qui devait être repris par Lénine : celui d'une hiérarchie parallèle, secrète, de dirigeants révolutionnaires inconnus non seulement du public, mais de tous les autres membres qui, à l'exception du plus haut dignitaire, ne soupçonneront jamais leur avancement et leur pouvoir réel. Weishaupt avait ainsi instauré, dans l'Ordre, la catégorie des Insinuants, au nom significatif, dont les adeptes, sauf ceux du degré suprême, devaient ignorer la haute appartenance. L'Insinuant devait tenir un journal (*Diarium*) et le communiquer deux fois par mois au Grand Maître en personne.

Au degré de Régent, l'affilié qui n'avait pas de ressources personnelles suffisantes était pris en charge par l'Ordre. Encore une fois, on pense à Lénine qui, contrairement à certains de ses amis qui s'en indignaient, avait préconisé la formation méthodique de révolutionnaires professionnels à qui on fournissait les moyens, sans qu'ils perdent leur temps à gagner leur vie, de se vouer totalement à l'organisation de la subversion.

Naturellement, Weishaupt ne disposait pas, malgré les hauts personnages qui appartenaient à son Ordre, de ressources financières considérables. On peut donc se demander (et c'est une question qu'on se pose dans le cas d'autres subversions) qui finançait ?

Weishaupt voyait Jésus comme l'Homme supérieur, le type même de l'Illuminé :

« Nous disons donc encore que Jésus n'a point établi une religion nouvelle, mais qu'il a voulu rétablir dans ses droits la religion naturelle ; qu'en donnant au monde un lien général, en répandant la Lumière et la sagesse de sa morale, en dissipant les préjugés, son intention était de nous apprendre à nous gouverner nous-mêmes, et de rétablir la liberté et l'égalité parmi les hommes ». Tout homme capable de trouver la Lumière Intérieure en lui-même ne devient-il pas de ce fait l'égal de Jésus, de l'Homme-Roi ? C'était la doctrine du fondateur des Illuminés de Bavière.

Weishaupt avait cette maxime personnelle : « Ma dignité d'homme consiste à n'obéir à aucun autre homme, à ne déterminer mes actes que conformément à mes propres convictions ».



Il est concevable que, surtout après la tourmente révolutionnaire, on ait pu penser à une activité politique, et non pas simplement initiatique, secrète, menée par des dirigeants mystérieux. D'ailleurs, la filiation templière, dont se réclamaient volontiers certains grades supérieurs de la maçonnerie du XVIII^e siècle, pouvait fort bien rappeler à certains esprits que l'héritage des Chevaliers aux Blancs Manteaux comportait un aspect temporel. N'a-t-on pas pensé alors que le Temple avait tenté au Moyen Âge de réaliser un grand dessein politique secret, l'unification complète de la Chrétienté sous sa direction ?

L'idée de venger, sur les descendants de Philippe le Bel, le supplice de Jacques de Molay et des Templiers semble avoir peut-être obsédé certains des dirigeants révolutionnaires les plus radicaux, comme Chaumette et les autres chefs de la Commune parisienne insurgés d'août 1792. Ce n'est peut-être pas un simple hasard si l'ancien donjon du Temple, qui avait été le grand centre parisien de l'Ordre exterminé, a été affecté à l'emprisonnement du dernier roi capétien et de sa famille. Après les excès révolutionnaires, des hommes comme l'abbé Barruel, prêtre réfractaire émigré, proposeront au grand public l'idée fascinante de gouvernements occultes superposés, de hiérarchies secrètes à différents niveaux, et dont les initiés de rang inférieur et moyen ignoraient toujours qui tirait en fait les ficelles du formidable complot.

C'est au sein de redoutables « arrière-loges » — l'expression forgée par Barruel aura une immense fortune — qu'auraient été méthodiquement préparés, avec une précision et un machiavélisme exemplaires, la naissance et le développement de l'idéologie révolutionnaire. Cette idée d'une conjuration gigantesque, ourdie à l'échelle européenne, devait se répandre. Et, nous l'avons vu, il ne semble pas qu'il s'agisse d'un mythe, mais bien d'une réalité.

Un auteur britannique, John Robison, dans son livre *Proofs of a conspiracy against all religions and governments of Europe*, paru à Londres en 1797 et traduit à Paris dès 1798-99 sous le titre *Preuves d'un complot contre toutes les religions et tous les gouvernements de l'Europe*, recoupait toutes les révélations apportées par Barruel. On en trouve d'autres dans l'ouvrage du pharmacien Cadet-Gassicourt, *le Tombeau de Jacques de Molay*, en 1797. Cet auteur y rapporte le serment prêté par les initiés qui étaient admis au grade de la vengeance templière : ils juraient « d'exterminer tous les rois et la race des capétiens : de détruire la puissance du pape ; de prêcher la liberté des peuples et de fonder une république universelle ».

Dans les épais volumes des *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, parus en 1797-98, on trouve, malgré l'évident parti pris du Jésuite exalté qui en est l'auteur, divers éléments importants. L'auteur nous révèle par exemple la manière dont les Illuminés avaient réussi à placer partout des hommes de confiance d'un dévouement à toute épreuve, proches les uns des autres. C'est d'ailleurs grâce à cette proximité que les chefs parvenaient à cet exploit de disposer d'une transmission par messagers à pied plus rapides que la poste officielle à cheval. En effet, chaque messenger n'avait qu'une distance assez courte à parcourir pour joindre celui qui lui était le plus proche, lequel se mettait à son tour en route, toutes affaires cessantes.

« Ainsi, constate Barruel, de proche en proche et de main en main, les ordres se transmettaient avec une célérité incomparable, car ces piétons n'étaient retardés ni par le mauvais temps, ni par les accidents ordinaires aux cavaliers, aux voitures ; un homme à pied s'en tire toujours quand il connaît le pays, et c'était justement le cas. Ils ne s'arrêtaient ni pour manger ni pour dormir, ne faisant jamais plus de deux lieues. La malle-poste mettait dix heures de Paris à Orléans, et s'arrêtait une heure ; il y a trente lieues. Quinze ou vingt piétons qui se succédaient pouvaient y arriver de Paris en neuf heures, coupant par des sentiers et surtout ne s'arrêtant nulle part ».

A la veille de sa mort, Barruel devait apporter des révélations supplémentaires sur les instances supérieures des Illuminés. Le Cercle Intérieur comportait vingt et un membres qui ne

cessaient de voyager. Ce Conseil suprême nommait, par cooptation, un Conseil Intérieur de trois membres, lesquels élaient à leur tour le Grand Maître, doté d'un pouvoir autocratique : toute désobéissance à ses ordres était punie de mort.



Assurément, il faut soigneusement distinguer entre l'Illuminisme révolutionnaire de type bavarois et un Illuminisme chrétien, qui, lui, ne se proposait aucun but subversif.

Dans ses *Soirées de St Petersburg*, Joseph de Maistre rappelle la nécessité qu'il y a à faire cette distinction :

« On donne le nom d'Illuminés à ces hommes coupables, qui osèrent de nos jours concevoir et même organiser en Allemagne, par la plus criminelle association, l'affreux projet d'éteindre en Europe le christianisme et la souveraineté. On donne ce même nom au disciple vertueux de St Martin, qui ne professe pas seulement le christianisme, mais qui ne travaille qu'à s'élever aux plus sublimes hauteurs de la loi divine ».

On trouvera d'importantes précisions sur ce sujet dans l'ouvrage posthume de René Le Forestier, publié par les soins d'Antoine Faivre : *La Franc-maçonnerie templière et occultiste*.

Il convient d'inclure, entre autres sociétés secrètes demeurées encore bien mystérieuses, dans l'Illuminisme théosophique, l'Ordre des Frères Illuminés de l'Asie. Il s'agissait d'un ordre chrétien, organisé en sept grades successifs qui correspondaient symboliquement aux sept Eglises de l'Apocalypse. Notons qu'ils avaient comme signe de reconnaissance le svastika, c'est-à-dire la croix gammée. Le svastika représentait pour eux le symbole de la « Rotation » universelle, dont les réincarnations successives de l'âme humaine étaient l'un des reflets. Parmi leurs cérémonies rituelles, on trouvait celle-ci : on figurait sur le sol du Temple un échiquier sur lequel se plaçaient vingt-neuf initiés qui laissaient la case centrale vide, de manière à réaliser la figure vivante d'une croix gammée.

Il ne faut pas oublier non plus que, durant l'époque révolutionnaire, se déchaînent et s'affrontent des groupes, des Ordres secrets des bords politiques les plus opposés, de ceux des « enragés » du camp républicain jusqu'à ceux des plus violemment contre-révolutionnaires. Les « cadres » (pour reprendre la classification de Charnay) des sociétés secrètes se livraient une guerre impitoyable mais qui n'exclut pas une paradoxale conciliation, une synthèse occulte au niveau des « sociétés secrètes supérieures », au niveau des véritables gouvernants invisibles qui veillent sur les directions générales de l'évolution de l'humanité et qui manient les pièces du jeu d'échec.

En ce qui concerne les Illuminés de Bavière et leur rôle sur le déchaînement de la Révolution française, il est impossible de ne pas constater que la mission de Weishaupt fut accomplie et porta ses fruits. Si l'on examine très attentivement l'Histoire visible, et aussi l'Histoire secrète, plus difficile à connaître, de la Révolution, on peut y voir une influence de plus en plus marquée et de plus en plus importante de l'Illuminisme bavarois. Derrière l'activité de personnages très célèbres — mais les connaît-on vraiment à fond aujourd'hui ? — comme le duc d'Orléans, dont nous reparlerons, comme Mirabeau ou Robespierre, ne faut-il pas voir l'activité de personnalités moins illustres, ou même d'« éminences grises » qui jouèrent un rôle très important, mais en coulisse.

On distingue clairement deux faces différentes, incarnées par deux générations successives, qui eurent le pouvoir en France, la seconde arrivant beaucoup plus brutalement que la première : celle-ci en 1789, celle-là dès 1792. On vit d'abord la Révolution inspirée par l'« idéal de 1789 », qui devait se manifester dans la Constitution de 1791 : c'est le rêve d'une France libérale, réorganisée selon des principes inspirés simultanément du parlementarisme britannique

et de l'héritage — d'origine si largement maçonnique — de l'indépendance américaine. Dès l'été 1792, interviendra la Révolution violente commencée par l'insurrection générale des sections parisiennes, décidée par la Commune insurrectionnelle de Paris et appuyée de puissants renforts venus de province, et dont le coup d'éclat, préparé déjà par l'envahissement pacifique du 20 juin (lorsque le roi avait été contraint de coiffer le bonnet rouge), sera la prise des Tuileries le 10 août 1792. Les manuels expliquent cette soudaine aggravation par l'exaspération croissante du peuple de Paris, que rendait furieux l'invasion étrangère des provinces de l'Est, par les troupes prussiennes et autrichiennes, invasion que favorisait le parti royaliste.

En fait, une étude lucide et impartiale des événements montrerait que la Commune insurrectionnelle de Paris, loin d'être improvisée, fut minutieusement organisée. Par exemple, aucun historien ne semble s'être aperçu que parmi les révolutionnaires extrémistes de 1792 et des années suivantes, se trouvaient plusieurs Allemands. Ne doit-on pas y voir des envoyés directs de Weishaupt ?

De plus, dans le Paris de l'été 1792, que d'éléments troublants ! D'abord, le choix même de la cour du Temple comme lieu d'incarcération de la famille royale. Était-ce vraiment par hasard que l'on incarcérait le dernier descendant de Philippe le Bel dans une forteresse qui avait appartenu à l'Ordre martyr ? Impitoyable vengeance posthume.

On dit communément dans les manuels que les massacres des trois premiers jours de septembre 1792 furent l'œuvre du « peuple de Paris » qui s'était porté d'un seul élan vers les prisons pour y liquider sans autre forme de procès tous les « traîtres » incarcérés avant qu'ils n'aient pu nuire à la défense de la patrie. Ce serait donc simplement un grand mouvement spontané, excité par les exhortations de Marat. Le peuple a vraiment bon dos.

En fait, il n'y fut pour rien ; au contraire, on le verra s'efforcer de sauver du massacre quelques prisonniers. En revanche, la culpabilité passive de Danton ne fait aucun doute : ministre de la Justice, il laissa faire, se contentant de désapprouver personnellement, en son for intérieur, la tuerie, alors qu'il lui aurait suffi de faire intervenir quelques détachements de gendarmerie pour y mettre fin sans tarder.

Le fait est que le vrai peuple de Paris ne fut pour rien dans les massacres de septembre, qui furent l'œuvre de petites équipes de tueurs méthodiquement organisés. On avait recruté des hommes de main dans la lie de la populace et les « septembriseurs » étaient payés (par qui ?) selon le rendement si l'on ose dire, de leur sinistre besogne. Les organisateurs avaient tout prévu, y compris de distribuer gratuitement du vin en abondance (qui l'offrait ?) aux massacreurs assoiffés par la grande chaleur et qui avaient besoin quand même de se redonner un peu de cœur au ventre.

Il faudrait faire d'autres remarques vraiment troublantes. Jacques Cazotte aurait dû être l'une des victimes des massacres de septembre. Il fut sauvé de justesse des assassins par sa fille qui avait réussi à les émouvoir devant ce noble vieillard aux cheveux blancs. Mais ce qui prouve qu'il figurait vraiment sur une liste noire de personnages à éliminer à tout prix, c'est qu'il ne fut sauvé que pour peu de temps : Cazotte fut parmi les toutes premières victimes dont le Tribunal Révolutionnaire, peu après sa création, décida l'arrestation. Les formes étaient sans doute plus solennelles, puisqu'il s'agissait d'une cour de justice politique d'exception et non plus d'un « tribunal populaire » improvisé. Mais le verdict était également fatal, la guillotine remplaçait les haches et les couteaux.

Avant sa seconde arrestation, Cazotte avait dit à ses proches : « Je sais ce qui m'est réservé ». Après une condamnation acquise d'avance, le président du tribunal apostrophe l'accusé en ces termes : « Tes pairs t'ont entendu, tes pairs t'ont condamné... Tu fus heureux, chrétien, philosophe, initié. » Ces mots nous révèlent tout de suite que, sous l'apparence d'un jugement

public rendu par le tribunal exceptionnel de la Sûreté de l'Etat, il s'agissait en fait de l'exécution d'un « traître » envers la très puissante société secrète dont Cazotte avait conquis les plus hauts grades. Il avait trahi cette société en s'efforçant d'empêcher l'avènement de la république en France. Remarquons bien l'expression : tes pairs. Cazotte n'était pas magistrat. Le tribunal n'était donc pas une émanation de la justice ordinaire, mais bien de cette redoutable société secrète qui le considérait comme un renégat.

Il faut aussi remarquer que si c'est la France qui fut le théâtre et l'origine de la Révolution, celle-ci avait été conçue comme faisant partie d'un processus international à l'échelle européenne. L'action expéditive des Illuminés de Bavière aura des conséquences jusqu'en Suède, où on peut inscrire à son actif deux assassinats sanglants : celui de Gustave IV et celui de Fersen, le gentilhomme suédois fort ami de Marie-Antoinette, dont la mort fut camouflée en massacre « spontané » par la populace de Stockholm.

Secrets d'Etat

Il existe beaucoup d'affaires troublantes, qui restent enveloppées de l'obscurité habituelle des secrets d'Etat, et dans lesquelles on pourrait retrouver l'influence impitoyable, subtile ou violente selon le cas, des gouvernants invisibles et des sociétés secrètes, qu'elles soient de « cadres », ou même supérieures. Nous allons jeter le pavé dans la mare, sans nous attarder aux réticences ou aux silences embarrassés des uns et des autres.

La première affaire fut la disparition du trésor royal et des bijoux de la couronne. Au mois de novembre 1789, Louis XVI, inquiet de voir les événements tourner de plus en plus mal pour la royauté, se préoccupe de mettre à l'abri les biens les plus importants de la couronne. Il charge le capitaine Quemin, commandant le brick *Télémaque*, de faire descendre la Seine à une cargaison extrêmement précieuse qui comportait, outre une somme de deux millions et demi en pièces d'or, toute l'orfèvrerie des abbayes normandes de St Georges et de Jumièges, de nombreuses œuvres d'art, des reliques, des bijoux inestimables. Le capitaine reçoit des instructions secrètes, encloses dans une enveloppe scellée des armes royales, et qu'il ne doit ouvrir qu'après avoir atteint la haute mer. Le premier janvier 1790, le bateau quitte son ancrage à Rouen et descend la Seine, et le 3 janvier, passant devant Quillebeuf, le *Télémaque* sombre en quelques minutes. On ne connaîtra jamais la cause véritable du naufrage. Bien sûr, une équipe de spécialistes, agissant sur instructions royales, vient de Cherbourg pour tenter de renflouer le navire. En vain.

Voici l'hypothèse probable. Le naufrage n'aurait été qu'une comédie arrangée d'avance pour détourner l'attention. Les précieuses caisses, pour la plupart, auraient été vides dès le départ, et leur contenu déjà mis en lieu sûr. On pourrait peut-être même espérer retrouver ces richesses perdues au cœur de Paris, dans le quartier du Temple. Pourquoi pas ?

Car toutes les tentatives faites au siècle dernier et de nos jours sont demeurées vaines : on ne retrouva ni un lingot, ni une pièce d'or, ni un joyau. Fin mars

1940, une équipe de scaphandriers, pourvus d'un matériel très perfectionné, parvint enfin à remonter l'épave à la surface. On fouilla minutieusement le bateau et on ne trouva rien, pas un seul objet de valeur. L'épave du *Télémaque* était vide. La preuve était faite : son naufrage, qui ne fit évidemment aucune victime, avait été manigancé à l'avance. Pour employer le vocabulaire du droit maritime, c'était un cas patent de « baratterie ».

Que devinrent donc les richesses soi-disant chargées à bord du *Télémaque* et qui en fait ne l'avaient jamais été ? C'est là l'un des secrets d'Etat de la fin du XVIII^e siècle.

En voici un autre : après les journées d'octobre 1789, un certain nombre des bijoux de la couronne avaient été transférés à Paris au grand garde-meuble royal. Eux aussi disparurent, sans que, cette fois, le roi y soit pour quelque chose. En 1792, ils furent subtilisés avec une facilité étonnante. Selon toute vraisemblance, le ou les voleurs purent opérer à loisir.

On a pu se demander si, au niveau des grandes sociétés secrètes, des transactions ne furent pas engagées entre Danton et le duc de Brunswick qui commandait l'armée des coalisés et qui était le Grand Maître d'un système maçonnique de haut grade qui se réclamait d'une survivance cachée de l'Ordre du Temple. Transactions qui auraient eu lieu malgré tout le battage patriotique que l'on fit en France autour de la victoire de Valmy, qui ne fut en fait qu'une escarmouche sans importance réelle où l'on se contenta d'échanger quelques salves. Le duc de Brunswick sonna la retraite sans que ses troupes aient vraiment engagé le combat, sans non plus que les troupes françaises aient fait mine de les attaquer. Or, on verra le noble duc de Brunswick, de retour chez lui après Valmy, rembourser d'un coup toutes ses dettes, qui étaient énormes. D'où lui venait donc cette si soudaine prospérité financière ? On ne peut s'empêcher de voir entre elle et sa « défaite » de Valmy une relation de cause à effet.

Un autre secret d'Etat semble aussi resté dans l'ombre. Quel rôle ont eu sur la préparation et l'évolution de la Révolution française, les intrigues du non moins noble duc d'Orléans, ancien duc de Chartres devenu « Monsieur » à la mort de son père en 1785 ? Il est absolument sûr que ce prince rêva effectivement de monter un jour sur le trône à la place de son cousin Louis XVI. Bien qu'il ne fût lui-même qu'un pion sur l'échiquier de la formidable partie jouée par les gouvernants invisibles, il eut une grande part de responsabilité dans la préparation de la prise de la Bastille. Vus de loin, les événements du 14 juillet 1789 semblent une réaction spontanée due à la colère du peuple de Paris. En fait, le duc d'Orléans savait fort bien, lui, ce qu'il fallait en penser.

Les événements de l'été 1789 obéissaient, c'est évident, à un plan minutieusement préparé. Lorsque plusieurs foyers d'incendie éclatent en même temps, on se trouve devant un acte prémédité. Il en alla ainsi des émeutes qui préparèrent la prise de la Bastille : de petits groupes d'agitateurs indisciplinés se formèrent en divers points de ralliement, appliquèrent des consignes préparées pour saisir sans péril de nombreuses armes, notamment aux Invalides. La troupe et la police ne sont pas intervenues, faute d'ordre pour le faire, alors que ç'aurait été un jeu d'enfants de réprimer ce début d'agitation. Dès avant ces événements, Bertrand de Molleville, ministre de Louis XVI, avait recueilli de la bouche de Duport, député de la noblesse et membre important des sociétés secrètes, une curieuse confidence sur « la nécessité de la terreur à l'aube des révolutions ». Loin d'être une conséquence fortuite du désordre et de la colère des émeutiers, le meurtre atroce du Prévôt des marchands Flesselles, de l'intendant Berthier de Sauvigny, et du gouverneur de la Bastille De Launay, qui avait capitulé pratiquement sans combattre, dont les têtes furent promenées au bout d'une pique, inaugurant ainsi une tradition révolutionnaire, aurait été délibérément décidé, pour donner de sinistres « exemples » qui frappent l'imagination et qui effraient particulièrement Louis XVI.

Le premier maire révolutionnaire de Paris, Bailly, qui devait laisser sa tête dans la Terreur, victime de cette habituelle fatalité qui fait que les premières vedettes d'une révolution sont souvent liquidées par une seconde génération plus révolutionnaire qu'eux, remarquait dans ses Mémoires (Tome II, p. 33) que, dès la prise de la Bastille, « il y avait un moteur invisible qui semait à propos les fausses nouvelles pour perpétuer le trouble. Ce moteur a dû avoir un grand nombre d'agents et pour avoir suivi ce plan abominable, il faut un esprit profond et beaucoup d'argent. Quelque jours, on connaîtra le génie infernal et le bailleur de fonds ».

La Fayette lui-même déclare, le 24 juillet 1789 :

« Une main invisible dirige la populace. » Dès la veille du 14 juillet 1789, un buste du duc d'Orléans avait été promené en triomphe dans les rues de Paris. Et déjà le 2 juillet, dans les jardins du Palais Royal, où résidait le duc d'Orléans, une pétition avait été lancée pour demander la déchéance de Louis XVI et son remplacement par Philippe d'Orléans.

On peut faire des remarques analogues sur les deux journées des 5 et 6 octobre 1789, qui devaient contraindre le roi et sa famille à regagner les Tuileries. Ici encore, le récit habituel est absurde, qui justifie les événements par la colère des Dames de la Halle. Tout révèle le coup monté, on peut même dire bien monté. Tout est mis en œuvre pour terroriser le malheureux Louis XVI. On envahit les appartements royaux, et, pour corser le spectacle, on massacre quelques gardes du corps sous les yeux des souverains. Personne n'a l'idée de faire évader la famille royale et son entourage par le « souterrain Louvois », vaste passage secret qui partait du Palais de Versailles pour aboutir à la banlieue sud de Paris. Les gardes françaises ne font pas un geste pour s'opposer aux émeutiers, et pour cause : aucun ordre ne leur avait été donné par leurs officiers, sans doute rendus muets par les pots-de-vin très généreux que leur versaient les agents du duc d'Orléans.

Au début du mois de juillet 1789, le duc de Luxembourg s'était entretenu avec un jeune magistrat, Semonville, fidèle de la faction orléaniste :

« Je regrette, dira ensuite le duc, de ne pouvoir raconter les confidences extraordinaires que me fit cet imprudent jeune homme, les desseins d'intrigues qu'il fit paraître et dont la suite prouva assez la vérité. »

Cependant, un problème se pose. Assurément, le duc d'Orléans disposait de beaucoup d'argent — il était, après le duc de Penthièvre, l'homme le plus riche du royaume, et bénéficiait, de plus, d'importants fonds secrets de diverses sources mystérieuses. Mais il n'était nullement Machiavel. Fort ambitieux, les scrupules ne l'étouffaient pas trop, mais il n'était manifestement pas du tout homme à prendre le risque de faire couler des torrents de sang pour assurer le triomphe de ses desseins.

En revanche, Choderlos de Laclos, son homme de confiance, était un véritable génie de l'intrigue, des complots et des manœuvres subversives. Il pensait que les hommes pouvaient être circonvenus, manipulés, et même liquidés lorsqu'ils devenaient gênants. Il ne faisait pas intervenir de sensiblerie dans ses conceptions d'un beau plan, d'une belle émeute, voire d'un beau massacre. Il fut le véritable chef d'orchestre invisible de la conjuration et, dans la conduite des intrigues orléanistes, il montrait autant de machiavélisme que ses deux héros libertins en déployaient pour leurs intrigues amoureuses, dans son célèbre roman, *Les liaisons dangereuses*.

C'est Philippe d'Orléans qui, par ses hésitations, et sa pusillanimité, fera échouer le plan si habilement préparé et réalisé par ses partisans. Ainsi, après l'affaire de la fuite de Louis XVI et sa capture à Varennes, il aurait pu saisir le trône : au Club des Jacobins, Danton, subventionné par la faction orléaniste, était monté à la tribune, avait déclaré le trône vacant et proposait d'y faire asseoir Philippe d'Orléans. Le duc, sur le conseil de Mme de Genlis, avait refusé.

La fin si dramatique de la princesse de Lamballe constitue un autre secret d'Etat. Après le 10 août, elle avait d'abord partagé la captivité de la reine à la Tour du Temple, puis avait été transférée le 20 août à la prison de la Force, dans le quartier du Marais. Le 3 septembre 1792, le tribunal improvisé qui siégeait à la prison l'acquitte. A l'origine de cet acquittement miraculeux, il n'y avait pas seulement l'or qu'avait dû verser son beau-père, le duc de Penthièvre, mais aussi la haute qualité maçonnique de la princesse, qui était, souvenons-nous-en, Grande Maîtresse des Loges Féminines, dites Loges d'adoption. Cependant, à la sortie de la prison, la

Princesse n'en sera pas moins massacrée par les Septembriseurs dans des conditions particulièrement atroces.

Il est trop facile d'expliquer cette mort par la sempiternelle colère du peuple de Paris. A quoi tient ce revirement subit des massacreurs, qui se montraient à l'ordinaire très obéissants et avalisaient les acquittements, au reste très rares, prononcés par le tribunal improvisé. Sans aucun doute, il ne s'agit pas du tout, dans la mort de la princesse de Lamballe, d'un malheureux incident, mais bel et bien d'une exécution décidée délibérément envers quelqu'un qui en savait trop.

Lors de la macabre promenade de la tête de l'infortunée princesse au bout d'une pique, les massacreurs eurent un geste spectaculaire : ils vinrent au Palais Royal, où le duc d'Orléans, propre beau-frère de la princesse de Lamballe, dînait avec sa maîtresse du moment, et jetèrent la tête sanglante sur la table. Il est impensable de supposer que l'exécution avait pu être décidée par le futur Philippe Egalité qui n'avait absolument pas l'étoffe d'un tyran cruel. En revanche, rien ne s'oppose à imaginer que certains membres de la faction d'Orléans, allant au-delà des désirs de celui qu'ils servaient, avaient décidé d'éliminer purement et simplement la princesse de Lamballe qui pouvait devenir très dangereuse pour leur destin. Cependant, les détails atroces de l'exécution, le dépècement du cadavre, donnent à cette ténébreuse affaire un caractère particulier. On penserait presque qu'un sinistre magicien aurait suscité cela pour, se servant du sang de la princesse, tenter de faire des opérations de nécromancie.

On peut aussi penser que la princesse « en savait trop ». Non seulement dans le domaine de la diplomatie secrète et des intrigues de toutes natures qui se nouaient en France. Mais aussi qu'elle avait pu connaître des secrets relevant des desseins des gouvernants invisibles de l'Europe. Et ces hommes impitoyables envers toutes les indiscretions et surtout envers toute opposition ou tout manquement à ce qu'ils avaient décidé ou ordonné, se sont vengés d'elle. La princesse de Lamballe, la plus fidèle amie de Marie-Antoinette, s'était désespérément, et fort maladroitement, efforcée de sauver la Reine, ce qui entraînait évidemment des efforts pour tenter de sauver la monarchie. N'était-ce pas là s'opposer aux chefs secrets qui avaient si minutieusement préparé la vengeance du supplice des Templiers ?

La princesse de Lamballe avait pris un médecin d'origine saxonne, Seiffert, qui avait francisé son nom en Saiffert. C'était un fidèle disciple de Cagliostro et un ami d'Adam Weishaupt, le Grand Maître des Illuminés de Bavière. C'est lui qui, alors que tous ses confrères avaient échoué, s'était montré capable de guérir la belle princesse « aux yeux de diamant ». Il lui était entièrement dévoué et s'efforça en vain, en faisant agir les relations qu'il avait dans les sociétés secrètes, de la sauver. Comme il était également le médecin du duc d'Orléans, il était fort bien placé pour connaître le dessous des cartes.

On doit au Dr Cabanes (*La princesse de Lamballe intime*, Albin Michel 1918) une étude détaillée de la longue correspondance de la princesse et de Saiffert, qui était non seulement son médecin, mais son confident, presque un confesseur ; il semble d'ailleurs qu'il était entré dans les ordres en Allemagne avant de se lancer à Paris dans une carrière médicale.

On doit aussi d'importantes biographies de la princesse à J. H. Rosny Jeune (*Les amours tragiques de la princesse de Lamballe*, Lemerre 1930) et à A. E. Sorel (*La princesse de Lamballe*, Hachette 1934). Mais il reste sans doute bien à découvrir, notamment quantité de documents, sur les rapports de la princesse de Lamballe et des sociétés secrètes de son temps. Il semble même qu'elle avait touché de près aux sociétés secrètes supérieures, celles auxquelles Cagliostro participait. S'étant trouvée pour son malheur au milieu du déchaînement des factions rivales, elle était sans doute devenue bien gênante pour certains projets des gouvernants invisibles.



La fameuse énigme de Louis XVII constitue un autre secret d'Etat de l'époque révolutionnaire. Est-ce le dauphin qui est mort au Temple, ou lui avait-on substitué un adolescent infirme et « demeuré » qui était lui-même mort et qu'on avait enterré à la place du dauphin ? Louis Hastier a écrit à ce sujet un livre fort curieux et bien documenté qui soutient ce point de vue : *La double mort de Louis XVII*.

Nous estimons, quant à nous, qu'il est trop facile de considérer « l'affaire Naundorff » comme une imposture caractérisée sur laquelle il n'y a pas à revenir. On peut faire quelques observations curieuses. D'abord que la descendance directe du Prétendant offre un extraordinaire type bourbonien. Nous eûmes la faveur, lors d'une soirée, en 1968, chez des amis parisiens, d'être présentés à l'actuel prince de Bourbon-Naundorff, et nous eûmes l'impression frappante de nous trouver devant le vivant portrait de Louis XVI, d'une ressemblance criante. D'autre part, bien des indices dans l'affaire Naundorff laissent entrevoir que l'identification était réellement vraie. Chaque fois qu'un procès, au siècle dernier, allait être examiné, la police de la Restauration puis celle de Louis-Philippe saisissait les pièces qui étaient toutes enterrées dans des dossiers secrets inaccessibles.

A la fin du siècle dernier, le petit-fils de Naundorff fut reçu en audience solennelle par le souverain pontife à Rome en tant que prince de Bourbon, avec les honneurs dus aux membres des familles royales. On sait que le Vatican est, dans le monde entier, la cour la plus pointilleuse en ce qui concerne la reconnaissance des personnages qui affirment leur filiation royale, et les honneurs à leur rendre. Il y a mieux encore : quand le Pape Jean XXIII, pour les cérémonies de son sacre, a invité les représentants actuels des grandes familles royales, il a fait venir, pour la France, non pas l'actuel descendant de la famille d'Orléans, mais le prince de Bourbon de la lignée Naundorff.

On peut supposer que l'affaire Louis XVII n'a pas été qu'un secret d'Etat français, mais qu'elle a eu des ramifications en Europe, et même une influence sur les actions des dirigeants invisibles de la haute politique européenne. Pourquoi, par exemple, le dauphin aurait-il été transporté en Prusse et y serait-il devenu horloger sous le nom de Naundorff ? On peut songer que la haute maçonnerie prussienne a pu avoir, dans cet événement, un rôle inconnu.

Napoléon Bonaparte et les chefs secrets

On connaît l'anagramme célèbre qui tirait de l'expression « la révolution française » cette phrase : « *un veto corse la finira* ». Mais on peut précisément se poser cette question : Bonaparte, qui était assurément un homme de génie et qui avait été porté par la vague d'événements collectifs, français et européens, à nuls autres pareils, ne dut-il pas son ascension foudroyante au fait qu'il était mystérieusement épaulé par de très puissantes sociétés secrètes ? Tout se passe comme si, dès sa jeunesse, Napoléon Bonaparte avait été orienté de telle sorte qu'il se trouve au bon moment et au bon endroit à chaque étape décisive de sa carrière. Il faudrait même se demander à quels personnages le jeune Bonaparte dut d'avoir été sélectionné pour rentrer à l'école de Brienne.

Le général Bonaparte avait-il été choisi par les successeurs de Weishaupt pour être soutenu par l'Ordre des Illuminés et y accéder aux plus hauts degrés ? On lit dans les *Mémoires de Napoléon* (chapitre VIII), cités par Georges Serbanesco (*Histoire de la Franc-maçonnerie*

universelle, tome III), le récit de son intronisation rituelle souterraine au grade suprême des Illuminés, dans la campagne romaine.

Citons ce passage particulièrement significatif :

« La longue galerie que nous parcourons est plus élevée, plus longue que la première ; des tiaras, des couronnes renversées, des débris de trônes et d'autels en marquent symétriquement les distances ; des groupes épars qui, par leur costume, rappellent les divers âges et les divers peuples du monde, s'arrêtent sur notre passage et baissent leurs piques surmontées de banderoles et armoiries qu'ils livrent aux flammes et remplacent par un bonnet phrygien, le même que les Etats-Unis et la France ont adopté depuis comme signe de leur indépendance ».

Vient alors la remise rituelle des insignes du grade : le bouclier, les bottes, le manteau et le chapeau. En lui tendant le chapeau, on lui enjoint ceci : « Garde-toi de ne jamais changer le chapeau de la liberté pour une couronne ». Avertissement que Napoléon voulut ignorer. Rien n'empêche de penser que c'est parce qu'il voulut satisfaire son ambition personnelle au lieu de demeurer un exécutant soumis que l'empereur fut privé du soutien actif des sociétés secrètes supérieures. Indéniablement, à partir de 1812, brusquement, la « chance » abandonne Napoléon.

Revenons au jeune général Bonaparte. La campagne d'Egypte fut décisive pour sa carrière, y compris en ce qui concerne l'aide que lui apportaient les gouvernants occultes. Sur le chemin de la terre des Pharaons, Bonaparte conquiert au passage l'île de Malte. Certains historiens pensent que c'est alors qu'il aurait reçu la lumière maçonnique dans une loge militaire. Mais on peut supposer que s'est produit alors un événement bien plus extraordinaire.

Le dernier Grand Maître souverain de l'Ordre de Malte, Hompesch, ressemblait étrangement au comte de Saint-Germain. On pourrait imaginer que Saint-Germain « s'incorpora » dans l'enveloppe terrestre de Hompesch pour transmettre à Bonaparte un grand influx initiatique et lui tracer sa mission secrète, lui indiquer les contacts initiatique qu'il aurait à rechercher en Egypte.

En fait, l'expédition d'Egypte avait deux fins, qui n'étaient pas contradictoires. Militairement, elle visait à couper aux Anglais la route des Indes. Initiatiquement, elle permettait à Bonaparte de rencontrer plusieurs des gouvernants invisibles de l'humanité.

En Egypte, il rencontrera ainsi en secret les chefs de l'énigmatique Fraternité de Louxor qui conservaient les plus hauts enseignements de la magie égyptienne et avec lesquels Cagliostro avait déjà eu des contacts.

Dans les archives du Siège suprême de l'Ordre Rosicrucien A. M. O. R. C., à San José, en Californie, se trouve conservée une charte attestant que Napoléon I^{er} avait atteint la dignité suprême de l'Ordre de la Rose-Croix : celle d'Imperator, au sens initiatique de ce mot latin qui signifie également Empereur. Il s'était donc élevé doublement à la dignité impériale, temporellement et spirituellement. Selon une tradition orale digne de foi, Napoléon I^{er} aurait, lors de sa retraite durant la première campagne de France qui fut le prélude à son départ pour l'île d'Elbe — dissimulé des documents rosicruciens d'importance primordiale dans une cachette située dans la muraille du château où il logeait temporairement, en Champagne.



4

LES XIX^E ET XX^E SIÈCLES

Révolution et contre-révolution

A condition de considérer les événements avec attention et en profondeur, l'histoire du XIX^e et du XX^e siècle comporte un aspect invisible, que l'observateur superficiel ignore, mais qui n'en est pas moins très important.

Les manuels d'histoire contemporaine parlent de la Sainte Alliance qui, après 1815, s'efforça de faire triompher partout en Europe la cause du conservatisme religieux, politique et social. Ce qui est moins connu, c'est l'arrière-plan mystique de cette politique lancée par le tsar Alexandre I^{er} de Russie, auprès de qui on trouve, en qualité de conseiller spirituel particulier, Mme de Krüdener, disciple de Louis-Claude de St-Martin.

De même, à l'opposé du conservatisme, existe tout un arrière-plan occulte dans les révolutions successives du XIX^e siècle, où de puissantes sociétés secrètes ont joué un rôle capital. Il serait absurde de considérer que les mouvements révolutionnaires sont une conséquence quasi automatique des conjonctures politiques. Au contraire. Ce qui nous frappe, c'est la remarquable synchronisation des phénomènes révolutionnaires en Europe, en 1830 et 1848. Contrairement à ce qu'on croit souvent, le théâtre de ce phénomène ne se limitait pas à la France. Tout se passe au contraire comme si, une fois les événements lancés, des hommes à la fois exaltés et méthodiques s'étaient efforcés d'unir et de coordonner les activités révolutionnaires pour renverser le conservatisme partout en Europe.

Par exemple, en 1848, où il ne faut pas parler d'une révolution, mais de plusieurs. Partout en Europe, l'agitation est synchronisée : à Palerme, le 12 janvier, à Naples et dans les Etats du centre de l'Italie, le 27 janvier, à Paris le 24 février, à Berlin les 7 et 8 mars, à Vienne du 13 au 15 mars, à Venise du 18 au 22 mars, à Prague le 12 juin, en Croatie du 27 au 30 juillet. Il semble ainsi que, au point stratégique, les sociétés secrètes révolutionnaires étaient passées à l'exécution d'un plan méthodique de subversion européenne, et qu'il y ait eu un chef d'orchestre coordonnant tous les mouvements. On connaît d'ailleurs ce chef clandestin de l'agitation révolutionnaire de 1848 : Giuseppe Mazzini, Grand Maître de la société secrète appelée *Jeune Italie*. Son domaine ne se limitait pas à son pays, mais s'étendait à toute l'Europe. A la Jeune Italie s'était associée toute une série de sociétés secrètes politiques du même ordre : la Jeune Allemagne, la Jeune Suisse, etc., qui s'étaient fédérées sous le nom commun de Jeune Europe.

L'influence de l'Illuminisme bavarois sur les mouvements socialistes européens reste à étudier. Ils ont en commun, notamment, la théorie de l'efficacité des minorités agissantes. Lorsqu'il fonde, en 1873, à Londres et à Strasbourg son Alliance Révolutionnaire, Bakounine

proclame : « Pour l'organisation internationale dans toute l'Europe, cent révolutionnaires fortement et sérieusement alliés suffisent ».

De même que les Illuministes bavarois, les grands théoriciens de l'anarchisme — cette forme extrême du socialisme qui prône l'abolition de toutes les contraintes étatiques et le groupement des hommes en communes libres — s'inspiraient incontestablement de l'idéal maçonnique. Mais, alors que la Franc-maçonnerie place l'affranchissement total de l'homme dans un futur lointain et enseigne en conséquence que l'essentiel est que chaque homme, chaque génération se forme, évolue et apporte patiemment sa pierre à l'édifice pour construire peu à peu le Temple idéal de l'Humanité, progressant ainsi sur la courbe ascendante de l'histoire humaine, l'anarchisme, au contraire, affirme que l'avènement de cette société idéale peut être considérablement accéléré, et que, pour atteindre ce but, l'usage de la violence est légitime. Alors que, du point de vue initiatique, on compte sur l'évolution et le mûrissement pour entraîner les changements.

Bakounine écrit : « Tous ces grands principes de liberté, d'égalité, de fraternité, de la raison et de la justice humaines, élaborés d'abord théoriquement par la philosophie de ce siècle (le XIX^e) étaient devenus au sein de la Franc-maçonnerie des dogmes pratiques et comme les bases d'une morale et d'une politique nouvelles, l'âme d'une entreprise gigantesque de démolition et de reconstitution ».

Démolir pour reconstruire : n'était-ce pas là précisément l'objectif que se proposaient les Illuminés de Bavière (1) ?

L'influence des conceptions de Weishaupt se manifeste encore plus clairement dans le socialisme marxiste autoritaire de Lénine, grand expert en matière de travail révolutionnaire en profondeur effectué par une minorité agissante, et qui travaillait avec une efficacité machiavélique. En Allemagne même, au mois de novembre 1918, la Ligue Spartacus (Spartakusbund), fraction extrémiste de la Social-Démocratie, publie son manifeste qu'avaient rédigé Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg. Cette ligue, qui deviendra le noyau initial du parti communiste allemand, avait été créée en 1916. Et en janvier 1919, sur un mot d'ordre mystérieux, les cellules spartakistes tentent de prendre le pouvoir en Allemagne, mais la révolte est noyée dans le sang.

On dit volontiers que les extrêmes se touchent. Il ne serait donc pas impossible de penser que, de leur côté, les dirigeants hitlériens ont été fascinés par l'entreprise de Weishaupt, premier système moderne perfectionné qui s'appuyait sur une minorité agissante pour faire la révolution. Il s'agissait d'une technique avancée de la subversion et du coup d'Etat, tout à fait apte donc à servir aussi aux pires ennemis du socialisme.

L'organisation des Illuminés bavarois avait un caractère étonnamment moderne, et fournissait les premiers exemples des techniques d'endoctrinement et de noyautage qui devaient être si souvent utilisées au XX^e siècle. Mais il faut se garder de confondre l'Ordre des Illuminés avec la Franc-Maçonnerie, qu'il s'était au contraire efforcé d'accaparer à son profit.

Posons enfin la question : Adam Weishaupt fut-il seulement un agitateur génial qui avait imaginé et construit, avec l'aide de quelques amis, son plan général de subversion, ou n'a-t-il été, sans que son intelligence soit mise en doute, qu'un exécutant, un truchement, qui tenait ses directives de gouvernants occultes plus élevés que lui dans la hiérarchie des sociétés secrètes supérieures ? Ce qui pose le problème fascinant de l'existence sur terre d'une hiérarchie invisible de gouvernants qui veillent (au besoin par l'emploi systématique de la force lorsque des bouleversements sont nécessaires à telle ou telle période du cycle de l'humanité), à ce que

1 — Cf. le n° 9 (Juillet 1969) de la revue *Documents anarchistes*, dirigée par Michel Chomarat : « *Anarchisme et Franc-Maçonnerie* ».

le mouvement de l'Histoire se déroule conformément aux normes générales, transcendantes par rapport aux individus et même aux groupes. Les hommes ne seraient-ils que des pions sur l'échiquier de l'Histoire ?

Avant le déluge

Considérons maintenant le brûlant été 1914. En apparence, nous sommes devant le type même de conflit entraîné par une série de conséquences, elles-mêmes nées de causes dont personne ne pouvait prévoir qu'elles auraient une si grande importance. Lorsque, à Sarajevo, l'assassinat d'un archiduc autrichien mit le feu aux poudres, personne, même dans les milieux bien informés, ne pouvait penser que c'était toute une époque qui prenait fin, que la « *Belle Epoque* » mourait dans la première grande guerre mondiale, où furent dépassées et de loin, les plus sanglantes hécatombes des guerres napoléoniennes. 1900 n'est qu'une date sans importance sur un calendrier, c'est l'été 1914 qui marque le tournant.

Même lorsque le coup de tonnerre éclata, l'insouciance incroyable des gens persista, et pas seulement dans les masses, jusqu'au cruel réveil. Par exemple, le 1^{er} août 1914, jour de la mobilisation générale en France, le journal *Le Matin* constatait : « Une activité joyeuse (sic) règne dans les couloirs du ministère de la Guerre. » Et il n'est pas dans l'habitude d'un grand quotidien de confier ses éditoriaux à un jeune journaliste exalté.

Il faut être bien naïf pour s'imaginer que le conflit de 1914 n'a été le résultat que d'une série de « hasards » malheureux, de concours de circonstances qu'il a été impossible d'enrayer. Même si l'Autriche et la Serbie avaient, malgré Sarajevo, consenti à un arrangement à l'amiable, même si, ce qui n'aurait rien eu d'impossible, la Russie avait abandonné la Serbie à son sort, une ou plusieurs autres circonstances se seraient alors produites qui auraient rendu inévitable le conflit mondial.

Comment expliquer ce déluge de fer et de feu qui s'est abattu sur la France et l'Allemagne pendant l'été 1914 ? Contrairement à ce que l'on pense, le bellicisme allemand ou français ne pouvait se donner aussi libre cours qu'on l'a dit. Il existait assurément dans l'un et l'autre camp des acharnés rêvant d'en découdre, pour reconquérir l'Alsace-Lorraine ou faire de l'Allemagne la plus grande puissance européenne, qui n'avaient aucune conscience réelle de ce qui allait résulter de la déclaration de guerre et qui s'imaginaient qu'il ne s'agissait que d'une tranquille promenade militaire en fanfare. Mais il y avait, parmi les dirigeants et les diplomates européens, bien des hommes mieux informés et plus réalistes. Il semble donc que les véritables responsables de cette guerre ne soient pas à chercher au niveau des dirigeants visibles.

Où donc alors ? Parmi les « marchands de canons », c'est-à-dire dans la haute finance internationale ? Certes, mais il faut encore chercher plus loin dans la coulisse. Il semble que les gouvernants invisibles du monde comme les sociétés secrètes supérieures, conditionnant et en chauffant les esprits, installant, selon l'expression de John Bucha des « centrales d'énergies », se sont efforcé de réunir toutes les conditions nécessaires pour que se déclenche le premier conflit mondial. Comme toujours, mais plus qu'à l'ordinaire les sociétés secrètes supérieures menèrent alors le monde.

Les jeunes assassins de l'attentat de Sarajevo n'avaient pas agi de leur propre chef, ils appartenaient à une société secrète nationaliste serbe, la *Main Noire*, dirigée par le colonel Dimitrievitch. S'ils étaient du type habituel de ces enthousiastes qu'on chauffa à blanc pour les préparer à tuer et à sacrifier leur vie pour la cause, celui qui tirait les ficelles n'en était pas là et avait dressé un plan machiavélique. Les chefs de la Main Noire savaient fort bien que les forces

de la Serbie, très inférieures à celles de l'Autriche Hongrie, étaient insuffisantes pour réaliser leur rêve de « Grande Serbie ». Il fallait donc parier sur le soutien, presque assuré, de la Russie, qui entraînerait une généralisation européenne du conflit.

Mais la *Main Noire* n'était-elle pas elle-même, et sans doute à son insu, manipulée par des forces qui la dépassaient de beaucoup, celles des sociétés secrètes supérieures, qui auraient pour ainsi dire décidé de procéder, par des moyens chirurgicaux inadmissibles et inconcevables pour nos consciences humaines guidées par la sensibilité, à une refonte et un remodelage de la société moderne ?

Il y a dans tous les attentats politiques des considérations bien troublantes. Ainsi de l'assassinat, entre les deux guerres, du président de la République Paul Doumer. Il est trop facile, comme on le fait souvent en pareil cas, de croire que tout est expliqué une fois qu'on a dit que l'assassin — en l'occurrence un nommé Gorguloff — n'était qu'un exalté qui avait seulement suivi son impulsion personnelle. Il faut en effet se demander qui, quel groupe, avait armé le bras de l'assassin ? Gorguloff portait sur son corps des tatouages dont le caractère rituel montrait qu'il avait appartenu ou qu'il appartenait à une société secrète.

Apparemment, l'enquête n'a pas cherché à savoir grand-chose. Il est vrai que quand il s'agit de secrets d'Etat, les investigations de la justice n'ont pas intérêt à dépasser une certaine limite. Qu'on songe au « suicide » de Stavisky et à l'assassinat du conseiller Prince.

L'assassinat du leader socialiste Jean Jaurès, juste avant la déclaration de guerre de 1914, semble n'offrir aucun mystère. Son meurtrier ne fait aucune difficulté pour avouer et affirme avoir tué Jaurès de sa propre initiative, parce qu'il estimait son action néfaste pour la cause du nationalisme français. Mais on peut se demander pourtant s'il n'avait vraiment agi que par fanatisme personnel ou s'il était un instrument d'exécution. Il possédait les caractéristiques de l'assassin politique : exalté, susceptible de devenir un fanatique incontrôlable, et en même temps, dépourvu de trop grandes capacités intellectuelles. En effet, qu'il s'agisse d'un tueur à gages ou d'un assassin par conviction, il doit être assez intelligent pour exécuter habilement son « travail », mais ne pas l'être assez pour risquer de poser à ses « employeurs » des questions embarrassantes ou pour prendre des initiatives personnelles.

Lorsque Jaurès fut assassiné, n'avait-il pas entre les mains des documents dont la révélation aurait été susceptible d'empêcher le déchaînement du conflit ? Quels pouvaient être ces documents qu'il avait menacé de rendre publics ? Il n'est pas exclu que Jaurès ait eu en sa possession la preuve que, soit les gouvernants invisibles, soit plus vraisemblablement leurs intermédiaires de la haute finance, avaient voulu et organisé la guerre mondiale.

Il n'y a pas que dans les attentats que le caractère « simple » de l'explication n'est pas satisfaisant.

En 1919, une jeune femme, Irène Hillel-Erlanger, fille d'un financier israélite, publie chez l'éditeur parisien Georges Crès un très curieux ouvrage intitulé *Voyages en kaléidoscope*. Sous la forme d'un déroutant poème en prose, surréaliste avant la lettre, l'auteur, qui touchait de près au milieu de l'avant-garde littéraire et artistique, révélait en fait certains des plus hauts secrets du Grand Œuvre alchimique. Un cocktail fut organisé pour fêter la publication du livre, au cours duquel Irène Hillel-Erlanger remit quelques exemplaires à ses amis ainsi qu'à des journalistes et à des critiques.

Parmi les gourmandises du somptueux buffet, il y avait des huîtres. La nuit même, la jeune femme meurt intoxiquée par une de ces huîtres alors qu'aucun des invités n'avait été même incommodé. Avant que l'ouvrage soit mis en vente, de mystérieux lecteurs achètent tout le stock disponible, qu'ils emportent sans doute pour le détruire. Seuls quelques exemplaires, qui avaient été distribués au cours du cocktail, subsistent, et l'alchimiste Eugène Canseliet a

eu la bonne fortune d'en retrouver un chez un bouquiniste des quais. La presse n'a publié ni recension ni critique de ces *Voyages en kaléidoscope*. On reconnaît là, sans aucun doute, l'action des exécutants du gouvernement invisible, envers un livre qui était de nature à les gêner.

Mystérieuses histoires russes pendant et après le règne de Nicolas II

Il a été souvent question du rôle occulte que jouait Raspoutine, le « diable sacré » à la cour de Nicolas II. Parce qu'il était parvenu à empêcher les dangereuses hémorragies du tsarévitch atteint d'hémophilie, il avait pris, ce qui est aisément compréhensible, un ascendant de plus en plus grand sur le tsar et la tsarine.

Il faut se méfier des idées trop faciles : comme d'associer les débauches de Raspoutine, où il déchaînait les réserves d'une sensualité prodigieusement animale, à l'image populaire d'un mage noir qui aurait été mandaté pour mener à leur terme le tsar et la Russie impériale, et pour ravager la Russie par d'affreux massacres. Une telle légende vient, on le comprend vite, des réactions des alliés. Loin en effet d'être un belliciste voulant jeter la Russie dans une sanglante aventure, le « diable sacré » conseillait sans cesse à Nicolas II de choisir la neutralité et de refuser toute aventure militaire, ce qui le rendait évidemment dangereux pour la politique de l'alliance franco-russe.

N'avait-il pas averti Nicolas II qu'il perdrait son trône s'il se lançait dans la guerre ? Si Raspoutine avait été là lorsque éclata le conflit mondial de 1914, il est très probable que le tsar n'aurait pas signé l'ordre de mobilisation de l'armée russe, que la Russie serait demeurée neutre dans le différend qui opposait l'Autriche à la Serbie. Mais Raspoutine était alors hospitalisé, victime d'un attentat. Là encore, comment ne pas voir dans cette « coïncidence » l'action coordonnée d'un « pouvoir occulte » ? Raspoutine envoya même au tsar un télégramme, qui parvint malheureusement trop tard à son destinataire, pour lui conseiller de ne pas déclarer la guerre. Ensuite, il ne cesse d'inciter Nicolas II à conclure une paix séparée. On conçoit donc quelle animosité lui portaient la France et l'Angleterre. Et sans doute si le prince Youssouf et ses amis n'étaient pas passés à l'action, les services secrets se seraient occupés eux-mêmes de neutraliser le si gênant « diable sacré », qui aurait été assassiné sans scrupules, même s'il avait été le plus estimable des ascètes.

Avant Raspoutine, la Cour Impériale de Russie avait connu d'autres mystérieux personnages, mages étranges ou authentiques saints hommes. Parmi eux, dont certains furent de toute évidence en rapport avec la haute hiérarchie des sociétés secrètes de gouvernants invisibles, mentionnons tout spécialement le Maître Philippe, de Lyon (1849 1903) auquel le Dr Philippe Encausse, propre fils de Papus, lui-même fidèle disciple de Philippe, a consacré une biographie fort bien documentée.

On peut supposer que Philippe, qui servait de son mieux les forces de la lumière, a été lui-même au courant de l'inéluctable échéance qui marquerait la fin de l'âge terrestre, et qu'il plaçait à l'extrême fin du XX^e siècle. S'exprimant d'une manière proche de celle, que nous rapportons plus haut, du maître spirituel britannique de Trebitsch-Lincoln, le 23 avril 1902, Philippe prophétisait :

« Tous les quatre à cinq mille ans, des cataclysmes épouvantables bouleversent la Terre. Tout est ravagé, plus rien n'existe. C'est le moment où Dieu fait la moisson. Les bons sont mis à part ; ils sont arrivés au but, c'est-à-dire à la perfection. Les autres sont précipités sur la terre où tout recommence à l'état primitif, aussi bien le règne minéral, le règne végétal que le règne animal. Faisons des efforts sans cesse pour qu'à ce moment nous soyons parmi les bons, car ce siècle ne passera point sans que ceci arrive ».

Il n'est pas sans intérêt de citer, d'après Philippe Encausse, des extraits du *Message* adressé au tsar Nicolas II en 1896 à l'occasion de sa venue et de celle de la tsarine en France, par Papus, disciple de Philippe et qui devait accompagner son maître lors de son voyage en Russie : « Au-dessus de toutes les discussions politiques, en dehors de toute communion religieuse (bien que nous les respectons toutes) nous poursuivons, Silencieux et Inconnus, nos recherches qui ont pour but d'illuminer la Science par la Foi et de déterminer la Foi par la Science... Représentants d'une des plus antiques traditions de l'Humanité, nous recevons, grâce aux fraternités initiatiques, les hauts enseignements des générations passées et nous transmettons aux générations futures le faible appoint de nos modestes contributions à ces hauts enseignements. Or la grande loi secrète de l'Histoire a été révélée par un de nos Maîtres, Fabre d'Olivet, dans son *Histoire philosophique du genre humain*, et développée par un autre de nos Maîtres, Saint-Yves d'Alveydre, dans ses *Missions*... « La Providence divine servie par la volonté humaine est seule capable de faire durer les Empires. Elle se réalise surtout par des actes et l'arbitraire faisant place à l'arbitrage, le droit primant la force, la clémence et la justice réelles tempérant la rigueur dans le Gouvernement, réalisent sur la Terre ce principe du Ciel ».

N'était-ce pas se réclamer ouvertement de l'idéal synarchique traditionnel exposé par Saint-Yves d'Alveydre, lequel obéissait lui-même à de très mystérieux instructeurs.

Il faut noter le culte, la véritable vénération que la tsarine Alexandra portait au svastika, à la croix gammée, qu'elle considérait comme un talisman. Ce symbole très ancien avait été choisi comme signe de reconnaissance par une société secrète extrêmement fermée qui groupait surtout des barons baltes d'origine germanique — on sent planer l'ombre de l'héritage occulte de l'Ordre teutonique — fraternité qui, branche du groupe Thulé, avait été créée à la cour de Hesse-Darmstadt. Or la tsarine était née Grande Duchesse de Hesse-Darmstadt.

Il faut méditer aussi sur cette remarque que faisait Henri Rollin dans son livre *L'apocalypse de notre temps*, dont les nazis, après la conquête de 1940, feront saisir tous les exemplaires en France occupée : « Ce fut en arborant la croix gammée que fut entreprise la première croisade contre le bolchevisme, celle des troupes du général Von der Goltz, puis des corps francs allemands et des éléments russes recrutés par Avalof, baron balte, parmi des prisonniers de guerre détenus en Allemagne. Ainsi, dès 1919, le svastika reçut le baptême du feu sur les rives de la Baltique ». Un autre étrange personnage prendra le même symbole : le baron Ungern Sternberg, qui prétendra faire triompher les « Blancs » en Mongolie.

Venons-en maintenant à la révolution russe, ou plutôt aux deux révolutions successives. Il y eut en effet en 1917, comme jadis en France mais sous d'autres formes, deux étapes : tout d'abord une révolution qu'on pourrait dire réformiste, qui abolit la monarchie, puis la révolution bolchevique collectiviste, violente, dont Lénine était le chef.

Il est inutile de revenir ici sur des événements bien connus, sur lesquels on a écrit des milliers de volumes. Certains aspects restent cependant ignorés des historiens et des observateurs les plus souvent cités.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que le triomphe des bolcheviques fut précédé d'une méticuleuse préparation à l'échelon international et que rien ne fut laissé à l'improvisation. Et cette préparation était commencée dès longtemps. Ainsi, l'Allemande Rosa Luxembourg prit une part active à l'insurrection du « dimanche rouge » à St-Petersbourg en 1905, répétition générale de la révolution d'octobre. Or, c'est Rosa Luxembourg qui assume avec Karl Liebknecht la direction de la Ligue allemande Spartakus, dont le programme réclamait une révolution collectiviste.

Le chef et l'organisateur de la conspiration des Illuminés de Bavière, Adam Weishaupt, avait précisément pris comme pseudonyme initiatique Spartacus, ce qui était révélateur de sa

préoccupation de conquérir la justice sociale par la violence, et de fournir dans toute l'Europe leur revanche aux opprimés et aux prolétaires. On pourrait se demander s'il n'y a pas eu secrètement continuité entre l'illuminisme de Weishaupt et le programme révolutionnaire des spartakistes allemands de 1918.

L'un des mystérieux hommes de confiance de Lénine, le Dr Alexander Helphand, qui, malgré son nom peu slave, était un Russe, émigré à Constantinople depuis 1910, avait, comme naguère les Illuminés, adopté un pseudonyme latin : Parvus, « le petit ». Or il semble que ce mystérieux médecin, qui servit d'intermédiaire entre Lénine et les bailleurs de fonds secrets du mouvement révolutionnaire en Russie, jouait en fait un rôle d'éminence grise. Peut-être, en ce qui concerne d'éventuels contacts secrets entre Lénine et les gouvernants invisibles, est-ce cet homme à l'allure volontairement effacée, mais qui était intelligent, méthodique et efficace, qui a apporté plusieurs des plus redoutables secrets qui permirent le triomphe de la révolution communiste et changèrent la face du monde.

Un journaliste français de l'entre-deux guerres, qui devait mourir de manière étrange, avait publié un curieux livre, *Les sept têtes du Dragon vert*. Il y dévoilait l'existence d'une très mystérieuse société secrète supérieure aux redoutables pouvoirs, celle du Dragon vert. L'une des réussites de cette société aurait été la victoire du communisme en Russie.

A propos des bolcheviques enfin, il faut peut-être rappeler cet épisode mystérieux, sur lequel tous les biographes gardent le silence, de la jeunesse de Staline. Celui-ci, lorsqu'il n'était encore qu'un jeune séminariste géorgien, passa une année à Rome chez les Jésuites.



Tournons-nous maintenant vers les « Blancs » qui furent redoutables envers l'armée rouge et l'empêchèrent longtemps de maîtriser totalement le territoire russe. Peu après que la famille impériale ait connu sa fin tragique dans la « maison à destination spéciale » d'Eka-terinenbourg, les troupes blanches reprirent la ville. Les Gardes Blancs décidèrent d'ouvrir une enquête qui fasse la lumière sur la mort du tsar, de la tsarine et de leurs enfants. Un jeune magistrat, le juge Sokolov, fut chargé de l'enquête. Plus tard, une fois que les Rouges eurent définitivement conquis le territoire, Sokolov part en exil et meurt en 1924, à quarante-deux ans, à Salbris, en Sologne. On diagnostique officiellement une crise cardiaque. Était-ce la vraie raison ? Dans ses souvenirs, Anna Vyroubova rapporte cette réflexion du prince Orloff : « On a usé de tous les moyens, employé toutes les pressions pour empêcher ce magistrat d'inscrire la vérité au grand livre de l'Histoire... Il a passé outre... »

Quel était le redoutable secret d'Etat que ce magistrat avait pu connaître ? Fort probablement le fameux mystère d'Anastasia qui a fait couler tant d'encre et sur lequel personne ne veut, c'est évident, faire toute la lumière. Il s'agit sans doute, en l'occurrence, non pas d'une intervention du gouvernement invisible ni de ténébreuses machinations soviétiques, car les dirigeants de l'U. R. S. S. savent que depuis longtemps le rêve d'une restauration monarchique en Russie n'est qu'une totale utopie, mais, sans qu'aucune preuve puisse encore en être apportée, d'une affaire basement matérielle. D'après le testament de Nicolas II, les sommes importantes en pièces et en lingots d'or déposées à la Banque d'Angleterre par le pouvoir tsariste devaient revenir à ses héritiers directs, et auraient donc dû être payées à la Grande Duchesse survivante. Il ne s'agit plus seulement des sommes initiales, mais aussi des intérêts capitalisés depuis plus de cinquante ans. On conçoit donc que l'affaire Anastasia risque de se heurter à des obstacles de plus en plus insurmontables jusqu'à ce que, la survivante une fois morte, l'argent puisse disparaître une fois pour toutes.



Parmi les armées blanches qui firent le plus de mal aux bolcheviques, il y eut celle que commandait en Sibérie l'amiral Koltchak. Parmi les officiers qui s'étaient ralliés à Koltchak en 1919, lors de son éphémère victoire, se trouvait un marin russe, d'ascendance balte : le baron Ungern Sternberg. Il descendait de nobles allemands qui s'étaient établis à l'est de la Baltique au moment de la domination des Chevaliers teutoniques et des Chevaliers Porte-Glaives, et qui étaient restés dans le pays lorsqu'il avait été reconquis par les Polonais d'abord, puis par les Russes. Ils fournissaient un nombre assez important d'officiers de carrière à l'empire russe.

Le père du baron, curieuse particularité familiale, avait épousé en secondes noces une célébrité de la « petite histoire », Maria Stella, qui prétendait être née d'un mariage clandestin de Louis-Philippe en Italie, mariage que tout le monde avait caché lors de l'accession au trône du fils de Philippe Egalité.

La vie du baron fut un véritable roman d'aventure, aussi étonnant que la carrière imaginaire qu'a inventée pour le héros de *Fortune carrée* le romancier Joseph Kessel. Du baron Ungern Sternberg existe une biographie romancée, mais exacte, écrite par Vladimir Pozner : *Le mors aux dents*.

Le baron se taille en Mongolie extérieure, un éphémère royaume indépendant, dont il est le maître absolu pendant cinq mois, faisant régner un ordre de fer, ne reculant pas devant une série d'impitoyables massacres, appuyé sur une armée fanatisée qui comportait non seulement des Russes blancs, des Cosaques et des Mongols, mais aussi des Tibétains et des Chinois. Dans l'esprit du baron, cet Etat n'était qu'un point de départ. Son armée, qui avait reçu le svastika comme signe, devait engager une inflexible « croisade », noyer le bolchevisme dans des flots de sang et reconstituer, sous sa direction, le Grand Empire Mongol, regrouper toutes les contrées d'Asie centrale et retrouver l'immense « *Empire des Steppes* » de Gengis Khan et de ses successeurs. Cet ambitieux projet échoue car le baron, trahi, est exécuté par les Bolcheviques en 1921 et la Mongolie extérieure devient une république populaire alliée à l'U. R. S. S. Plusieurs témoignages, particulièrement celui de Ferdinand Ossendowski (*Bêtes, hommes et dieux*, réédité dans la collection l'Aventure mystérieuse A 202**), nous ont renseignés sur l'étrange carrière spirituelle et magique du baron Ungern.

Il n'était pas en effet simplement un aventurier fanatiquement anti-communiste, mais se considérait très sincèrement comme investi d'une mission sacrée qu'il devait mener à bien par tous les moyens. Jeune encore, il s'était converti au bouddhisme lamaïque, sous sa forme dominante chez les Mongols. Qu'il ait appartenu à une vieille famille de la noblesse germanique des Pays Baltes n'avait sans doute pas manqué, auparavant, de favoriser de possibles contacts avec des sociétés secrètes qui se réclamaient des Chevaliers teutoniques, voire même du Temple. Ceci nous fait penser à l'étrange alliance qu'avait conclu le dernier grand Maître des Templiers, Jacques de Molay, avec le Grand Khan de Tartarie. Notons aussi qu'Alfred Rosenberg, le principal « philosophe » de l'idéologie nazie, appartenait lui aussi à une famille allemande des pays baltes. Enfin, le fait que le baron Ungern Sternberg avait choisi comme emblème de combat pour ses troupes la croix gammée n'est pas un hasard fortuit.

Les coulisses occultes du nazisme

Personne aujourd'hui n'oserait soutenir que le nazisme n'a rien été que l'impensable arrivée au pouvoir d'une poignée d'aventuriers sans scrupule qui n'avaient d'autres appuis qu'une fantastique ambition personnelle.

Toute une série d'ouvrages ont permis au public français de découvrir, à la stupéfaction générale, les étonnants dessous magiques de cette affaire : ceux de Louis Pauwels et Jacques Bergier (*Le matin des magiciens*), de René Alleau (*Hitler et les sociétés secrètes*), de Werner Gerson (*Le nazisme, société secrète*) (1), de Pierre Mariel (*Le paganisme du XX^e siècle*), etc. (2)

S'il est absurde de méconnaître les causes économiques et sociales qui permirent aux nazis de triompher de la république de Weimar — au moment de l'avènement d'Hitler, n'y avait-il pas six millions de chômeurs en Allemagne ? — il ne faut pourtant pas manquer de remarquer combien le national-socialisme tombait à point nommé pour répondre à de très vieilles aspirations messianiques. Dès 1923, dix ans avant la prise du pouvoir, Hitler parlait ainsi, dans son style habituellement prophétique : « Ce qui se prépare aujourd'hui sera plus Grand que la Grande Guerre. Le combat sera livré sur le sol allemand au nom du monde entier ! Il n'y a que deux possibilités : ou bien nous serons les agneaux sacrifiés, ou bien nous serons les vainqueurs. »

Bien avant que le nazisme n'occupe le devant de la scène, des Allemands espéraient ardemment l'arrivée salvatrice d'un « Guide » (Führer). Mariel, dans son ouvrage, cite un passage significatif du livre de Kurt Hesse : *Der Feldherr Psychologos. Ein Suchen nach dem Führer der deutschen Zukunft* (« Le maréchal Psychologos : A la recherche du guide de l'avenir allemand »), ouvrage qui eut un énorme succès vers 1920 :

« D'où viendra-t-il ? Personne ne le sait. Peut-être d'un palais. Peut-être d'une cabane. Mais chacun le reconnaîtra aussitôt et s'écriera : c'est lui, notre guide ! Chacun l'acclamera, chacun lui obéira. Pourquoi ? Parce qu'une puissance extraordinaire rayonnera de sa personne... Lui seul sait ce que sont vraiment les âmes ; il joue sur elles comme sur les cordes d'un piano ».

Indéniablement, le nazisme plongeait des racines dans des milieux directement inspirés par la magie. On connaît bien maintenant les attaches qui unissaient certains fondateurs de l'hitlérisme avec une très puissante société secrète, le groupe Thulé qui, au lendemain de la Première Guerre mondiale, prophétisait la venue d'un « Guide » qui mènerait la pure race aryenne au sommet de sa gloire et de sa puissance. Cette société secrète se réclamait simultanément du berceau primordial Hyperboréen (« L'ultime Thulé ») d'où seraient venus les Aryens après la dernière période glaciaire, et de mystérieuses traditions magiques d'Asie centrale, dont la filiation remontait d'ailleurs à la même lointaine origine.

Le groupe Thulé se rattachait d'ailleurs à une véritable famille initiatique, à l'une des branches les plus fermées de la tradition rosicrucienne, à laquelle appartenait Bulwer Lytton, qui écrivit le roman fantastique *The coming race* (La race qui vient, traduit en français sous le titre *La race qui nous exterminera*), dans lequel il a rassemblé sous forme codée une partie des connaissances qu'il avait acquises par ce biais. La société Thulé allemande est donc à considérer comme une déviation politique de cette société secrète rosicrucienne.

Il y a plus étonnant encore : plusieurs des initiés nazis eurent des rapports directs avec des lamas tibétains dont certains étaient venus s'établir à Berlin. Adolphe D. Grad, dans *Le Temps des Kabbalistes* écrit : « L'homme d'aujourd'hui sait que, dès 1926, une colonie d'Indiens et de Tibétains s'était installée dans la capitale allemande et à Munich, la capitale du nazisme. Il sait que le contact entre l'Allemagne national-socialiste et le Tibet était permanent, et que les instructions venaient directement de la patrie imaginaire des Allemands. Il sait que ces instructions concernaient la conquête matérielle du monde par les sept initiés du groupe Thulé et par le truchement du parti national-socialiste. Il sait que nos sectateurs impitoyables

1 — Editions J'ai Lu. A 267**.

2 — Lire aussi de Pierre Mariel : *La Revanche des Nazis*, J'ai Lu, A 268**.

étaient « protégés » magiquement par leurs maîtres tibétains, et placés sous le signe du svastika, la croix gammée. Ce qu'il ne sait pas, par contre, c'est que le svastika indique le sens dans lequel s'exercent les forces périphériques et qu'il a une valeur active qui s'oppose au sceau de Salomon, figure close statique ».

Parmi les personnalités importantes qui ont influencé les chefs du national-socialisme, il faut ranger l'ancien général d'artillerie Karl Haushofer (1869-1945) (1) qui s'est surtout rendu célèbre par sa *Géopolitique*, tentative de justifier scientifiquement les théories racistes et la théorie de l'espace vital des races.

Mais on connaît moins bien la manière dont il sut concilier l'exploration, son travail de renseignement et l'intérêt qu'il portait aux disciplines initiatiques. Attaché militaire au Japon, il visite en détail l'Himalaya et le Tibet, où en 1905 il avait rencontré son principal maître spirituel, un Russe qui s'était fait lama et qui s'appelait Georges Ivanovitch Gurdjieff. Au cours de ces mystérieux voyages, Haushofer a aussi l'occasion de rencontrer d'autres instructeurs occultes bien plus mystérieux, et qui sont au courant des secrets de l'acquisition de « l'état d'éveil » avec tous les pouvoirs magiques que cela comporte.

Il faut nommer aussi Paul Rohrbach, auteur d'un livre célèbre sur la pensée allemande dans le monde, et qu'Hitler envoya en mission en Amérique du Sud, en Inde et en Asie centrale.

On a parfois pensé que le grand ésotériste italien Julius Evola, fondateur du groupe Ur, avait exercé lui aussi une influence importante. On a dit de lui également, sans apporter de preuve directe, qu'il aurait joué auprès de Mussolini un rôle de conseiller officieux.

L'un des personnages de l'entourage d'Hitler, qui était le plus fasciné par la magie et l'occultisme, fut Rudolf Hess. Né en 1894 à Alexandrie, Hess était le fils d'un négociant allemand établi en Egypte, où il noua sans aucun doute des contacts avec les milieux initiatiques. C'est ainsi qu'il se lia d'amitié avec un jeune Nantais, que Pierre Mariel, qui connut lui-même le personnage, désigne sous le pseudonyme de Vivian Postel. Se faisant passer pour le représentant d'une firme de machines agricoles, Postel nouait des contacts initiatiques très avancés. Comment ne pas être tenté d'y voir un émissaire des vrais gouvernants invisibles de la politique mondiale ? Lorsqu'un homme très jeune se trouve reconnu par les chefs secrets pour jouer un rôle déterminant, soit sur la scène, soit en coulisse, on n'hésite pas à lui faire brûler les étapes habituelles de l'avancement à l'ancienneté dans sa carrière spéciale. L'exemple de Bonaparte à lui seul le prouve, et souvenons-nous aussi que Weishaupt n'avait pas trente ans lorsqu'il organisa les Illuminés de Bavière. Un ami qui eut le privilège, par ses fonctions dans un important ordre initiatique traditionnel, de rencontrer les chefs du gouvernement invisible dans une propriété près d'Istanbul, nous racontait ainsi que l'un de ses interlocuteurs paraissait avoir tout au plus vingt-cinq ans.

Après sa démobilisation en 1919, Rudolf Hess devint l'élève de Haushofer, le créateur de la *Geopolitik*. Hess séjourne ensuite à Paris où Postel, qu'il a retrouvé dans la capitale française, l'introduit dans le groupe des Veilleurs et dans leur *Revue baltique*, magazine dont la couverture s'ornait d'un svastika. Ce groupe, fondé sans doute par Schwaller de Lubicz (2) avait en commun avec le groupe Thulé l'exaltation de l'héritage initiatique des Aryens descendus, au début de la période historique, de la mystérieuse hyperborée.

1 — Il se serait suicidé. Mais comment n'être pas sceptique devant la manière dont les gens qui savent trop de choses gênantes se « suicident » à point nommé ?

2 — Schwaller de Lubicz, fils spirituel du poète Milosz, deviendra surtout célèbre par ses recherches sur l'aspect initiatique de la religion égyptienne.

En revanche, contrairement au groupe Thulé, le groupe des Veilleurs n'avait aucun but politique et ne cherchait nullement à imposer des idées racistes. D'ailleurs, l'écrivain socialiste et pacifiste Henri Barbusse y participera pendant un certain temps.

Mais en même temps, pendant son séjour parisien des années 20, Rudolf Hess suit l'instruction secrète d'un Institut de Rythmo-thérapie établi à Boulogne et dont le but caché était de former des chefs capables de mener les foules « à la trique ». Voici d'ailleurs un extrait significatif d'une instruction : « Que deviendrait la multitude des médiocrités si, de temps en temps, ne naissaient pas des génies qui la commandent avec un fouet de fer ? » On sait que les nazis tireront les ultimes conclusions de tels principes. Himmler, Grand Maître des S. S., disait : « Il ne suffit pas d'annoncer au peuple l'Apocalypse, mais il faut le persuader de la manière la plus convaincante de la nécessité de terrifier les gens par le massacre, la destruction, l'assassinat ; après, il est très facile de les conduire ».

Vers 1923, Rudolf Hess, revenu à Munich, devient l'un des animateurs du groupe Thulé dont Hermann Goering est l'un des membres les plus célèbres. On sait quel étonnement a suscité l'envol, en 1941, de Rudolf Hess, alors dauphin de Hitler, vers l'Angleterre : il comptait conclure une paix séparée. Il est impossible, quoi qu'on ait dit, d'expliquer ce geste par un accès subit de folie. Même l'explication par les arcanes de la diplomatie secrète habituelle est insuffisante. Hess jouait certainement ce rôle occulte : assurer des contacts directs entre les dirigeants nazis et les sociétés secrètes dont il dirigeait les activités. N'oublions pas qu'il appartenait à la secte de l'Aube dorée, qui avait eu un rôle si important en Angleterre. Espérait-il, en partant en 1941 pour l'Angleterre, nouer des contacts avec Aleister Crowley ?

Quoi qu'il en soit, tout se passe comme si les chefs du gouvernement invisible n'avaient pas admis la tentative de Hess, ne lui avaient pas donné leur accord et l'avaient fait échouer.

A propos du nazisme, on peut aussi évoquer le nom du célèbre « mage » Ian Hanussen. Il s'agissait d'un juif viennois, ce qui semble paradoxal vu ses fréquentations nazies. Cependant, Trebitsch-Lincoln, qui avait joué un rôle capital dans la réalisation du premier putsch, n'était-il pas aussi israélite ? Dans son précieux témoignage *Hitler m'a dit*, Hermann Rauschning⁽¹⁾ remarque

1 — (*Note de Lenculus*) L'une des sources d'information les plus largement citées à propos de la personnalité et des intentions secrètes de Hitler est le prétendu mémoire de Hermann Rauschning, le président national-socialiste du Sénat de Dantzig en 1933-34, qui fut chassé du mouvement de Hitler peu de temps après, et qui commença ensuite une nouvelle carrière d'anti-nazi professionnel.

Dans le livre connu en allemand sous le titre de *Conversations avec Hitler* (*Gespräche mit Hitler*) et publié pour la première fois aux Etats-Unis en 1940 sous le titre de *The Voice of Destruction* (La voix de la destruction) [le titre de l'édition française est *Hitler m'a dit*, Paris 1939, NDT], Rauschning présente page après page ce qui est censé être les vues les plus intimes de Hitler et ses plans pour l'avenir, soi-disant basés sur des douzaines de conversations privées entre 1932 et 1934. Après la guerre le mémoire fut présenté par les Alliés comme pièce à conviction USSR-378 au principal procès de « crimes de guerres » de Nuremberg.

Parmi les citations accablantes attribuées à Hitler par Rauschning figurent ces affirmations mémorables : « Nous devons être brutaux. Nous devons le redevenir avec une conscience tranquille. C'est seulement de cette manière que nous pourrions extirper la sentimentalité de notre peuple ... Est-ce que je propose d'exterminer des nations entières ? Oui, cela aussi je le ferai ... J'ai le droit naturel de détruire des millions d'hommes des races inférieures qui prolifèrent comme de la vermine ... Oui, nous sommes des barbares. Nous voulons être des barbares. C'est un titre honorable. »

Hitler est aussi supposé avoir confié à Rauschning, un dirigeant provincial presque inconnu, des plans fantastiques pour la création d'un Empire allemand mondial qui inclurait l'Afrique, l'Amérique du Sud, le Mexique, et finalement les Etats-Unis.

pertinemment : « *On ne peut comprendre les plans politiques d'Hitler que si l'on connaît ses arrière-pensées et sa conviction que l'Homme est en relations magiques avec l'Univers* ».

La ville d'Autriche où est né Hitler, Braunau am Inn, avait l'étrange caractéristique d'être particulièrement riche en médiums. L'un des demi-frères d'Hitler était l'un des plus célèbres

De nombreux historiens prestigieux, parmi lesquels Léon Poliakov, Gerhard Weinberg, Allan Bullock, Joachim Fest, Nora Levin et Robert Payne, ont utilisé des citations extraites du mémoire de Rauschning dans leurs travaux historiques. Poliakov, un des historiens les plus éminents de l'Holocauste, a spécialement fait la louange de Rauschning pour son «exactitude exceptionnelle», alors que Levin, un autre historien de l'Holocauste les plus lus, l'a appelé «l'un des analystes les plus pénétrants de la période nazie.»

Mais tout le monde n'a pas été si crédule. L'historien suisse Wolfgang Hänel a passé cinq ans à enquêter sérieusement sur le livre [de Rauschning] avant d'annoncer ses conclusions lors d'une conférence d'histoire révisionniste en Allemagne de l'Ouest. Il déclara que le célèbre *Conversations avec Hitler* était une fraude totale. Le livre n'avait aucune valeur, «excepté celle d'un document pour la propagande de guerre des Alliés».

Hänel a pu établir de manière concluante que l'affirmation de Rauschning selon laquelle il avait rencontré Hitler «plus d'une centaine de fois» était un mensonge. Les deux hommes se sont rencontrés en réalité seulement quatre fois, et jamais en tête-à-tête. Les paroles attribuées à Hitler, démontra-t-il, ont simplement été inventées ou empruntées à de nombreuses sources différentes, incluant des écrits de Ernst Jünger et de Friedrich Nietzsche. La description de Hitler entendant des voix, se réveillant la nuit avec des hurlements convulsifs et montrant, terrorisé, un angle vide de la chambre en criant «Là, là, dans le coin !» fut empruntée à une petite histoire de l'écrivain français Guy de Maupassant.

Le faux mémoire fut conçu dans le but d'inciter l'opinion publique des pays démocratiques, et particulièrement aux Etats-Unis, à la guerre contre l'Allemagne. Le projet sortit du cerveau du journaliste d'origine hongroise Emery Reves, qui dirigea une influente agence de presse et de propagande anti-allemande à Paris pendant les années 30. Hänel a également trouvé la preuve qu'un éminent journaliste britannique nommé Henry Wickham-Steele avait aidé à rédiger le mémoire. Wickham-Steele était le bras droit de Sir Robert Vansittart, peut-être la personnalité anti-allemande la plus véhémement en Grande-Bretagne.

Un exposé des découvertes sensationnelles de Hänel a été publié dans l'édition de la fin de 1983 du *Journal of Historical Review*. Plus récemment, le plus influent des hebdomadaires d'Allemagne de l'Ouest, *Die Zeit*, et *Der Spiegel* (7 septembre 1985), ont publié de longs articles sur les fraudes historiques. *Der Spiegel* conclut que les *Conversations avec Hitler* de Rauschning étaient «une falsification, une distorsion historique de la première à la dernière page (...) Hänel n'a pas seulement prouvé la falsification, il a aussi montré de quelle manière les impressionnants matériaux furent rapidement compilés et quels composants furent utilisés et fondus ensemble.»

Il y a quelques leçons valables à retirer de l'histoire de cette fraude sordide, qui tint pendant plus de quarante ans avant d'être démasquée : cela montre que même les fraudes historiques les plus impudentes peuvent avoir un formidable impact si elles servent des intérêts importants, qu'il est plus facile d'inventer un grand mensonge historique que d'en démasquer un, et finalement que tout le monde devrait être extrêmement prudent, même avec les descriptions venant « de sources autorisées », au sujet de l'époque de Hitler, pleine de charge émotionnelle.

Note additionnelle : les lecteurs intéressés par un compte-rendu authentique de la personnalité et des vues privées de Hitler devraient jeter un coup d'oeil au livre passionnant et de haut niveau de Otto Wagener, publié en août 1985 par Yale University Press sous le titre : *Hitler, Memoirs of a Confident*. Wagener fut le premier Chef d'Etat-major des SA («Sections d'Assaut») et Directeur du Département d'Economie politique du Parti national-socialiste. Il passa des centaines d'heures avec Hitler entre 1929 et 1932, et souvent en tête-à-tête.

Journal of Historical Review, 6/4 (Hiver 1985), 499.

médiums de la Belle Epoque et faisait courir les métapsychistes les plus illustres. Assurément, Adolf Hitler fut choisi pour ses dons médiumniques, car il était doué d'un formidable magnétisme, et les gouvernants occultes n'eurent qu'à développer des dons qu'il possédait déjà. L'homme qui fut tout spécialement chargé de former Hitler, d'être en somme son « guru » et de le faire avancer sur le chemin de la maîtrise, était Dietrich Eckart, l'un des dirigeants du groupe Thulé. La diététique très stricte (végétarisme absolu, abstention des boissons alcoolisées, etc.) qu'Hitler s'imposait, faisait partie de son programme d'entraînement qui devait le rendre capable d'être un médium, de capter les forces psychiques formidables d'en haut et d'assurer son ascendance croissante sur les foules.

L'un des aspects les plus connus et les plus dramatiques de l'idéologie nazie consistait en un antisémitisme radical, qui allait jusqu'aux conséquences les plus extrêmes : l'extermination des Juifs. Il ne s'agissait pas du tout des conséquences d'une réaction du nazisme à l'égard de l'hostilité des puissances judaïques, mais d'une détermination inscrite dès le début dans les principes hitlériens. Dans *Mein Kampf*, cette « bible » qu'il avait écrite plusieurs années avant de prendre le pouvoir, Hitler énonçait cette formule : « Le Juif suit son chemin fatidique jusqu'au jour où un autre pouvoir se dresse contre lui pour le renvoyer, après une lutte grandiose, chez Lucifer ».

La « *solution finale* », qui devait coûter la vie à *six millions* de juifs européens, était donc tout à fait dans la ligne de l'idéologie nazie, qui identifiait le Juif à la souillure, à l'impureté essentielle. Il semblait donc normal à cette logique monstrueuse d'abandonner les solutions « douces » — comme cette déportation en masse à Madagascar qu'avaient envisagée Rosenberg et Eichmann, et de choisir l'extermination.

Les animateurs des camps d'extermination vivaient dans une atmosphère de croisade fanatique. Leur mission leur paraissait sacrée et ils pensaient que non seulement l'Allemagne, mais l'humanité entière, pour peu qu'elle ne soit pas pervertie par le judaïsme, leur en saurait gré. Lors d'un banquet donné en son honneur au camp de Treblinka, le général médecin SS Plannestiel déclare : « Votre tâche est une grande tâche, une tâche utile et nécessaire... En considérant les cadavres des Juifs, on comprend la grandeur de votre œuvre ».

On pourrait multiplier de tels exemples. Et ce serait une erreur profonde d'y voir seulement de l'humour noir, pas plus que chez les Inquisiteurs espagnols qui débarrassaient leur royaume de ses hérétiques.

Le plus étonnant est qu'on pourrait découvrir une influence, inversée, de l'ancien Testament sur l'idéologie nazie. Celle-ci semble, en effet, avoir confisqué et retourné à son profit la notion de Peuple Elu, de Race Elue.

On pourrait aussi remarquer des choses plus étonnantes : certains dirigeants nazis ont des noms à consonance nettement israélite. Ainsi Eichmann, Heydrich. Alfred Rosenberg descendait d'une famille germanique noble de barons baltes, mais il portait un nom identique à un patronyme israélite répandu. On a même prétendu, et on voudrait bien savoir si l'on a des preuves de cette affirmation stupéfiante, qu'Hitler était demi-juif par son père.

Mais alors comment expliquer l'apparente incohérence des desseins des gouvernants invisibles de l'humanité ? On arriverait à la conclusion que ce sont de mystérieux « Sages de Sion » qui ont favorisé le pouvoir le plus impitoyablement antisémite qu'on ait jamais vu. Cependant, Trebitsch-Lincoln, collaborant au premier putsch qui devait faire triompher le nazisme — et qui avorta — ne pouvait pas ignorer les tendances fanatiquement antisémites du mouvement. Qu'en conclure ?

Il existe déjà toute une littérature, bien documentée, sur l'arrière-plan occulte du nazisme, la manière dont Hitler aimait à s'entourer de mages, la passion qu'il a portée au décryptage

des Centuries de Nostradamus, particulièrement à l'annonce du Grand Monarque auquel il s'identifiait sans doute.

Jimmy Guieu raconte cette anecdote significative :

« Sur ordre personnel d'Hitler, la Gestapo recherche le Dr de Fontbrune (l'un des plus célèbres exégètes modernes de Nostradamus, auteur d'une édition réputée) et doit le prendre vivant !... Par trois fois, le médecin (qui exerçait à Sarlat) reçut des appels téléphoniques mystérieux qui l'avertirent de la venue de la Gestapo et, par trois fois, il parvint à s'échapper, revenant ensuite à son cabinet... Las, un soir et cette fois sans qu'il fût alerté, les quatre agents de la Gestapo vinrent l'arrêter, lui intimant de prendre quelques affaires avant d'être incarcéré. Soudain, une idée apparemment saugrenue s'imposa à son esprit. Dans le tiroir du meuble où il l'avait placée pour l'oublier jusqu'à cet instant précis, il prit la petite étoile d'or portant une inscription en allemand et la mit candidement sous le nez des nazis (1).

Médusés, ceux-ci claquèrent des talons, firent le salut hitlérien... et s'en allèrent sans plus songer à emmener celui qu'ils étaient venus arrêter (2) ».

Si, en bas de la hiérarchie, l'Ordre Noir SS ne visait, dans les burgs de l'ordre, qu'à former des fanatiques impitoyables, capables d'être des machines à tuer — la mortalité atteignait, au cours des épreuves préliminaires, 30 % — les échelons supérieurs connaissaient une véritable formation initiatique et magique, qui préparait les futurs maîtres hitlériens du monde.

L'un des aspects les plus insolites de l'ésotérisme nazi est le goût pour les légendes du Graal, les Templiers et les Cathares. Alfred Rosenberg, dont le Graal était l'une des manies, ordonna des fouilles secrètes au château de Montségur, le haut lieu cathare où, avant d'être brûlés vifs sur les bûchers, les Parfaits auraient caché la Sainte Coupe qui constituait la plus belle pièce de leur fameux trésor. C'est à partir de faits réels que Pierre Benoît écrivit l'un de ses derniers romans, *Montségur*. Et aujourd'hui encore, parmi les visiteurs étrangers du site, on trouve des Allemands dont l'allure et la discipline toute militaire se remarquent.

Il n'est d'ailleurs pas étonnant que l'ésotérisme nazi ait pu reprendre facilement à son compte les légendes du Graal, qui sont aussi vivantes en pays germanique qu'en pays celtique. On les retrouve chez les conteurs allemands du Moyen Âge, et Richard Wagner leur a consacré tout un cycle d'opéra, *la Tétralogie*. Richard Wagner et son protecteur, le roi Louis II de Bavière, appartenaient à une société secrète christique très fermée, centrée autour du symbolisme de la quête du Graal.

Dans l'un des fameux « châteaux de rêve » qu'avait construits Louis II de Bavière, on trouve une galerie des glaces agencée de telle sorte que le jeu des reflets y reproduise trente trois fois l'image du visiteur. Or, trente-trois n'est-il pas un nombre capital dans la numérologie christique ?

La survivance secrète du nazisme, même dans son aspect le plus ésotérique, a fait couler beaucoup d'encre. Il ne s'agit pas seulement d'un mythe : qu'on se rappelle le sort qu'ont subi plusieurs imprudents qui se sont hasardés à vouloir repêcher un trésor de guerre nazi englouti dans un lac. Un autre trésor nazi se trouverait enfoui dans l'immense citadelle souterraine de la Tanière aux Loups, en Ancienne Prusse orientale. D'après les témoignages recueillis par Robert Charroux (3), des SS auraient réussi l'exploit de s'y maintenir — ce qui suppose une

1 — Il s'agissait d'un petit bijou que lui avait offert en 1940 l'une de ses clientes, Mme de Faramont, d'origine roumaine : une broche qui portait, en allemand, cette inscription : « Ceci est une étoile de bonheur ».

2 — *Provence Magazine*, n° 58, mars 1969.

3 — Lire dans la même collection : Trésors du monde par Robert Charroux, A 190**.

réserve de vivres et d'armes inépuisable — malgré les efforts des troupes polonaises et soviétiques pour parvenir jusqu'au saint des saints.

Cependant, d'après les témoignages les plus nombreux et les plus probants, c'est l'Amérique latine, et plus précisément certains Etats comme le Brésil, l'Argentine, qui joue un rôle clé dans les plans de l'actuelle Internationale nazie.

Les « synarques » français à l'œuvre

Si les activités du Mouvement Synarchique d'Empire ont débouché sur les principes de la « Révolution nationale » de 1940, et évoquent le régime de Vichy, l'idée même de synarchie, nous l'avons vu, remonte à la Belle Epoque. Entre 1880 et 1890, Saint-Yves d'Alveydre, dans une série d'ouvrages : *Mission des souverains*, *Mission des ouvriers*, *Mission des Juifs*, *Mission de l'Inde*, développait l'idéal d'une élite internationale secrète capable de diriger dans les coulisses gouvernements et régimes, pour empêcher la ruine ou l'affaiblissement des principes de l'autorité du chef. Dans sa *Mission des Juifs*, Saint-Yves écrivait :

« Ainsi, la forme du gouvernement institué par Moïse sur le conseil, sur l'ordre que lui donna son initiateur Jethro, au nom de Yahvé, est bien la synarchie, c'est-à-dire trois pouvoirs sociaux dont aucun n'est politique ».

Il s'agissait de restaurer, sous une forme moderne, des principes capables de soumettre à nouveau l'humanité à une autorité d'origine divine, comparable à l'autorité de Moïse sur les Hébreux. Ce qui nous amène à admettre que le document connu sous le nom de *Protocoles des sages de Sion* n'est pas l'œuvre de rabbins.

Mais comment réaliser cet idéal ? Deux tendances sont apparues qui ont donné naissance à deux formes de synarchie. D'une part, une tendance strictement apolitique, qui s'efforçait seulement de promouvoir et de développer les principes individuels d'harmonie, de tradition et d'autorité susceptibles de contribuer à un renouveau spirituel de la société occidentale et de lutter contre sa désacralisation croissante. D'autre part, une tendance qui prétendait franchement à mettre la main sur les leviers du pouvoir politique et administratif, pour instaurer un gouvernement en totale réaction contre les principes révolutionnaires de 1789.

Le premier type de synarchie, le plus fidèle sans doute aux conceptions de Saint-Yves d'Alveydre, fut directement lié à l'ordre martiniste, auquel participait Papus, grand ami de Saint-Yves. Le second correspond exactement au Mouvement Synarchique d'Empire (M. S. E.) fondé en 1922 et nettement orienté vers l'action politique d'extrême-droite. Il n'avait pris au martinisme que quelques-unes de ses formules et voulait lutter contre le désarroi politique qui avait suivi la Première Guerre mondiale. Emmanuel Beau de Loménie, dans *Le Crapouillot* n° 20, de mars 1953 remarque : « Le premier état-major du M. S. E. aurait été composé de personnalités appartenant à des nationalités diverses et son action aurait été dominante dans les révolutions à caractère antidémocratique qui se succédèrent en Europe : le fascisme en Italie, le mouvement du général de Rivera en Espagne, l'hitlérisme en Allemagne ».

On attribue à la synarchie d'Empire la croissance des ligues nationalistes et leur intervention lors des émeutes parisiennes du 6 février 1934. C'est elle qui tirait les ficelles de la Cagoule et qui organisa, au lendemain de la défaite de mai-juin 1940, la prise du pouvoir par les équipes de droite qui formèrent le gouvernement de Vichy. C'est d'ailleurs à Vichy que circulèrent, semble-t-il, de nombreux exemplaires du fameux *Pacte synarchique révolutionnaire pour l'Empire français*. Des lecteurs trop curieux se trouvaient dès le début mis en garde par ces paroles menaçantes :

« Toute détention illicite du présent document expose à des sanctions sans limites prévisibles, quel que soit le canal par lequel il a été reçu. Le mieux en pareil cas est de le brûler et de n'en point parler. La révolution n'est pas une plaisanterie, mais l'action implacable régie par une loi de fer ».

D'un bout à l'autre du document était développé le thème capital d'une révolution par en haut :

« Notre méthode de révolution invisible et les techniques, stratégie et tactique, de la révolution en ordre dispersé, qui en découlent, ont été élaborées pour réduire au possible la violence dans la rue. Nous tenons à l'éviter partout. Nous faisons la révolution par en haut. » C'est la plus importante différence entre cette tactique révolutionnaire et la tactique marxiste de mobilisation des masses. Bien que cette mobilisation suppose elle aussi l'intervention au sommet d'une équipe révolutionnaire méthodiquement formée.

Il existe, entre le *Pacte synarchique* et les *Protocoles des sages de Sion* des ressemblances évidentes.

Après la Libération, un rapport confidentiel, le rapport Chavin, cherchait à faire la lumière sur les courants souterrains qui avaient porté les hommes de Vichy au pouvoir, mais qui rêvaient de les utiliser comme de simples instruments. Ce rapport indiquait fort bien la tactique des synarques dans chacun des pays : « En gros, le moyen envisagé consiste à donner à chaque pays une constitution politique et une économie nationale de structure particulière, organisées conjointement en vue :

- « 1° – de placer le pouvoir politique directement entre les mains de mandataires des groupes (patronaux et bancaires) intéressés.
- 2° – de réaliser une concentration maximum dans chaque branche d'industrie afin d'y supprimer toute concurrence.
- 3° – d'être maître absolu des prix de toute marchandise.
- 4° – d'enfermer l'ouvrier dans un cadre juridique et social ne permettant plus, de sa part, aucune action revendicatrice. » Ce qui était un des buts indiqués dans les *Protocoles*.

L'un des plus hauts personnages de l'édifice synarchique fut Jean Coutrot, un ancien polytechnicien. S'il avait une activité bien visible — il fondait des groupements économiques, publiait des ouvrages, faisait des conférences, organisait des déjeuners hebdomadaires au restaurant Alexandra, rue des Canettes — ses activités lui étaient une façade fort commode pour monter habilement une vaste conspiration synarchique. D'après un rapport confidentiel qui circulait à Vichy en octobre 1942, rapport qu'a révélé « Geoffroy de Charnay » (1).

Coutrot était un pivot : « L'œuvre révolutionnaire de Jean Coutrot, disait le rapport, est prodigieuse. Lorsqu'on lui rendra un juste hommage, il apparaîtra comme l'un des plus grands révolutionnaires du XX^e siècle, l'égal, dans une direction opposée, de Diderot et de D'Alembert ».

Serait-ce lui qui, derrière Eugène Deloncle, tirait les ficelles du groupe activiste d'extrême-droite appelé La Cagoule ? Selon nous, si Coutrot n'était pas l'un des chefs du gouvernement invisible de l'Europe, ses activités, pour reprendre la classification tripartite de Geoffroy de Charnay, se situaient au niveau des sociétés secrètes supérieures, qui manipulent, pour l'accomplissement de buts communs ignorés, les tendances les plus diverses, voire les plus irrémédiablement opposées.

En effet, Coutrot était l'éminence grise du socialiste Spinasse, ministre de l'Economie dans

1 — Dont nous avons utilisé plusieurs fois le travail sur les sociétés secrètes.

le Front Populaire en 1936, et, en même temps, supervisait les conspirateurs d'extrême-droite de la Cagoule.

On peut évidemment penser au double jeu où s'illustrèrent tant de personnages politiques comme Talleyrand, qui était capable de miser simultanément sur la victoire des deux adversaires. Pourtant, en ce qui concerne Coutrot, il faut aller au-delà de ce machiavélisme des grands « maîtres-nageurs » de la politique ou de la diplomatie. On pense plutôt à l'activité en coulisse de ces initiés supérieurs qui, au moment des croisades, agissaient à la fois sur le camp chrétien et le camp musulman.

En juin 1941, Jean Coutrot est mystérieusement assassiné et c'est dans les semaines qui suivirent que commencent à se répandre, dans les couloirs des ministères de Vichy, des informations sur la synarchie d'Empire. On peut se demander pourquoi cet assassinat. Fut-il supprimé par un clan rival jaloux de sa puissance ? Ou bien sur l'ordre d'instances supérieures qui le trouvaient trop bavard ou indocile ? On peut se poser quantité de questions, comme en ce qui concerne les assassinats de Navachine et de Laetitia Toureaux — retrouvée poignardée dans un wagon de métro — qui ne furent jamais éclaircis et auxquels, pense-t-on, était mêlée la Cagoule.

Étaient également directement liés à la synarchie d'Empire Du Moulin de Labarthète, éminence grise du gouvernement de Vichy jusqu'en 1942, et Jacques Barnaud, la cheville ouvrière des dirigeants de la Banque Worms, l'une des plus importantes banques d'affaires.

On a avancé, sans apporter de preuve, l'hypothèse que certaines affaires du gouvernement provisoire d'Alger en 1942, notamment les exécutions de Pucheu et de Peyrouton auxquelles on procéda hâtivement après un procès fort rapide, auraient reflété certains règlements de comptes entre synarques.

Quoi qu'il en soit, on peut penser que les équipes véritablement importantes de la synarchie s'étaient arrangées pour que leur participation à la politique de Vichy ne leur nuise pas à la Libération, et avaient su miser sur les deux tableaux. Si certains des membres de la synarchie furent épurés en 1944, d'autres, sans doute d'un échelon plus élevé, échappèrent à la justice normale et ne furent en rien suspectés ou inquiétés.

Indéniablement, à un échelon suffisamment important, celui des sociétés secrètes supérieures, certains hommes, même largement compromis, échappent aux sanctions. Ce n'est pas le cas des seuls synarques français. Un exemple bien connu est fourni par le grand Mufti de Jérusalem, que sa lutte acharnée contre le sionisme poussa à soutenir aveuglément Hitler, aux côtés duquel on le vit passer des troupes nazies en revue, et qui entra vraisemblablement dans le cercle fermé des dirigeants allemands. Après la défaite, il est arrêté par les alliés, mais n'est pas inquiété. Ces internements administratifs ressemblent plutôt aux réceptions d'un très haut personnage, et le gouvernement français met à sa disposition la somptueuse résidence de Marly-le-Roi et lui fournit la domesticité nécessaire. Il n'est l'objet d'aucun jugement, et fait mentir l'adage selon lequel le Lion britannique garde une rancune tenace à ceux qui avaient nui à ses intérêts.

Vers 1960, le bruit a couru dans certains milieux occultistes parisiens que le Grand Maître de la synarchie française n'était autre que le célèbre ésotériste François Pignatel, auteur d'une série de remarquables travaux sur l'ésotérisme chrétien ; notamment *Le Livre de l'Annonciade*. Cette rumeur est invérifiable. Mais, à supposer qu'elle ne soit pas dénuée de tout fondement, il s'agirait ici non pas de cette branche de la synarchie qui a des visées politiques, mais de la synarchie directement issue des théories de Saint-Yves d'Alveydre et qui se situe à un niveau exclusivement métaphysique et initiatique.

Vers l'Apocalypse ?

Une tradition affirme que, « lorsque la tête et la queue du Serpent se seront rejointes », c'est-à-dire lorsque les Juifs, chassés de Palestine lors de la Diaspora, se seront à nouveau installés en Palestine, le monde entrerait dans la dernière période du cycle terrestre actuel, celle qui correspond aux événements qu'annonce l'Apocalypse de Saint Jean. De nos jours se répand de plus en plus une sorte d'angoisse apocalyptique, qui s'appuie sur toute une série de « signes des temps ».

Selon certains ésotéristes qui se réclament de René Guénon, la disparition, ou la sédentarisation croissante des tziganes et des gitans serait un des signes que cette apocalypse est proche. Ne peut-on pas trouver là une explication au fait que Hitler extermina les tziganes d'Europe centrale et orientale. Ce qui était apparemment injustifié selon l'idéologie nazie puisque cette minorité raciale n'avait, contrairement aux Israélites, aucune puissance économique ou financière et que, étant à 99 % endogames, elle ne pouvait être suspectée de participer au métissage de « la pure race aryenne ». Or, les malheureux tziganes furent exterminés par les SS aussi systématiquement que les Juifs.

Si fantastique que cela nous paraisse — mais Hitler était loin de prendre ses décisions en fonction des normes humaines habituelles — cette explication est possible : désireux de hâter le déchaînement de l'Apocalypse, Hitler aurait favorisé l'apparition des signes préliminaires, pensant que plus les catastrophes auraient vite lieu, plus proche serait le nouvel âge d'or et le début du nouveau cycle terrestre après que tout le mal ait été détruit.

Guénon offre un exemple assez rare, comparable à celui de Joseph de Maistre pour la période révolutionnaire, d'esprit à la fois très lucide et très sensible à la perception des signes apocalyptiques de notre temps. Dans son livre, *Le règne de la quantité et le signe des temps*, écrit, rappelons-le, au début de l'entre-deux guerres, il prophétisait que les masses seraient soumises à une robotisation de plus en plus contraignante : « Les hommes deviendront des automates, animés artificiellement et momentanément par une volonté infernale, ce qui donne l'idée la plus nette de ce qui est arrivé aux confins même de la dissolution finale ».

Il n'y a pas besoin d'être un « fanatique de l'Apocalypse » pour constater qu'au XX^e siècle les événements apocalyptiques, au sens familier du terme, c'est-à-dire catastrophiques, se multiplient. Assurément, l'histoire humaine, avec son cortège de guerres et de massacres, n'offre pas un tableau idyllique. Cependant, la Première Guerre mondiale atteignit un score de victimes encore inégalé et la seconde fit mieux encore, tant dans l'étendue et l'internationalisation des combats que dans des massacres en masse comme le génocide hitlérien de six millions de juifs. Si une troisième guerre mondiale avait lieu, ce serait bien pire encore.

Il est vrai que le monde s'est habitué depuis 1945 à vivre dans un état intermédiaire entre la paix réelle et la guerre déclarée. Dans l'introduction à leur livre, *L'actuelle guerre secrète*, Pierre Nord et Jacques Bergier font justement observer : « Dans l'esprit des gens distraits, égoïstes, ou myopes intellectuellement, ces vingt dernières années peuvent apparaître comme un temps de paix. En fait, on s'y est battu peut-être plus que pendant n'importe lequel des siècles passés. Mais d'une autre façon : révolutionnairement. »

Notre monde offre aujourd'hui tout un échantillonnage des guerres, depuis les guerres « chaudes » dans certaines régions (et dont les grandes puissances prennent bien garde à leur assigner des limites pour qu'elles n'entraînent pas une conflagration mondiale) jusqu'au jeu des propagandes et des intoxications de tous bords, en passant par toute la gamme des activités subversives, des guerres entre services de renseignement au terrorisme et à la guérilla.

On pense trop vite que notre époque n'est plus soumise à des impératifs magiques. Il serait beaucoup plus exact de dire que la magie, dans sa forme et dans ses rituels, dans son apparence même, a changé. Que faisait Hitler quand, lui-même possédé, il haranguait des foules fanatisées, sinon un véritable envoûtement collectif ? Ces techniques de conditionnement magique des masses n'ont pas disparu, bien au contraire.

Raymond Abellio, dans *Vers un nouveau prophétisme*, qu'il publiait dès 1946, n'hésitait pas à écrire : « Le peuple va devenir un champ d'application de la magie fascinatrice tendant à y inventorier, sélectionner, rassembler, perfectionner et manier des êtres et des groupes par une sorte d'élevage savant, hiérarchique et dynamique ».

Aujourd'hui, trois grands blocs s'affrontent : les Etats-Unis à la tête du camp capitaliste, les pays soviétiques et la Chine communiste. Une sorte d'équilibre s'est instauré et souhaitons qu'il demeure.

Il est très dangereux de parler d'une « fatalité » de la III^e guerre mondiale, qui nous pousse à nous résigner devant l'Apocalypse.

Robert Charroux, dans *Le Livre du mystérieux inconnu* écrit — et nous lui en laissons toute la responsabilité : « Il est probable qu'un jour prochain la vieille nation Europe, après l'avènement chinois, se dégradera et tombera en ruine ; il est probable qu'un cataclysme l'anéantira et anéantira aussi (et sans doute avant) les Etats-Unis, si politiquement engagés, et abandonnés par la plupart des autres Blancs dans les escarmouches de la guerre inévitable qui les opposera aux Jaunes. Mais quoi qu'il arrive... le pays des grands ancêtres blancs demeurera Hyperborée, c'est-à-dire le Canada et le Québec, derniers bastions de la race avant chaque grande fin de cycle ». Souvenons-nous de cet aphorisme d'Epicure : « Le bien peut s'obtenir ; tout ce que nous redoutons peut être vaincu ».

Dans une fort intéressante lettre qu'il nous envoyait le 3 mai 1970, notre ami Robert Mercier, auteur du *Retour d'Apollon*, remarquait : « Il y a les problèmes visibles, les courants visibles à propos desquels les journaux nous renseignent. Et puis il y a les courants invisibles, les problèmes qui hantent des millions et peut-être des dizaines de millions d'hommes, la nuit, une fois l'émotion des événements politiques et sociaux de la journée calmée ». On sait l'importance qu'accordent tous les régimes à la maîtrise de l'information et au conditionnement des masses. Qu'on n'aille pas croire que certains peuples, comme le peuple français, sont allergiques aux propagandes et farouchement attachés à leur individualisme. Il n'y a qu'à voir avec quelle aisance on lance une mode. Et ce qui est vrai de la mode l'est pour bien des domaines, la longueur des jupes et un slogan politique se diffusent de la même façon. Goebbels, le cynique ministre nazi de la Propagande, savait qu'on peut manipuler les masses, d'autant que joue la loi selon laquelle le comportement d'une collectivité inorganisée se fixe toujours au niveau intellectuel le plus bas.



Peut-on dire qu'aujourd'hui encore les gouvernements invisibles jouent un rôle directeur ? Ou tout s'explique-t-il par le seul jeu des lois économiques, l'influence des puissances financières et le pouvoir des vedettes politiques.

Aujourd'hui comme autrefois, les sociétés secrètes jouent un rôle, et il en existe de toutes sortes y compris dans le domaine de l'illuminisme noir. Ainsi, de cette secte de drogués, manipulés par un Illuminé qui assassinèrent Sharon Tate et ses amis le 9 août 1969.

Mais il faut inversement, se garder de conclure de l'actuel développement de la Franc-Maçonnerie en Afrique noire à une possibilité de manipulation politique de sa part. Citons à cet égard la pertinente mise au point qu'une personnalité maçonnique, qui voulut garder

l'anonymat, fit en décembre 1965, dans le numéro 3 de la revue *L'Afrique actuelle* : « La Franc-Maçonnerie en tant qu'institution est sans importance sur le cours des événements sociaux ou économiques en Afrique, et ceci pour la simple raison qu'elle n'est pas, et ne peut pas être un « groupe de pression » et n'a donc pas à intervenir en tant que tel. Par contre, des Africains francs-maçons ont pu, comme tous autres Francs-Maçons, atteindre par la fréquentation des Loges, un perfectionnement d'eux-mêmes, une conception plus claire de leur rôle vis-à-vis d'autrui, et de ce fait exercer plus activement en tant que citoyens leurs fonctions professionnelles, sociales ou politiques... La Franc-Maçonnerie invite d'abord et avant tout à un long et patient travail pour le perfectionnement de soi-même, fondé sur l'adage fameux : connais-toi toi-même ».

Il existe d'ailleurs une différence radicale entre les sociétés secrètes dont le but est de conditionner d'abord leurs adeptes puis le monde entier, et celles qui, au contraire, poursuivent une libération intérieure de plus en plus grande. C'est d'ailleurs pourquoi les régimes totalitaires interdisent la Franc-Maçonnerie et les organisations analogues. Ils ne leur pardonnent pas d'enseigner les moyens de penser et d'agir librement.

Qu'en est-il aujourd'hui des sociétés secrètes qui ambitionnent d'influer sur la conjoncture politique ? Sans aucun doute, la synarchie se montre toujours active. Mais elle n'est pas la seule. Nous avons reçu l'an dernier un prospectus où se trouvait exposé le programme d'un énigmatique Conseil Circulaire Nom-Khan qui se réclame simultanément des traditions nordiques et de la haute magie d'Asie Centrale. Il affirme avoir comme Grand Maître d'Honneur le lama Djorni Djen Rimpoche qui, selon les renseignements d'un ami bien informé sur l'histoire secrète du globe, ne serait autre que le disciple spécialement formé par Trebitsch-Lincoln, le « Lama aux gants verts » lors de son long séjour dans un monastère tibétain.

Aux paragraphes 2 et 3, ce curieux document indique : « Durant une longue période, le C. C. N. K. se formera librement, sans structures hiérarchiques, ni cotisations, organes de presse, cahiers, cérémonial, signes ou symboles particuliers : hiérarchiquement, les Francs Membres ne relèveront que du seul Grand Maître de l'Association et ne seront tenus de connaître physiquement que lui seul... A long terme le

C. C. N. K. posera les assises de l'Eglise Aryenne, appuyée doctrinalement sur l'Asgarda-Veda. On surnommara l'Eglise Aryenne : « Eglise mondiale de masse pour la fin du Kâli-Yuga ». Le Kâli-Yuga est le nom de la période terminale du cycle terrestre actuel. »

Le dernier paragraphe trace un ambitieux programme : « Travail initiatique à longue échéance : a) Eveil tantrique de Koundalini (nom donné à la très puissante énergie magique que masque la sexualité dans les conditions courantes de l'existence) ; b) acquisition du King-Kang-Kaya (expression tibétaine qui désigne le « Corps de Lumière ») ; maîtrise du VRIL. La sélection des Francs Membres s'effectuera sur les deux plans magique et biologique. La Communauté des Mages qui en résultera aura pour mission d'élaborer la synthèse universelle des grandes religions et des pouvoirs dirigeants... Cette Hiérocraie constituera l'élément-cadre de la société et post-atomique ».

Apparemment, plusieurs groupements secrets se préparent pour un événement capital qui doit avoir lieu vers 1975 et qui sera marqué par la révélation de toute une tradition cachée. Ce qui correspond à l'idée selon laquelle la conjonction planétaire de février 1962, comparable à celle qui se produisit lors de la naissance de Jésus-Christ — aurait vu la venue au monde du nouveau grand Instructeur, envoyé pour inaugurer l'ère zodiacale dans laquelle nous rentrons, celle du Verseau.

Mais avant d'atteindre le nouvel Age d'Or, de grandes épreuves sont annoncées, le règne du mal devant s'exacerber et se déchaîner avant de prendre fin. Voici un extrait des révélations

que fit, en 1967, dans les milieux occultistes, un instructeur tibétain qui se désignait uniquement par les initiales D. K. :

« Seulement ceux qui aiment vraiment leurs frères humains peuvent saisir l'inévitabilité des choses qui doivent être accomplies pour mettre fin au gouvernement actuel de la terreur et ainsi annoncer la nouvelle loi de la paix... Nous traversons un cycle d'une activité toujours plus grande ayant comme but prévu l'établissement de correctes relations humaines intelligemment poursuivies... Le bonheur et la paix viendront lorsque ces relations correctes seront établies. La guerre est seulement un aspect de changement et a ses racines profondes dans la matière ».

Toutes ces prophéties et ces traditions sont d'accord pour affirmer que nous atteignons les terribles péripéties qu'annonce l'Apocalypse, mais que, au plus fort du déchaînement des forces maléfiques, il existe dans le monde divers refuges. On rejoint ainsi le symbolisme de la figure taoïste : au plus fort de l'envahissement par les ténèbres subsiste nécessairement un petit point blanc.

Au début de l'été 1970, certains intégristes catholiques, se réclamant des prophéties mariales terrifiantes de la Salette et de Fatima, précisaient que dans le sud-ouest de la France existait un lieu d'asile où aucun péril ne pourrait atteindre ceux qui s'y réfugieraient dès que commenceraient les terribles événements de la Grande Tribulation apocalyptique.

Diverses traditions occultes rapportent aussi l'existence de lieux de refuge inviolables, sorte d'arches de Noé pour ceux qui seraient admis à voir le nouvel Age d'Or. Cependant, n'oublions pas que les hommes, comme cela s'est passé pour l'An Mil, s'alarment dès que commence un nouveau millénaire, identifié à une échéance fatidique.

Cependant, existent des lieux mystérieusement préservés des orages qui se déchaînent même à proximité. Ainsi en va-t-il du Mont Athos où aucun envahisseur, pas même les Turcs, n'alla jamais troubler la paix des moines. De même tous les temples égyptiens furent profanés et pillés, au début du christianisme et lors de la conquête musulmane, sauf un : le sanctuaire de la redoutable déesse Sekhmet, protectrice de la magie, à Karnac, est resté jusqu'à aujourd'hui dans le même état qu'à l'époque pharaonique. Ni voleurs ni fanatiques religieux n'ont jamais osé porter la main sur une seule des statues ou une seule des richesses du temple, pourtant d'un accès très facile.



Selon des témoignages, malheureusement invérifiables, d'ésotéristes anglais notamment, l'actuel régime communiste chinois aurait gardé des liens avec les sociétés secrètes supérieures qui se réclament de l'antique tradition taoïste.

En ce qui concerne d'ailleurs la Chine communiste, on peut se demander s'il est juste d'interpréter en termes d'invasion militaire le fameux péril jaune dont on nous rebat les oreilles. L'influence des conceptions de la Chine communiste va croissante en Europe occidentale, et pas seulement chez les révolutionnaires qui se réclament du maoïsme. Après les événements de mai 1968, le tout à fait officiel ministre de l'Education nationale n'a-t-il pas, pour sa réforme universitaire, adopté des principes qui s'inspirent de ceux de la Révolution Culturelle ?

Bien que nombre de jeunes insurgés se soient réclamés du maoïsme, il est tout à fait insuffisant d'expliquer les événements de mai 1968 par une machination diabolique téléguidée depuis la Cité Interdite de Pékin. Assurément, les jeunes étudiants s'agitaient et bouillonnaient jusqu'au point de rupture, qui eut lieu le vendredi 3 mai 1968 lors des manifestations contre la répression policière et la fermeture de la Sorbonne. Il n'est pas moins incontestable que l'émeute, d'abord spontanée, fut bien vite encadrée et canalisée. Edgar Morin écrit fort juste-

ment⁽¹⁾ : « Je croirai pour ma part que c'est quelque chose d'hybride, empruntant l'idéologie révolutionnaire inoculée au besoin de renouvellement juvénile, au besoin de transformation, et qui, comme toute évolution profonde, anticipe sur les besoins révolutionnaires nouveaux d'une société ».

Les événements de mai 1968 semblent nous mener bien loin de notre sujet et des « gouvernants invisibles » du monde. Deux observations pourtant peuvent laisser penser que des chefs d'orchestres invisibles surent exploiter l'indéniable révolte des jeunes. Les conditions explosives se retrouvaient un peu partout dans le monde, mais on ne peut s'empêcher de penser que des éléments occultes aient pu en profiter pour tenter d'agir. A peu de temps d'intervalle, les étudiants se révoltèrent dans les pays les plus différents, depuis l'Amérique latine jusqu'aux démocraties populaires. On pense à la synchronisation des diverses révolutions européennes de 1848.

D'autre part, quelles qu'aient été les aptitudes exceptionnelles et les dons des leaders, on croirait aisément qu'ils ont été efficacement épaulés par un groupe secret supérieur qui agissait en coulisse pendant les événements de mai. Le soutien qu'ils ont obtenu semble indéniable, jusque sur le plan financier. Lorsque, au cours de son éphémère arrestation, l'un d'eux fut trouvé porteur d'une somme très importante, il ne s'agissait pas d'argent de poche, mais d'argent destiné à financer la révolution. Qu'on le veuille ou non, toute révolution, même étudiante, n'est jamais vraiment spontanée, et suppose toujours une préparation méthodique, sous peine d'être totalement inefficace.



Curieusement, comme à l'époque du déclenchement de la révolution française, circulent aujourd'hui toutes sortes de témoignages relatifs au comte de Saint-Germain, aperçu soit sous son apparence classique (tel que le montre la gravure, *Le comte de Saint-Germain célèbre alchimiste*), soit sous une apparence plus moderne avec un collier de barbe. Et si certains de ces témoignages sont de toute évidence délirants ou mystificateurs, certains sont plus difficiles à réfuter car ils émanent de personnalités crédibles.

Dans certains témoignages, Saint-Germain nous est présenté comme avant le déclenchement de la révolution française, jouant un rôle occulte dans certains ordres initiatiques et influençant les affaires mondiales. Ainsi, au cours de la Seconde Guerre mondiale, il serait intervenu en diverses occasions et son action n'aurait pas été sans importance. Par exemple, lors des événements qui, en automne 1940, aboutirent à sauver la neutralité suisse.

En effet, Hitler, furieux que les autorités helvétiques aient refusé le libre passage des troupes italiennes et allemandes à travers leur territoire et la livraison de tous les réfugiés juifs allemands, avait envisagé d'envahir la Confédération et de démembrer le territoire, en incorporant la Suisse alémanique au grand Reich, la Suisse romande et italienne à l'Italie pour remercier Mussolini d'être intervenu contre la France en mai 1940. Devant la détermination du peuple suisse qui n'hésita pas à se mobiliser, Hitler recula. Sans doute, certains de ses amis manquaient aussi d'enthousiasme : les banques de Genève abritaient un nombre important de comptes allemands.

Selon certains témoignages, le comte de Saint-Germain aurait alors joué un rôle fort actif dans cette affaire, notamment dans le domaine du renseignement.

1 — Dans son livre : *Mai 1968 : La brèche*. Fayard, 1968.

Présence des extra-terrestres

Est-il absurde d'imaginer que non seulement les extra-terrestres sont venus sur notre planète, mais qu'ils sont intervenus en secret auprès de certains dirigeants de l'affaire pour infléchir les événements dans le sens qu'ils désiraient ? C'est une question que nous ne pouvons pas ne pas poser. Notre ami Guy Tarade a réuni, dans son passionnant livre *Soucoupes volantes et civilisations d'outre-espace* (1), tout un faisceau de témoignages extrêmement troublants.

L'humanité commence à envisager sérieusement des voyages interplanétaires et interstellaires. La plus extraordinaire découverte qu'on pourrait faire grâce à ces voyages serait de constater que l'évolution générale des affaires de la Terre importe aussi aux mystérieux visiteurs extra-terrestres.

L'humanité n'est pas seule dans l'univers, et ce n'est pas elle qui est au sommet de la chaîne de l'évolution. Au-dessus des hommes existe toute une hiérarchie d'êtres dont le pouvoir est immense et qui régissent l'évolution de notre espèce.



1 — Editions J'ai Lu, coll. L'Aventure mystérieuse, A 214**.

CONCLUSION

Y a-t-il des gouvernants invisibles qui dominent toute l'histoire de l'Humanité ? Derrière les gouvernants visibles, les sociétés secrètes supérieures mènent-elles le monde ? Aux deux questions, nous pouvons répondre oui.

Rappelons la prophétie qu'on attribue au comte de Saint-Germain en 1789. La comtesse d'Adhémar, dame d'honneur de Marie-Antoinette, parle :

« — Monsieur, dis-je, vous pourriez rendre de grands services à nos souverains, si vous le vouliez.

« — Et si je ne peux pas ?

« — Comment ?

« — Oui, si je ne peux pas ; je croyais n'être point entendu. L'heure du repos est passée ; les arrêts de la Providence doivent recevoir leur exécution. »

Auparavant, pendant la conversation, Saint-Germain avait déjà dit :

« — Je vous l'ai écrit, je ne peux rien, j'ai les mains liées par plus fort que moi, il y a des périodes de temps où reculer est possible, d'autres où, quand il a prononcé l'arrêt, il faut que l'arrêt s'exécute : nous entrons dans celle-ci. »

Ce serait donc une erreur de croire que les sociétés secrètes supérieures sont totalement libres de diriger les affaires du monde au gré de leur fantaisie. Même au niveau le plus élevé de la direction occulte des affaires mondiales — celui où se situait Saint-Germain — les gouvernants secrets du monde sont tenus par le plan qui commande le déroulement des affaires humaines, à telle ou telle étape du cycle. Si nous comprenons bien le sens des paroles de l'énigmatique comte, il leur est rigoureusement impossible de modifier l'articulation générale de ce plan. Tout au plus, leur est-il loisible, et encore à certaines étapes, pas à toutes, d'avancer ou de retarder les événements et de tenter que les mutations se fassent avec le minimum de processus négatif. Ce qui n'est pas toujours possible.

Il est peut-être décourageant, voire effrayant, de penser que l'Histoire se déroule conformément à un plan préétabli et en respectant des normes précises, sous la surveillance des gouvernants invisibles. Mais est-ce plus réjouissant de considérer l'Histoire soumise seulement au hasard, aux caprices ?

En 1601, l'aumônier de l'archevêque d'Aix-en-Provence fit, au cimetière de la ville, une étrange découverte : « un instrument de verre fait à trois carrés, et nul des assistants ne savait à quelles fins cet instrument était fait ». Cet appareil faisait voir des choses qui n'existaient pas, « des forêts, des châteaux, des arcs-en-ciel de toutes couleurs, et autres choses semblables ».

Un tel appareil est inconcevable quand on sait les connaissances techniques de l'époque où il fut fortuitement découvert. Quels êtres en avaient fait usage avant de l'abandonner aussi inexplicablement ? Des humains sans doute. Mais des Terriens ? On peut en douter et penser que se trouvent parmi nous des êtres d'apparence humaine mais dont les connaissances, y compris dans le domaine de la technique, dépassent infiniment celle des hommes au moment où ils se manifestent.

Signalons en outre que le Maître Philippe, de Lyon, dont nous avons rappelé le rôle secret à la cour du dernier tsar, affirmait que des hommes venus d'autres mondes planétaires, relativement proches ou très lointains, peuvent fort bien se déplacer parmi nous. On peut également penser que des hommes d'un lointain avenir ont trouvé les moyens de se déplacer à volonté dans le continuum spatio-temporel et viennent visiter les époques passées, peuvent même y intervenir, d'une manière qui nous est difficilement concevable.

L'auteur américain de science-fiction Philip José Farmer a écrit un excellent et très étrange roman, *L'univers à l'envers*, dont la clé est celle-ci : des puissances supra humaines régissent, tout au sommet de la pyramide des gouvernants visibles et invisibles, l'évolution de tous les systèmes stellaires et planétaires et de tous les êtres qui y vivent, hommes compris. S'il en était ainsi, le point de vue humain si limité serait aussi inapte à saisir les lignes d'ensemble des cycles stellaires et planétaires que, pour hasarder cette métaphore, une cellule de notre organisme est incapable de comprendre l'ensemble structuré qu'il forme.



BIBLIOGRAPHIE

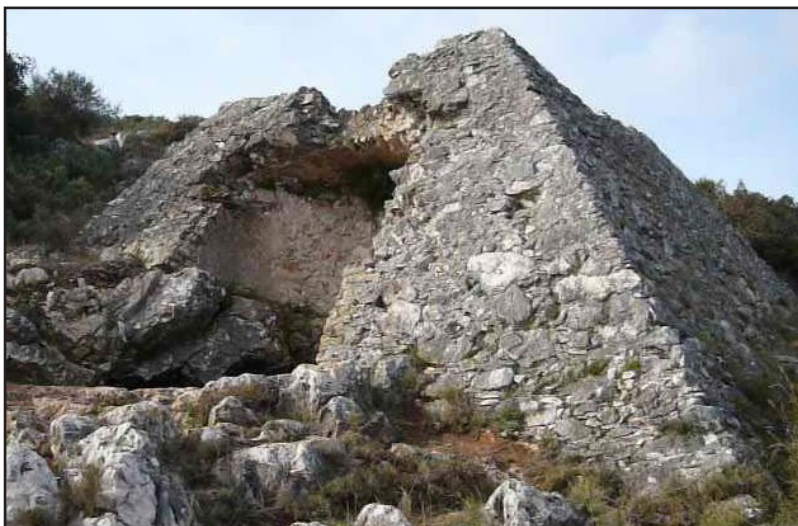
- **Raymond Abellio** — *Vers un nouveau prophétisme* (Gallimard, 1947).
- **René Alleau** — *Hitler et les sociétés secrètes* (Grasset, 1969).
- **Jean-Michel d'Angebert** — *Hitler et les Cathares* (Albin Michel, 1971).
- **Emmanuel Beau de Lomenie** — *La Synarchie* (« *Le Crapouillot* », n° spécial, mars 1953, sur les sociétés secrètes).
- **Barbet** — *Loge centrale des véritables Francs-Maçons* (Michelet, imprimeur-libraire, 1802).
- **Abbé Barruel** — *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobisme* (Londres, 1795-1798, 4 vol.).
- **Raymond Bernard** — *Rencontres avec l'insolite* (Villeneuve-Saint-Georges, A.M.O.R.C., 1967) ; *Les maisons secrètes de la Rose-Croix* (id., 1968) ; *Rendez-vous secret à Rome* (id., 1969) ; *Messages du Sanctum céleste* (id., 1970).
- **Joseph Billig** — *L'hitlérisme et le système concentrationnaire* (Presses Universitaires de France, 1967).
- **Jacques Breyer** — *Oubah* (43, rue Condorcet, Paris-IX^e, 1970).
- **Paul Brunton** — *L'Égypte secrète* (réédition Payot, 1960), *Cahiers astrologiques*, (Nice, n° de mars-avril 1964, sur l'astrologie dans les sociétés secrètes).
- **Dr Alexandre Cabanès** — *La Princesse de Lamballe* (Albin Michel, 1918).
- **Eugène Canseliet** — *Deux logis alchimiques* (Jean Schemit, 1945).
- **C. R. Cammel** — *Aleister Crowley, the Black Magician* (Londres, The Richards Press, 1951).
- **Paul Chacornac** — *Le Comte de Saint-Germain* (Editions traditionnelles, 1947).
- « **Geoffroy de Charnay** » — « *Synarchie* » — *vingt ans d'activités secrètes* (Editions Medicis, 1945).
- **Louis Charpentier** — *Les mystères templiers* (Robert Laffont, 1967).
- **Robert Charroux** — *Trésors du monde* (J'AI LU) ; *Le Livre des secrets trahis* (Robert Laffont, 1965) ; *Le Livre des Maîtres du monde* (id., 1967).
- **Norman Cohn** — *Histoire d'un mythe — la « conspiration juive » et les Protocoles des sages de Sion* (Gallimard, 1967).
- **Henry Coston** — *Les financiers qui mènent le monde* (Lectures françaises, 1958) ; *Les mystères de la franc-maçonnerie* (id.).
- **Louis Damenie** — *La Révolution, phénomène divin, mécanisme social ou complot diabolique* (« *Lecture et Tradition* », 86 — Chiré-en-Montreuil).
- **C. Desquier** — *La marche des civilisations* (Gérard Nizet, 1951).
- **Jacques Duchaussoy** — *Bacon, Shakespeare – ou Saint-Germain ?* (La Colombe, 1962).
- **Philippe Encausse** — *Le Maître Philippe de Lyon*, nouvelle édition. (Editions traditionnelles, 1966).
- **Benjamin Fabre** — *Un initié des sociétés secrètes supérieures : Franciscus, eques a capite Galeato* (1753-1814) (La Renaissance française, 1913).

- **Bernard Fay** — *La Franc-Maçonnerie et la révolution intellectuelle au xviii^e siècle* (Plon, 1935).
- **Lesly Fry** — *Le retour des flots vers l'Orient* (Paris, 1931).
- **André Gautier-Walter** — *La Chevalerie et les aspects secrets de l'histoire* (La Table ronde, 1966).
- **Adolphe D. Grad** — *Le temps des kabbalistes* (Neuchâtel, La Baconnière, 1967).
- **Jean Groffier** — *Hitler dans le cabinet de réflexion* (Ventabrenen-Provence, Editions Elisabeth Rouyat, 1970).
- **René Guénon** — *Le règne de la quantité et les signes des temps* (Gallimard) ; *Autorité spirituelle et pouvoir temporel* (Editions traditionnelles) ; *Le Roi du Monde* (id.) ; *Saint-Bernard* (id.) ; *L'ésotérisme de Dante* (id.).
- **Marcel Guinet** — *La vie et l'œuvre de Zacharias Werner* (La Haye-Paris, Mouton, 1966, 2 vol.).
- **Maurice Guinguand** — *Falicon, pyramide templière* (« Le Fragonard », 3, rue Paul-Doumer, 06 — Beaulieu-sur-Mer, 1970).
- **André Hardellet** — *Le seuil du jardin*, roman (Julliard, 1958 ; Pauvert, 1965) ; *Le parc des archers*, roman (Julliard, 1961).
- **Louis Hastier** — *La double mort de Louis XVII* (J'AI LU).
- **Marc Haven** — *Le Maître inconnu — Cagliostro* (Editions traditionnelles, 1966).
- **Heinz Hoene** — *L'Ordre noir* (Casterman, 1968).
- **Serge Hutin** — *Les sociétés secrètes* (collection « Que sais-je ? ») ; *Les Francs-Maçons* (collection « Le temps qui court ») ; *Histoire mondiale des sociétés secrètes* (Les Productions de Paris, 1959) ; *Les grottes du feu de l'Enfer* (« Les cahiers du chêne d'or », n° 5, 15 février 1963, pp. 32-33).
- **Henriette Joutel-Gay** — *Cet autre qui fut moi* (La Colombe, 1962).
- **Jon Kimche** — *Un général suisse contre Hitler* (J'AI LU A 124*).
- **Sir Ivone Kirkpatrick** — *The inner circle* (Londres, Macmillan, 1959).
- **R. Lambelin** — « *Protocoles des sages de Sion* » (Paris, 1921).
- **René Le Forestier** — *Les Illuminés de Bavière* (Perrin, 1915) ; *La Franc-Maçonnerie templière*, publiée par Antoine Faivre (Paris, Aubier et Louvain, Nauwelaerts, 1970).
- **Teddy Legrand** — *Les sept têtes du Dragon Vert* (Paris, 1930).⁽¹⁾
- **B. Le Poer Trench** — *Le peuple du ciel* (J'AI LU A. 2521).
- **J. Heron Lepper** — *Les sociétés secrètes* (Payot, 1936).
- **Donald Mac Cormick** — *The Hell-Fire Club* (Londres, Pedigree Books, 1962).
- **Pierre Mariel** — *Le paganisme du XX^e siècle* (La Palatine, 1965).
- **Jean Marquès-Rivière** — *Histoire des doctrines ésotériques* (Payot, 1940).
- **Gustav Meyrink** — *La Nuit de Walpurgis*, trad. franç. avec préface par René Abellio (La Colombe, 1962).
- **Montjoie** — *Histoire de la conjuration de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans* (Paris, 1796).
- **Margaret Murray** — *Le dieu des sorcières* (Denoël, 1955).
- **Paul Naudon** — *Les Loges de Saint-Jean* (Dervy, 1957).
- **Pierre Pasleau** — *Bibliographie des sociétés secrètes initiatiques* (Bruxelles, Pierre de Méyère, 1966).
- **Louis Pauwels** — *Monsieur Gurdjieff* (Seuil, 1954).

¹ — (Note de Lenculus) Il suffira de lire les œuvres de Charles Lucieto pour se rendre compte de l'ignoble plagiat.

- **Louis Pauwels et Jacques Bergier** — *Le Matin des Magiciens* (Gallimard, 1960).
- **Jean-Charles Pichon** — *Le dieu du futur* (Editions « Planète », 1963, 2 vol.).
- **Robert Payne** — *Zero ; the story of terrorism* (Londres, Wingate, 1951).
- **Léon de Poncins** — *Christianisme et Franc-Maçonnerie* (« Lecture et Tradition », 1970).
- **T. Lobsang Rampa** — *Le troisième œil* (J'AI LU) ; *Histoire de Rampa* (id.) ; *La caverne des Anciens* (id.) ; *Les secrets de l'Aura* (id.).
- **François Ribadeau Dumas** — *Grandeur et misère des Jésuites* (Les Productions de Paris, 1963) ; *Cagliostro* (Arthaud, 1966) ; *Les magiciens de Dieu* (Robert Laffont, 1970).
- **John Robison** — *Proofs of a conspiracy...* (Londres, 1797).
- **Henri Rollin** — *L'Apocalypse de notre temps* (Gallimard, 1939).
- **Saint-Yves d'Alveydre** — *Mission de l'Inde*, réédition (Dorbon aîné, 1949) ; *Mission des juifs* (Dorbon) ; *Mission des Souverains* (id.) ; *L'Archéomètre* (id.).
- **Gérard de Sède** — *Les Templiers sont parmi nous* (J'AI LU) ; *Le trésor maudit de Rennes-le-Château* (id.) ; *Le trésor cathare* (Julliard, 1966).
- **Gérard Serbanesco** — *L'histoire de l'Ordre des Templiers et les Croisades*, 4 tomes (Editions Byblos, 1969-1971).
- **Alain Sergent** — *La Cagoule* (dans « Crapouillot », mars 1953).
- **Baird T. Spalding** — *La vie des Maîtres* (Editions Leymarie, 1966).
- **John Symonds** — *The great Beast — the life of Aleister Crowley* (Londres, Bider, 1951).
- **Serge Tchakhotine** — *Le viol psychique des foules par la propagande politique* (Gallimard, 1953).
- **René Trintzius** — *Jacques Cazotte ou le xviii^e siècle inconnu* (Editions Athéna, 1944).
- **André Ulmann & Henri Azeau** — *Synarchie et pouvoir* (Julliard, 1968).
- **François Vermales** — *La Franc-Maçonnerie savoisienne à l'époque révolutionnaire, d'après ses registres secrets* (Ernest Leroux, 1912).
- **Pierre Virion** — *Mystère d'iniquité* (Editions « Lecture et Traditions ») ; *Le complot* (id.) ; *Bientôt un gouvernement mondial* (id.) ; *Les forces occultes dans le monde moderne* (id.).
- **Jacques Weiss** — *La Synarchie — l'autorité face au pouvoir* (Paris, 1960).
- **George Hunt Williamson** — *Les gîtes secrets du lion* (Neville Spearman).



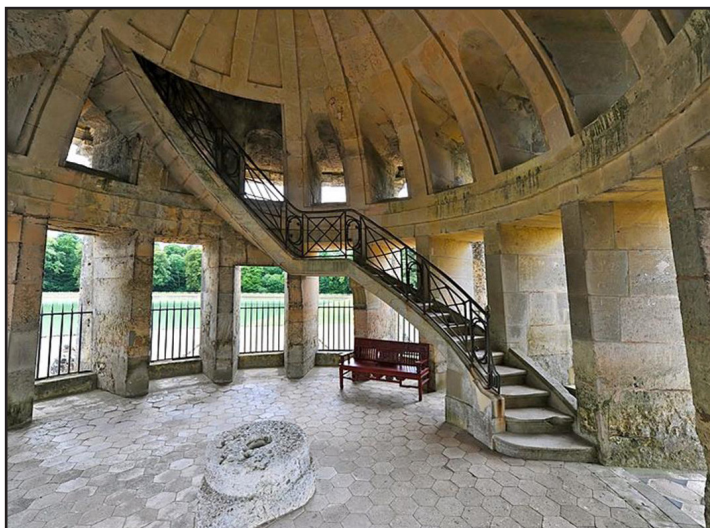


La pyramide de Falicon a été découverte en 1803 par Domenico Rossetti, un avocat de Vasto en vacances dans la région. Depuis cette date, diverses théories quant à l'origine de la pyramide ont été évoquées : on a parlé d'un ancien temple gallo-romain (la ville de Nice toute proche comptait en effet une colonie romaine, *Cemenelum*) ou d'un monument de l'ordre du Temple. Cet édifice, aujourd'hui presque en ruines, marque l'entrée de la grotte de Ratapignata ou grotte des Ratapignatas (en niçois, « *la grotte des chauves-souris* »). Ce monument fait l'objet d'une inscription au titre des monuments historiques depuis le 7 août 2007.



La pagode de Chanteloup à Amboise

« *La pagode de Chanteloup* se mire dans un étang de sept hectares et vers elle convergent sept avenues de la forêt dont l'une, celle des jumeaux, a dix kilomètres de longueur ». On sait l'importance du nombre 7 dans la numérologie sacrée. La Pagode, ainsi que le tracé des allées et de la pièce d'eau, fut l'œuvre de l'architecte Le Camus, de Mézières. Ne faut-il pas voir en cet homme un initié de très haut grade.





Château de Gisors

Roger Lhomoy, le découvreur d'une vaste chapelle souterraine située sous le donjon du château de Gisors



Château d'Ambleville

Ce château, dont la structure conserve encore un caractère médiéval, est fondé par les Essarts, qui s'allient au XVI^e siècle aux Mornay, à la frontière entre la Normandie et la France. Il subit de ce fait de nombreux dommages, jusqu'à son démantèlement par les Anglais. Sa propriété passe à différentes familles, notamment les Labbé, les Marolles et les Gerville. La bâtisse s'élève sur plusieurs oubliettes et caves, qui ont de tout temps servi de refuge.



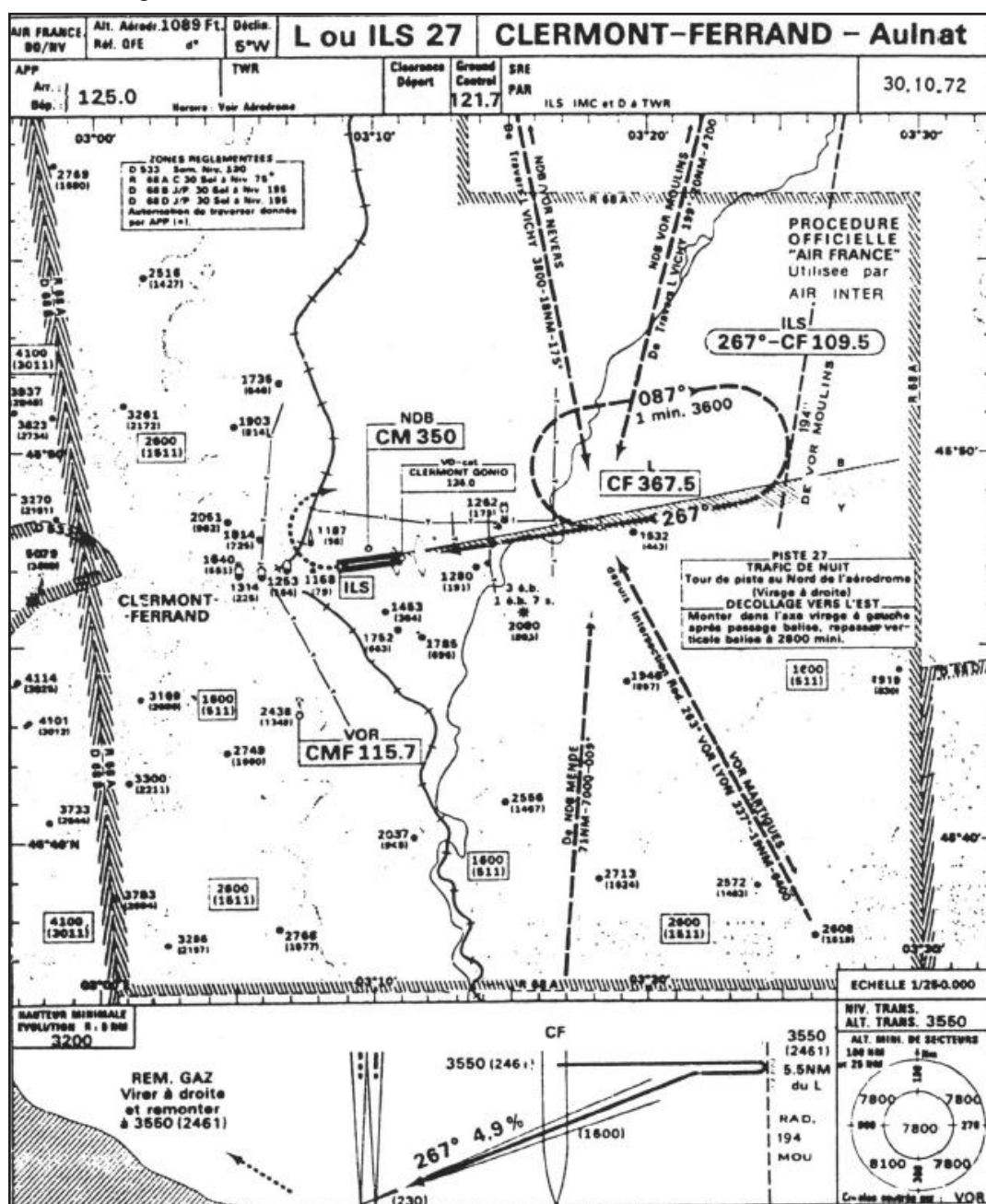
Les jardins de Bomarzo



Les jardins de Bomarzo, où *Sacro Bosco* (bois sacré), situés dans la province de Viterbo, ville du nord du Latium. Ils se trouvent au fond d'une vallée dominée par le château des anciens seigneurs, les Orsini. Réalisés par Pirro Ligorio vers 1550 et leur but était d'étonner les visiteurs des Orsini.



A side profile of a Douglas DC-3 aircraft in the livery of Air Inter. The aircraft is white with blue and red stripes along the fuselage. The text "AIR INTER" is visible on the side. The tail features a stylized red and blue logo. The aircraft is parked on a tarmac.



ANNEXE

*Serge Hutin, chambre 124, Hôpital, 66500 PRADES.
Prades, le 2 avril 1995.*

Bien cher Frère et Ami Philippe,

Salut sur tous les points du Triangle !

Aujourd'hui est... mon anniversaire. Mais je n'ai guère le moral, plutôt le cafard (*comme on dit*). (...) A propos de l'« affaire » (*celle de l'« accident » aérien du 27 octobre 1972 où périt ma bien-aimée Marie-Rose*), tu t'étais sans doute dit tout d'abord : « Quand même, voici un homme auquel on tue la femme qu'il aime et qui aura attendu plus de 20 années avant de faire quelque chose ! » En fait, c'est 2 ou 3 jours après l'« accident » (*la catastrophe relatée dans la presse me semblait présenter des caractéristiques vraiment bizarres*) que je commençais de me renseigner, puis d'essayer d'agir. Avec un gros handicap au départ : n'avoir pas de statut légal me donnant le droit de faire des démarches concernant Marie-Rose. (...) Revenons à Marie-Rose ! Mes efforts demeurèrent vains jusqu'à cette année. Par exemple, aucun moyen d'attirer la curiosité d'un journal quelconque (*de toute couleur politique*) sur les bizarreries de l'« accident » aérien du 27 octobre 1972 : on me répondait que l'enquête officielle avait conclu à son origine purement naturelle. Entre nous, que penses-tu de ce paradoxe : l'avion, au moment même où il allait atterrir sur l'aéroport de Clermont-Ferrand, fait volte-face pour venir s'écraser sur les flancs de la montagne de Noiretable, et... la fameuse boîte noire, retrouvée, démontre que cela était tout à fait normal ! Vraiment, on se f..t du monde ! En me débrouillant par des voies détournées (*où, tu m'auras compris, le vent souffla pour moi du côté du froid — en langage clair, mes révélations remontaient pour l'origine au K.G.B., ne ris pas : c'était vrai !*), je réussis très tôt à savoir la vérité sur l'origine de l'« accident » : si vous savez 1° les fréquences radio d'un avion, 2° celles de la tour de contrôle de l'aéroport où il doit atterrir, cela devient un jeu d'enfant de le faire s'écraser là où l'on veut !

Il est un autre problème : Marie-Rose était-elle encore vivante mais blessée (*mon intuition personnelle*) au moment où l'appareil s'écrasa ? Et là, intervient un détail étrange : il y eut 48 heures de retard avant qu'on ne retrouve le corps de Marie-Rose, pour le rendre à sa famille. Deux possibilités (*l'avion n'était pas un Boeing, mais un modeste Viscount : il n'y avait donc pas toute une montagne de cadavres à classer*) : ou bien on fouilla attentivement le corps de Marie-Rose, dans l'espoir qu'elle avait pu y dissimuler son rapport ; ou bien, constatant que le corps avait fait l'objet de sévices divers (*susceptibles d'intriguer la famille au cas où un membre de celle-ci demanderait l'ouverture du cercueil pour regarder une dernière fois le corps*), on aurait chargé un spécialiste de la morgue (*cela vaudrait donc la peine de faire une enquête éventuelle du côté de la morgue qui eut à s'occuper des corps des victimes de la catastrophe du vol Lyon/Clermont-Ferrand du 27 octobre 1972*) de faire une « remise en état »



Miliciens de Darnand

Sur ce cliché l'on reconnaît des membres de la famille à Lenculus.

Ses deux grand-oncles du côté de chez son père. De gauche à droite : Néné le Taciturne et Riton le Besogneux

du corps donnant le change (*même si les tueurs avaient, par exemple, crevé les yeux à Marie-Rose, il suffisait de rabattre les paupières*). (...) Tu auras remarqué :

1° l'ordre mystérieux (*donné par QUI ?*) retardant de plusieurs heures l'ordre de départ des équipes de secours en montagne ; 2° la classification de l'« accident » parmi les affaires couvertes par les impératifs de la défense nationale. D'où impossibilité d'obtenir toute explication. 3° Dans une autre direction, le fait que le haut clergé de la Cathédrale de Chartres ait prêté Notre-Dame-sous-Terre elle-même pour la cérémonie sacrant zzz Grand Maître de l'Ordre du Temple et... Roi de Jérusalem (*depuis, dans le Cercle Intérieur [du mouvement templier], on devait lui dire « Sire » !*).

Marie-Rose m'avait décrit les péripéties de cette cérémonie grotesque (*un vrai «sacre de Bokassa»*) — supervisée par un service d'ordre revêtu (*cela annonçait la couleur!*) de l'uniforme que portaient les Miliciens de Darnand, de sinistre mémoire. (...)

De tout cœur, avec mon fidèle souvenir pour vous tous, la fidèle accolade fraternelle de Serge.



Le 27 octobre 1972

Que s'est-il donc passé ce jour là ?

Un avion appartenant à la compagnie Air-Inter s'écrase contre une petite montagne, près de Noirétable (Loire). L'appareil est un Viscount de la ligne Paris-Lyon-Clermont-Ferrand. Dans cette catastrophe aérienne, beaucoup de morts, dont l'ensemble de l'équipage, et seulement quelques survivants. Ce Viscount avait à bord Marie-Rose Baleron de Brauwer, commissaire à la DST⁽¹⁾ à Nice, qui ramenait un rapport d'enquête sur des mouvements d'extrême-droite. Elle enquêtait sur le S.A.C., l'AMORC et l'ORT. Elle portait au poignet une valise fermée par une menotte contenant ce fameux rapport. Quand on l'a retrouvée, son poignet était sectionné... et la valise introuvable.

Le Viscount avait à bord un autre passager « *brûlant* » : un grand savant atomiste indien, venu en France établir les bases d'une collaboration nucléaire entre son pays et le nôtre. Pourtant, le plus surprenant reste que cet homme, le professeur Babah, était officiellement mort depuis quelques années...

1 — (*Note de Lenculus*) Aucune femme n'ayant été admise comme commissaire aux RGX ni à la DST avant 1975, j'avoue donc mon manque de certitude quant à ce grade que rapporte Serge Hutin. Il est bon de savoir : Martine Monteil est la première femme à diriger les brigades des stupéfiants et du proxénétisme, ainsi que la BRB, la brigade criminelle et la PJ et termine sa carrière au poste de Secrétaire générale de la zone de défense de Paris. Elle obtient une licence en droit à Assas et un diplôme de l'Institut de criminologie. Elle entre à l'École nationale supérieure de la police en 1976, un an après son ouverture aux femmes. Elle y rencontre son futur mari, devenu contrôleur général, directeur adjoint de l'inspection générale des services. Sortie major de sa promotion en 1976, elle est l'une des premières femmes à devenir commissaire de police.

Qu'allait faire le commissaire Baleron à Clermont-Ferrand le 27 octobre 1972, puisqu'elle était *commissaire* à Nice ?...

Dans son dernier roman — qui est plutôt une nouvelle : « La seconde vie du *commissaire* Marie-Ange Sauneron » (*édité en 1998 par Alpha International dont il était Président d'honneur*) —, Serge Hutin nous donne un précieux indice : « *Elle venait d'établir un rapport détaillé sur les redoutables infiltrations néo-nazies, en France principalement mais en d'autres pays aussi, dont en tout premier lieu l'Italie, sous le couvert d'une organisation fraternelle apparemment anodine se présentant comme l'authentique Ordre du Temple resurgi miraculeusement de ses cendres et appelé à régénérer l'Occident.* » S'agirait-il de l'Ordre Rénové du Temple créé en 1968 par Raymond Bernard ? Tout porte à le croire...

Raymond Bernard

Les 28 et 29 octobre se tenait à Clermont une grande réunion de l'AMORC (Grand Conseil et Séminaire Magistral) dont elle faisait partie... Marie-Rose Baleron était en effet grand délégué aux relations extérieures pour l'Ardèche, l'Aveyron, les Bouches du Rhône, le Cantal, l'Hérault, le Gard, la Haute Loire, la Lozère et le Puy de Dôme ! Elle occupait la vénérable charge de Sœur Marie-Rose Baleron, habitant 12 avenue Félix Faure à Nice. Il semble qu'à cette exceptionnelle réunion elle allait parler de la création de l'ORT. impliquant Raymond Bernard... Grand-Maitre de l'AMORC ... Création à laquelle elle s'opposait (en tant que membre de l'AMORC), et sur laquelle elle enquêtait (*en tant que commissaire de la DST en liaison avec les Renseignements Généraux*).

Si Marie-Rose Baleron avait été présente le 28 octobre 1972, à Clermont-Ferrand, on peut à juste titre se demander : R. Bernard aurait-il osé affirmer, comme il l'a fait officiellement : « Je ne suis personnellement ni le dirigeant secret, ni le dirigeant officiel, d'une autre organisation que l'Ordre rosicrucien AMORC et de l'Ordre Martiniste Traditionnel » ? Elle lui aurait demandé d'expliquer à tous les rosicruciens pourquoi il avait créé l'Ordre Rénové du Temple en 1968 avec un extrémiste de droite, Julien Origas !

Le fanatisme politique implacable de ce dernier l'incitera à s'allier avec des personnages suspects ne reculant devant rien pour faire triompher leur idéologie d'extrême droite.

Marie-Rose Baleron disposait de preuves attestant que certains néo-nazis camouflaient leurs activités derrière le masque de l'ORT.

Il n'est pas inutile, ici, de rappeler que Julien Origas avait été condamné à quatre ans de prison ferme, en 1945, pour avoir appartenu par le passé à la gestapo française.

L'Ordre du Temple Solaire, créé quelques années plus tard, serait une scission de l'ORT. Il s'illustra tristement auprès du public par un étrange suicide rituel collectif de ses membres, ces derniers se répartissant entre la France, la Suisse et le Québec.

A notre connaissance, Serge Hutin était aussi membre de l'AMORC et, plus curieusement, peut-être aussi membre de l'ORT. ! (voir ci-dessous). Avait-il tenté de l'infiltrer pour en connaître les dessous ? Avait-il poussé Marie-Rose Baleron à enquêter sur cette déviation de Raymond Bernard ? Aurait-il ainsi été involontairement responsable de la mort de celle qu'il aimait tant ? Il sera difficile de répondre à ces questions sans continuer notre enquête. Il faudrait pour cela interroger des responsables politiques actuels « au-dessus de tout soupçon » ou peut-être un ex-écrivain (*car interdit de publication aujourd'hui*) devenu le Monsieur sectes des RGx de nos jours... et qui a parfois une attitude plus que curieuse, voire menaçante, vis-à-vis de certaines personnes qui souhaitent révéler la vérité sur l'Ordre du Temple Solaire, émanation de l'ORT.



QUELQUES EXPLICATIONS

S.A.C. : Service d'Action Civique



Fondée en 1959 dans le but d'apporter un « soutien inconditionnel à la poursuite des objectifs définis par le Général », cette officine devint, au fil des années, une nébuleuse mêlant malfrats, policiers, hommes politiques (le « monsieur Afrique » de Charles De Gaulle) et futurs élus (Charles Pasqua). C'était une organisation paramilitaire spécialisée dans l'assassinat, le chantage, la corruption, le trafic d'armes et de drogue, le blanchiment d'argent "sale", bref, la criminalité sous toutes ses formes, et par ailleurs dévouée corps et âme au Général de Gaulle.

Le SAC sera dissous en 1982, suite à l'affaire dite « d'Auriol »⁽¹⁾. A quelques jours du 10 mai 1981, François Mitterrand n'est pas encore président, et les membres du SAC de Marseille, réunis avec leurs patrons de Paris, se déchirent autour du très contesté chef local, le policier Jacques Massié. L'heure est grave. Les membres du SAC pensent souhaitable une victoire de la gauche contre Giscard. Ils imaginent que dans ce cas, le chaos qui s'ensuivra permettra le retour au pouvoir des gaullistes !... La suite sera horrible et pitoyable : Massié et les siens, y compris son fils de 8 ans, sont assassinés dans leur maison d'Auriol, près de Marseille, en juillet 1981. Qui a donné l'ordre ? L'Inspection générale de la police mènera l'enquête. C'est ainsi que le SAC sera dissous l'année suivante.

AMORC : Ancien et Mystique Ordre Rosæ-Crucis (Ordre rosicrucien AMORC)

L'AMORC est une fraternité internationale composée de 16 juridictions couvrant tous les pays de même langue. Chaque juridiction a pour siège une « Grande Loge » dirigée par un Grand Maître élu pour un mandat renouvelable de 5 ans. L'ensemble des Grands Maîtres compose un Conseil Suprême à la tête duquel l'Impérator est élu pour 5 ans pour un mandat lui aussi renouvelable.

1 — Le crime est odieux et a été commis le 18 juillet, mais l'affaire n'éclate qu'à la fin du mois. Dans cette bastide d'Auriol, un corps ensanglanté a été retrouvé, celui de Jacques Massié, chef local (Marseille) du Service d'action civique, service d'ordre gaulliste créé en 1958.

Massié était soupçonné par son adjoint, Jean-Joseph Maria, de vouloir donner le fichier du SAC à des mouvements de gauche. Maria recrute un ancien para, Collard, Campana, Massoni et Poletti, trois postiers syndiqués à la CGT, et Finochietti, un instituteur. Le 18 juillet à 15 heures, ils passent à l'action. Massié n'est pas là, les tueurs s'en prennent à sa famille : la femme de Massié et leur fils Alexandre, 7 ans, les beaux-parents et le beau-frère. Ligotées, les cinq victimes sont parquées au premier étage. Les assassins attendent Massié, mais, à 18 heures, Collard s'énerve et commande : « *Il faut les descendre !* » Et il les étrangle un par un avec une cordelette. Le petit Alexandre s'était endormi. Poletti le réveille à coups de tisonnier. L'enfant râle encore, et Finochietti l'achève d'un coup de couteau. Les corps sont transportés dans une mine désaffectée. Quand Massié rentre chez lui à 3 heures du matin, il est poignardé. La sœur de la victime, Marina Massié, aiguillera les enquêteurs vers l'équipe du SAC, d'autant qu'on retrouve les empreintes de Finochietti sur une bouteille ! L'institut avoue assez vite : « C'est un ordre venu d'un niveau supérieur. » Le niveau supérieur, c'est Pierre Debizet, 58 ans, un colosse de près de 2 mètres, secrétaire général du SAC. Arrêté, transféré à Marseille, il va bénéficier d'un non-lieu après trois ans de procédure acharnée. Les tueurs qui ont pris perpétuité, vingt ans, et quinze ans, sont depuis longtemps en liberté. Sans que la lumière ait vraiment été faite sur cette « affaire de fous » ou « affaire d'Etat ». Le 3 août 1982, François Mitterrand dissout le SAC.

L'Ordre a connu sa résurgence en Europe au XX^{ème} siècle sous l'impulsion de l'ésotériste américain Harvey Spencer Lewis, décédé en 1939. C'est après la deuxième guerre mondiale que l'AMORC s'est progressivement développé.

La juridiction francophone a d'abord rayonné en Belgique et en Suisse, puis au Québec, aux DOM-TOM et en Afrique francophone. Le Grand Maître en a longtemps été Raymond Bernard (19 mai 1923 – 10 janvier 2006). Son fils Christian Bernard lui succéda (élu, rappelons-le...) quand lui-même devint Impérator. Les éditions rosicruciennes sont dirigées par son épouse. Christian Bernard succéda plus tard à son père comme Impérator de l'Ordre.

Depuis 1956, Raymond Bernard a successivement pris la responsabilité de l'Ordre de la Rose-Croix AMORC, créé l'Ordre Rénové du Temple, réactivé en France l'Ordre Martiniste Traditionnel, fondé le CIRCES et l'Ordre Souverain du Temple Initiatique.

« Puis il développe l'OMT en marge de l'AMORC, avec enseignement par correspondance et groupes locaux. Après avoir rencontré les cadres de la « résurgence » templière d'Arginy, il publie *Rendez-vous secret à Rome* (1969), un récit allégorique que beaucoup entendront littéralement, et fonde l'Ordre rénové du Temple (ORT), dont il devient le grand maître secret (octobre 1970 - 16 octobre 1972) et dont il rédige l'enseignement par correspondance, avant de s'en retirer en lui laissant prendre sa complète indépendance sous la direction de Julien Origas. »

OTSS

Jouret s'est introduit dans l'ORT, communauté templière du château d'Auty (82), dont Julien Origas est alors le grand commandeur. De son vrai nom Julien Humbert, il est né en Alsace en 1920. Il a créé PORT en 1970 en compagnie de l'écrivain ésotériste Jacques Breyer. On prétend, sans doute à tort, que ce dernier aurait créé l'OSTS (Ordre Souverain du Temple Solaire) en 1952 au château d'... dans le Rhône.

Certains éléments pourraient laisser penser que l'OTS aurait été calqué sur l'OSTS.

OTS

Fondé en 1984 par Luc Jouret à Genève sous le premier nom d'OICTS (Ordre international chevaleresque de tradition solaire) avant de prendre celui d'Ordre du Temple Solaire. Il disparaît en 1994 après avoir fait 53 morts : 5 près de Montréal les 4 et 6 octobre (poignardés puis carbonisés) et 48 en Suisse dans deux chalets incendiés. Dans un de ces chalets, les victimes avaient d'abord été tuées par balles, dans l'autre elles avaient été empoisonnées au curare. Les principaux dirigeants en étaient Joseph Di Mambro, un Suisse ayant fonction de cerveau et responsable financier. Il avait été condamné en 1974 à six mois de prison pour escroquerie, abus de confiance et émission de chèques sans provision. Il a fait partie de l'AMORC. Il rencontre un Belge, Luc Jouret, en 1976 et lui fait infiltrer l'ORT. Il en deviendra le Grand Maître en août 1983 jusqu'à sa démission en 1984. C'est cette année-là qu'il crée l'OTS. Il voyage beaucoup, seul ou avec Di Mambro. Il sera condamné pour achat d'armes prohibées au Québec en juillet 1993. Il est possible qu'il ait fait du trafic d'armes du Canada vers l'Australie à cette époque.

Serge Hutin : Aussi curieux que cela puisse paraître, S.H. semblait bien connaître l'Ordre Rénové du Temple... Le 30 avril 1972, il a donné à Lille une conférence sur l'ORT. La commanderie du Nord de l'ORT annonce cette conférence en avril 1972 en ces termes : « Conférence Templière donnée par notre frère Serge Hutin : les Chevaliers du Temple, autrefois et aujourd'hui : l'Ordre Rénové du Temple et le Monde Moderne »

Maurice Monnot

TABLE DES MATIÈRES

1 — Dans les coulisses de l'Histoire.

Les sociétés secrètes et leur superposition — L'Histoire a-t-elle un sens ? — Y a-t-il des gouvernants inconnus ? — Nouveau coup d'œil panoramique sur les sociétés secrètes dans l'Histoire — Les dirigeants invisibles — Comment décèle-t-on l'activité de « gouvernants invisibles » ? — Quelques héros des « coulisses » de l'Histoire — Un ou plusieurs gouvernements invisibles ? — Autorité spirituelle et pouvoir temporel : les plus hautes instances du gouvernement invisible — Dans l'Agartha — Structure et buts d'un « gouvernement invisible » : la Synarchie d'Empire — Deux livres secrets des gouvernants invisibles : le « Pacte synarchique » et les « Protocoles » 3

2 — L'héritage des « Blancs-Manteaux ».

La « Milice du Temple » — Les grands secrets magiques de l'Ordre du Temple — Buts politiques secrets de l'Ordre du Temple — Les trésors des Templiers — L'ombre du Temple — Les tribunaux secrets — L'étrange crypte initiatique du château d'Ambleville 39

3 — Histoire secrète de la Révolution française.

Dumas père avait-il vu juste ? — Le « Club du Feu de l'Enfer » — Saint-Germain et Cagliostro — Weishaupt et les « Illuminés de Bavière » — Structure et ritualisme des « Illuminés » — Secrets d'Etat — Napoléon Bonaparte et les chefs secrets. 55

4 — Les XIX^e et XX^e siècles.

Révolution et contre révolution — Avant le déluge — Mystérieuses histoires russes, avant et après Nicolas II — Les coulisses occultes du nazisme — Les « Synarques » français à l'œuvre — Vers l'Apocalypse ? — Présence des extra-terrestres. 83

Conclusion 107

Bibliographie 109

Annexe 115

Imprimerie Union-Rencontre

68 Mulhouse - 5946/441

Dépôt légal: 3^e trimestre 1971

Printed in France

Serge Hutin : né le 2 avril 1927, décédé le 1^{er} novembre 1997 à la maison de retraite de Prades (Pyrénées Orientales).

Docteur ès Lettres, diplômé de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, ex-attaché de recherche au CNRS, franc-maçon, ses engagements sont des plus nombreux.

Auteur de nombreux ouvrages sur l'ésotérisme et les sciences occultes. Il a beaucoup écrit sur l'alchimie, les sociétés secrètes et les Rose-Croix.

Sa vie avait été détruite le 27 octobre 1972 à la mort de Marie-Rose Baleron, celle qui devait devenir sa femme, dans un curieux accident d'avion. Elle était *Commissaire* de la DST à Nice et enquêtait sur les rapports existant entre la CIA, la loge P2, la mafia corse, le SAC et certains Ordres soi-disant initiatiques...



Les hommes qui tiennent le devant de la scène publique disposent-ils du pouvoir réel ? C'est là le problème essentiel que Serge Hutin traite dans ce livre où il démontre, par une série d'exemples stupéfiants, que le sort des nations dépend souvent de la volonté de groupes d'hommes qui n'ont aucune fonction officielle.

Il s'agit de sociétés secrètes, véritables crypto-gouvernements, qui régissent notre sort à l'insu de tous. Leur existence ne peut être pressentie que lorsqu'un fait imprévu les oblige à agir au grand jour. Ainsi, entre les deux guerres, une jeune femme fit innocemment des révélations dans son ouvrage *Voyages en ka-léidoscope*. Elle mourut mystérieusement le soir même du cocktail de lancement, tandis que, dès le lendemain, des personnages anonymes achetaient tous les exemplaires imprimés du livre chez l'éditeur. Quant à ceux qui avaient été distribués à la presse, ils disparurent et aucune critique ne parut.

Mieux vaut ne pas déranger l'action occulte de nos maîtres inconnus.

